
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

THÉODORE DE BANVILLE

— PETITES ÉTUDES —

LETTRES

CHIMÉRIQUES

Avec un dessin de GEORGES ROCHEGROSSE



PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1885



XXV

LA SINCÉRITÉ

A GUY DE MAUPASSANT

Mon cher poète, vous avez donné un spectacle qui serait des plus étonnants, si quelque chose était étonnant; mais rien ne l'est. Ce qui semble étrange et inexplicable, c'est simplement des choses mal observées. Dans ce Paris où Victor Hugo a légitimement pris toute la gloire, et où il est si difficile d'obtenir un peu de renommée, une notoriété quelconque, vous avez été célèbre du premier coup. Vous êtes entré tout droit dans le but, comme une flèche, et tout de suite vous êtes devenu l'égal des vieux écrivains les plus illustres. Certes vous avez beaucoup de talent; mais le talent n'eût pas suffi à créer un pareil miracle : pourquoi donc s'est-il produit? Est-ce parce que vous avez aussi beaucoup de bonheur? Ah! laissons ce mot vague à ceux qui se contentent de vocables devenus insignifiants à force d'avoir été mal employés!

Le bonheur, c'est une chose que l'homme pétrit et façonne lui-même, comme le fer que le forgeron frappe à grands coups de son marteau, dans la fournaise. Vous êtes devenu célèbre tout de suite, parce que d'instinct vous avez deviné que la condition unique de l'art c'est de donner aux délicats et à la foule ce

dont ils ont également soif : la Sincérité. Être sincère, tout est là; il n'y a pas d'autre règle, il n'y a pas d'autre poétique, et tous les fatras qui disent le contraire en ont menti. Oh ! quelle fut la charmante et réconfortante et heureuse surprise des lecteurs, lorsqu'on vous vit arriver exempt de toute affectation et de tout mensonge, ne cherchant pas du tout à donner aux gens des vessies pour des lanternes, ou à leur faire voir en plein midi trente-six chandelles ! On ne se lassa pas de relire cette *Boule-de-Suif* où vous avez montré la laideur de l'Égoïsme humain, sans vous laisser séduire par les sirènes de l'Antithèse, et sans être tenté de faire de votre héroïne une figure sublime. On dévora cette *Maison Tellier*, où vous faites voir les filles telles qu'elles sont, bêtes et sentimentales, sans les relever ou les flétrir, et en ne les traînant pas dans la boue, ni dans les étoiles. Et cette autre nouvelle où d'un mot cru dit à un officier prussien et que la situation rend magnifique, une autre fille soufflette audacieusement la Victoire. Cette misérable créature alors transfigurée, cette prostituée vengeresse, vous la faites sauver par le curé du village, qui la cache dans le clocher. Ainsi vous n'avez pas peur de passer pour clérical, non plus que de passer pour athée. Vous n'avez peur de rien.

Et que pourrait-il craindre, celui qui regarde la Vérité en face, et tâche de la peindre telle qu'elle est? Dans votre roman *Une Vie,* vous racontez une destinée de femme, mille fois plus émouvante en sa trivialité douloureuse que si vous aviez forcé et ramené à un faux idéal les événements et les caractères. Les faits sont ce qui arrive tous les jours, les personnages ne sont pas bons ou mauvais tout d'une pièce ; c'est la vie telle qu'elle est, dans toute sa simplicité et dans toute son horreur. Ainsi vous avez eu la grande idée d'être sincère, et il n'a pas fallu davantage pour vous mettre au premier rang. Mais cette idée, êtes-vous depuis longtemps le seul qui l'ayez eue ? Non, grâce au ciel, et si l'injustice

ne nous aveuglait pas, nous verrions distinctement que, dans ce siècle comme dans les autres, tout grand coup d'aile poétique a été un effort vers la sincérité. Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Musset, Balzac, Baudelaire, Flaubert, Leconte de Lisle, Zola, les Goncourt, Alphonse Daudet ont tous été des hommes qui ont tenté de substituer au convenu la vérité et l'observation directe. Pour les premiers d'entre eux, c'est un faible argument et une mauvaise guerre que de les railler sur ce qui dans leur style est aujourd'hui démodé. La Vérité elle-même, quand elle sort de son puits, a des façons différentes d'être nue et de porter sa nudité; mais lui reprocher d'avoir un sein de 1850 et non un sein de 1880, n'est-ce pas tomber dans la moquerie initiale et dans l'argumentation puérile?

Qui donc nous bouche les yeux, nous empêche de voir que bien réellement on s'est passé de main en main le flambeau, et que ce grand effort vers la sincérité auquel nous applaudissons, tous les génies ont su et voulu le faire? Si la Critique méconnaît cette vérité évidente, c'est qu'elle est égarée par une idée fausse, dont elle ne peut se débarrasser. Elle s'imagine qu'en art il y a des ÉCOLES, tandis qu'au contraire il n'y a et il ne peut y avoir que des INDIVIDUS. Tout génie est nécessairement un individu, un être isolé, précisément parce que la sincérité est sa seule règle et que nul ne peut lui emprunter ou lui voler sa façon d'être sincère. C'est faute d'avoir compris cette chose si simple que le très grand écrivain et très grand romancier Émile Zola s'égare si souvent dans sa critique. Il croit qu'il y a une ÉCOLE de Hugo; il n'y en a pas plus qu'il n'y a une ÉCOLE de Zola. Cette chimère l'empêche de voir que lorsque Victor Hugo, tout jeune, écrivait un poème sur la vache, et intitulait ce poème : *La Vache,* il faisait exactement ce que Zola fait aujourd'hui, et combattait le même combat. Mais, me dira-t-on, voulez-vous donc nier qu'il y ait des imitateurs? Assurément je ne veux

pas nier une évidence qui me crève les yeux; mais un troupeau entier d'imitateurs ne constitue pas plus une école que cent mille voleurs réunis ne forment une armée.

On est imitateur par manque de ressort, par lâcheté, par paresse. C'est pourquoi le premier ouvrage des imitateurs est toujours de réduire à une convention, à une formule toute faite, horriblement facile à appliquer et à suivre, ce qu'ils croient être les procédés du maître. Or, quel qu'il soit, le maître digne de ce nom n'a pas de procédés. Sa seule règle, c'est d'observer le plus exactement et le plus naïvement possible la nature, la vie, l'âme humaine, et ses moyens d'expression sont aussi variés que ses sensations infinies et diverses. Ses imitateurs sont donc ses pires ennemis, le contraire de ce qu'il est lui-même et nullement son école. Agacé par des procédés immuables qui sont en effet à la portée de tout le monde, Zola a été amené à nier la sincérité chez les écrivains qu'il a crus être l'école de Hugo, et de là, par une pente naturelle, chez Hugo lui-même. C'est absolument comme si le sergent de ville voulait arrêter un passant à qui on aurait tenté de dérober sa montre.

Au contraire, tâchons d'être sincères tout à fait, dans la critique aussi bien que dans l'invention, et nous reconnaîtrons que par cela seul qu'il existait, tout génie, romancier ou poète, nous a pour un temps débarrassés de la convention et de la formule. Sans cesse ils renaissaient et pullulaient de nouveau, ces monstres qui naissent dans la corruption et dans la pourriture de l'esprit, et sans cesse le soleil, la vérité, le clair Apollon les a percés et tués avec ses flèches de lumière. Oui, sincère, tout le monde veut l'être, tout le monde le serait, s'il n'y avait pas le démon qui vous porte en haut de la montagne et qui, au prix d'un peu de lâcheté et de reniement, et pourvu qu'on l'adore, lui le démon Lieu Commun, vous promet et très honnêtement vous donne tous les royaumes de la terre. Il suffit de flatter

le préjugé bourgeois, de consentir à une troublante confusion entre la poésie et la morale, (deux sciences absolument différentes l'une de l'autre, et qui n'ont pas affaire ensemble,) pour obtenir toutes les richesses, toutes les récompenses, tous les honneurs matériels. Le monde *tel qu'il est* ne demande qu'une chose, c'est qu'on feigne de le voir et qu'on consente à le peindre tel qu'il a la prétention d'être, moyennant quoi il vous ouvre sa caverne d'Aladin et vous prodigue tous ses trésors.

Soit qu'un dieu l'ait aveuglée, soit qu'elle ait senti l'impossibilité de lutter contre l'âme de la Recette, qui est la maîtresse et la grande inspiratrice, puisqu'elle paye, la Comédie moderne a consenti à ce compromis, et quoique fabriquée par d'immenses talents, elle s'est bornée à représenter une société de convention, aussi abstraite que la tragédie de Racine. Il semble que non seulement elle n'a pas regardé la vie, mais qu'elle n'a pas même lu ni connu *La Comédie Humaine* de Balzac. Elle partage le genre féminin en deux classes : d'un côté les mères et les sœurs, de l'autre les filles qui marchent dans la boue. Elle oublie de nous dire ce que deviennent les belles et honnêtes dames très connues pour avoir aimé, et qui cependant sont entourées de l'admiration et du respect de tous. Elle ne s'explique pas non plus au sujet des Pompadours à qui les évêques agenouillés remettent humblement leur pantoufle.

La plupart des académiciens sont des penseurs ou des écrivains de premier ordre, individuellement très estimés; l'Académie, en temps que personne morale et collective, a toujours été en butte aux railleries, et rien n'est plus juste, car, prise dans son ensemble, elle se laisse gouverner par un préjugé auquel ne consentirait isolément aucun des membres qui la composent. Elle s'imagine, croit et veut faire croire que la meilleure des œuvres d'art est celle qui se propose un but moral immédiat; à ce compte, l'Iliade aussi bien que la Vénus de Milo seraient des œuvres très infé-

rieures! C'est en vain que cette niaiserie a été réduite à sa juste valeur, et que cette toile d'araignée a été déchirée par l'éperon du cavalier qui passe. Le corps académique persiste et s'obstine. Sur un socle pour inspirer ses séances, et sur les couvertures de ses discours, il met non la figure de la Poésie mais celle de la Sagesse, comme s'il pouvait jamais être sage de faire une autre chose que celle dont il s'agit.

La *Revue des Deux-Mondes* est le chemin de l'Académie, et elle mène à l'Académie aussi directement que la ligne droite mène d'un point à un autre. Ces deux institutions sont fondées sur le même principe : à savoir qu'une éducation distinguée, de belles relations dans le monde et une certaine respectabilité doivent tenir lieu de génie : aussi doivent-elles réciproquement se compléter et se soutenir! Vous avez pu voir que dès qu'un écrivain se met en route pour l'Académie, son premier soin est de donner à la *Revue des Deux-Mondes* quelque roman où chaque personnage est idéal, et où les gens qui trouvent par terre un portefeuille, loin d'y prendre des billets de banque, en remettent!

Le véritable artiste ne se soucie pas de tout cela. Il crée non des Amadis et des Almanzor, non des Eloa et des Elvire, mais des hommes et des femmes, et s'il ne ravit pas le public des albums, des bals blancs et des cascatelles, en revanche il s'empare de tout ce qui est naïf et de tout ce qui pense, des grands et des petits, sur lesquels l'invincible Sincérité met sa griffe, comme un lion. C'est ce qui vous est arrivé, mon cher poète; aucun prix de sagesse et de bonne tenue n'a été décerné à l'élève Guy de Maupassant; mais les innombrables lecteurs assis à votre festin ont senti qu'ils buvaient le vin fortifiant et amer de la vérité.

XVI

LE PRINTEMPS ET LA MER

A FRANÇOIS COPPÉE

Aujourd'hui je veux parler de la Poésie et du Printemps, et c'est à vous, naturellement, que je m'adresse.

Cette année, mon ami, et aussi les années précédentes, il y a eu entre ces deux personnes un quiproquo involontaire, comme dans les comédies de monsieur Scribe. Mais enfin tout s'est expliqué, à la satisfaction générale. Voici le fait. Comme nul ne l'ignore, s'inspirant en toutes choses des nobles Hellènes et de nos aïeux Latins, les poètes de la Renaissance célébraient le Printemps au moment exact où il doit se montrer, et où il se montre en effet, dans les pays de soleil. Or en s'entendant célébrer, comme s'il avait déjà eu lieu, le Printemps se hâtait d'avoir lieu, comprenant qu'il devait arriver, et ne se le faisait pas dire deux fois. Et cela par une raison très simple, c'est que sachant quelle est la puissance, la volonté, l'impérieux génie de l'âme parisienne, quand cette âme a parlé, la Nature ne raisonne pas, ne fait aucune objection, et naïvement obéit. Le chanteur disait : *Mignonne, voici l'Avril!* et l'Avril se hâtait d'entrer en scène, les mains pleines de violettes et le front couronné de branches fleuries!

Mais comme il faut tenir compte de tout, même des théories les plus subversives, et comme dans une certaine mesure nous devions tous être un peu envahis par la tache d'huile du — *Naturalisme,* les poètes ont voulu se conformer à la mode récente, en reproduisant la réalité matérielle, au lieu de lui imposer leur programme et de la pétrir à leur gré, comme ils faisaient jadis. Le Printemps, pour venir, attendait qu'on l'appelât, et les poètes, pour le saluer, attendaient qu'il vînt, et cette situation fausse se serait prolongée indéfiniment, si devinant tout à coup et par intuition qu'il fallait mettre les pieds dans le plat et rompre la glace, le jeune dieu n'eût pris le parti de faire une entrée soudaine et turbulente, comme madame Lucrèce chez Alphonse d'Este. Il est venu, farouche et souriant, dans un éblouissement de fulgurant soleil, incendiant, inondant, éclaboussant tout de ses nappes de lumière, et jetant sur toutes les noires nudités son débordement de tendres feuilles vertes, et nous avons eu la première fête adorable des lilas!

Paris seul aime et comprend les lilas, et il s'en pare avec la folle somptuosité d'un satrape d'Asie. Seul, il se permet la luxueuse démence de réserver devant ses plus riches maisons, uniquement pour y voir les lilas fleuris pendant quinze jours, de petits bouts de terrain qui, l'un dans l'autre, valent deux cent mille francs; ainsi en comptant l'intérêt de cette somme à cinq pour cent, c'est dix mille francs net que le Parisien paie cette joie de quelques heures; eh bien, ce n'est pas trop cher! Le lilas, ou lilas, ou violet, ou rougissant, ou blanc, ou bleu pâle, caressé par ses larges feuilles lisses, est charmant, d'abord parce qu'il l'est, et surtout parce qu'il meurt tout de suite, et à ce titre il est poétique et divin, autant qu'Ophélie et Juliette. Car il ne suffit pas d'être beau, gracieux, innocent et ivre d'amour, il faut encore se hâter de mourir, si l'on prétend demeurer comme une céleste vision dans la

mémoire des hommes. Comprenez-vous Roméo vieux, obèse, chauve, empilant dans un coffre des écus d'or, et comprenez-vous un lilas dont les vieilles fleurs se traîneraient, desséchées et poudreuses, jusqu'au mois d'août? Non, elles s'empressent de s'effacer et de s'évanouir, pour laisser intact le souvenir délicieux; mais le Parisien qui les a aimées vivantes les aime encore, une fois mortes, et par reconnaissance, vit tout l'hiver avec ces pâles lilas blancs verdissants qui sont des spectres et des fantômes de lilas, et il s'enivre de leur grâce funèbre, jusqu'à ce que le vrai lilas de printemps renaisse, attendri dans la clarté, comme un triomphant Adonis.

Mais partout à la fois, enchantant nos âmes, nos esprits et nos yeux, éclatent, vibrent, se marient, se mêlent en de glorieuses harmonies, les pourpres, les roses, les jaunes superbes, les verts, les violets, les bleus d'azur, de saphir et de topaze, les rouges furieux, tout le concert des couleurs tendres, caressantes, dominatrices, enchanteresses : c'est les toilettes des femmes et la parure des fleurs. Grandville avait-il raison de torturer la rose pour la forcer à devenir femme, et le légendaire vaudevilliste avait-il raison d'offrir une rose à une femme, en lui disant galamment : *Je vous rends à vous-même!* Évidemment la question doit être scindée. Au point de vue de la forme, la ressemblance est nulle et chimérique, et une femme nous ferait horreur, si, comme la rose, elle affectait la figure d'une boule exfoliée, attachée à une queue mince; mais si nous parlons couleur, c'est une autre affaire. Oui, avec leurs yeux de violette et de pervenche, leurs sombres ou claires chevelures, leurs lèvres rougissantes, et toutes les tendresses de roses et d'églantines qui rosissent leurs chairs, leurs oreilles, leurs narines frémissantes, les femmes ressemblent parfaitement aux fleurs; et aussi leurs toilettes, la joie, la provocation, la colère, l'attendrissement, la rêverie, la luxuriante floraison des étoffes

collées, drapées et envolées sur les corps des femmes, ressemblent à un immense jardin de couleurs et de délices.

Maintenant, mon ami, une question grave et essentiellement professionnelle, dont nous avons le droit de causer entre nous deux. Devons-nous comparer les fleurs aux femmes, et réciproquement? Oui, nous le devons, et cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Car la bravoure n'est pas elle-même, si elle ne s'exalte pas jusqu'à la plus folle témérité, et rien n'est si audacieusement téméraire que de reprendre les thèmes usés, avilis, démodés, traînés dans la boue, et de les raviver, de les rajeunir, à force de science et à force d'amour. Pour décrire dans un beau morceau lyrique la rose et la femme, et pour les comparer l'une à l'autre, avec des mots d'une sublimité imprévue, il faut autant de bravoure que pour s'élancer tout seul dans une mêlée meurtrière. Remarquez-le bien, dans ces cas-là le faux brave, le faux poète (c'est tout un) se tire d'affaire par le dandysme, s'esquive par la tangente, tandis que le héros prend le lieu commun par les cornes, ce qui est bien autrement difficile que d'y prendre le taureau. On l'a dit mille fois, en France le ridicule tue ; or, affronter le ridicule, c'est affronter la mort, dans le but d'être sublime. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, combien de gens craignent naturellement les coups, comme Panurge!

Voici, mon ami, le temps où les dames songent à aller aux bains de mer, à choisir une plage, et c'est un grand bien. D'abord et surtout, parce que cette villégiature marine détermine l'éclosion des costumes de bains de mer, et tous les prétextes à arborer des modes nouvelles doivent être encouragés. Beaucoup de nos confrères, mon ami, se sont mis à chanter dans leurs vers des choses extrêmement laides, ou plates, ou quelconques ; le Roman, comme si quelque méchante fée l'eût condamné à cette occupation fastidieuse, passe sa

vie à compter, à énumérer et à étiqueter les objets d'une beauté discutable; de sorte que pour nous réjouir, nous les amants de toutes les splendeurs, il ne reste plus que les robes; eh bien! c'est assez. Qu'elles éclatent, qu'elles brillent, qu'elles donnent à toutes les campagnes et à toutes les plages l'apparence de solitudes peuplées soudainement, où aurait été chassée par l'exil la cour d'un grand roi!

Je sais bien que si les Parisiennes restaient dans le plus beau lieu du monde, c'est-à-dire à Paris, il ne serait pas difficile à leur âme inépuisable d'inventer des raisons et des prétextes pour inaugurer là des toilettes très nouvelles, tout aussi bien que sur les galets et les sables d'or, et au fond peut-être qu'elles n'aiment pas beaucoup la mer tumultueuse, qui les assourdira de ses plaintes désespérées et de ses profonds sanglots. Mais d'abord, les dames parisiennes doivent à la plastique de se mêler à la vague nature, pour créer des sujets de tableaux de genre, et pour être les taches de couleurs vibrantes et gaies, sans lesquelles les paysages, avec leurs flots et leurs verdures, ne seraient jamais que des *Études terminées*. Enfin, mon ami, ce n'est pas tant les dames qui désirent aller imprégner de sel leur chair rougissante et saine; si elles se hâtent d'emplir et de fermer leurs malles à compartiments très semblables à des commodes, c'est qu'elles sont attendues, appelées, invoquées, tirées là-bas, avec une fiévreuse impatience.

Et par qui? mais naturellement, par la race charmante des Déesses, née dans la mer stérile du véridique Nérée et de Doris à la belle chevelure, fille du fleuve sans fin Océan. Car Prôtô, Cymothoé, Eunice aux bras roses, Cymodocée qui apaise aisément les flots de la noire mer et le souffle des vents sacrés, Amphitrite ornée de beaux pieds, Halimède à la belle couronne, Evarné douée d'un aimable naturel et d'une forme parfaite, et les autres demoiselles Néréides, attendent et pressent follement la venue des Parisiennes sur les

plages, afin d'être exactement renseignées sur la mode nouvelle, et de ne plus se sentir emprisonnées dans les modes caduques de l'année dernière. — Mais, dira un homme raisonnable que je connais, et qui emploie sa raison, outil perfectionné, à ne jamais rien comprendre du tout, — ces demoiselles Néréides, à quoi cela peut-il leur servir de savoir comment les robes sont faites, puisqu'elles vont toutes nues ou à peu près, vêtues seulement d'algues, parées de coraux vivants, et les cheveux mêlés de fleurs marines et de roses coquillages? O intelligence obtuse et tête de bois! Le beau, c'est précisément de savoir arranger ses algues de façon à rappeler les dernières robes de Worth, et de donner à la coiffure de fleurs une parenté évidente avec les chapeaux les plus admirés aux Courses du Printemps; celles qui ne sauraient pas exécuter ce joli miracle seraient indignes d'être Déesses et même femmes, et il eût été absolument inutile que le grand créateur de tout nous eût violemment emprunté une côte pour faire son chef-d'œuvre!

Donc, mesdames, ne laissez pas languir Psamathe, Cymatolége et Cymo qui vous espèrent, et allez leur donner bien vite les renseignements dont elles sont friandes comme des chattes! Et pour dire le vrai, la Mer elle-même vous attend avec un désir non moins vif, et elle a besoin de vos leçons et de vos exemples, non pour apprendre à être *Perfide comme une femme,* — les femmes ne sont jamais perfides, — mais enfin pour s'exercer dans l'art de caresser, de promettre, de s'enfuir, d'attirer par un sourire décevant et de changer mille fois en une seule minute sa voix et l'expression de ses traits et la forme de son désir. Autrefois la mer était bonne ou méchante tout d'une pièce; elle baisait les nefs et les mortels ou les dévorait tout simplement; mais les dames lui ont enseigné le passe-temps de jouer avec sa proie et de se dérober humide et tendrement farouche, dans les rayons du soleil.

L'heure est venue; que les dames achètent beaucoup de lingeries fines et blanches, beaucoup d'étoffes claires et gaies, transparentes, amusantes, couleur du temps, couleur de safran, couleur de rose. Puis, qu'elles ferment leurs malles pareilles à des citadelles bâties sur les collines, et qu'elles s'en aillent, puisqu'il le faut! Mais auparavant, mon ami, je leur conseille de s'emplir les yeux de toutes les voluptueuses couleurs des fleurs, car n'importe où elles aillent, elles ne verront jamais autant de fleurs qu'il y en a à Paris dans les jardins et dans les boutiques de fleurs. Il est vrai que, Printemps elles-mêmes, elles emporteront la somptuosité et la joie partout où ruisselleront leurs robes triomphales, et ainsi le madrigal sera coupé en deux. Les galets, les dunes, les plages stériles auront les femmes, qui ressemblent à des fleurs, et nous, en tout et pour tout, il nous restera, (avec les yeux pour pleurer,) les fleurs qui ressemblent à des femmes.

XXVII

UN ACTEUR

A AUGUSTE VACQUERIE

Mon cher ami, le comédien Louis Monrose vient de mourir. S'il faut en croire une légende bizarre, dont les détails ont été mille fois racontés, et qui doit être vraie symboliquement, bien plutôt qu'au point de vue réel, monsieur Bardoux, avant de se décider à ne pas décorer ce professeur du Conservatoire, aurait eu d'abord l'idée de le décorer. Que la chose soit ou non vraie, le second parti auquel il s'est arrêté était le bon. Non pas que la croix de la Légion d'Honneur eût été déplacée sur la poitrine de Louis Monrose, non plus que sur celle d'aucun des sociétaires de la Comédie-Française. Mais il avait obtenu sur la terre une récompense de ses efforts inouïe, absolue, suprême, auprès de laquelle tout le reste n'est rien.

Il posséda cet honneur, qui suivra Malibran à travers les âges et que n'a pas eu Rachel, cet immense honneur que son nom fût entré (et mis A LA RIME !) dans les vers d'un poète dont l'œuvre est indestructible. C'était, mon ami, — nul ne doit mieux s'en souvenir que vous, — dans le prologue écrit par Théophile Gautier pour le *Falstaff* que, tout jeune homme, presque

enfant encore, vous avez fait jouer à l'Odéon, en compagnie de Paul Meurice :

Sous cet habit rayé de satin jaune et rose,
Tel que vous me voyez, je suis LOUIS MONROSE...

Et voilà un homme immortel, aussi irrévocablement immortel qu'Achille aux pieds légers, ou Hélène aux beaux cheveux, reine de Sparte. Il se peut que Paris soit détruit lors de la future invasion des Japonais; et qu'une brise légère caresse les champs de riz et de maïs, à la place même où les omnibus à trois chevaux écrasent aujourd'hui les piétons, sur le boulevard des Italiens. Alors peut-être Notre-Dame et l'Arc de Triomphe seront devenus des tas de cailloux, et avec le bronze de la colonne Vendôme on aura fondu des vases élégants et de pensives idoles, et au milieu de la Seine, qui coulera librement entre des rives bordées de fleurs roses, nageront de petits canards au plumage singulier et de longues files de cygnes noirs, et Paris évanoui ne sera plus qu'une hypothèse pour les archéologues. Cependant, éclatants et jeunes comme au premier jour, les vers de Théophile Gautier seront toujours réimprimés tant que l'art de l'Imprimerie existera; et même si cet art se perdait, ils existeraient toujours, persistant dans les mémoires et voltigeant sur les bouches des hommes.

Car, mon ami, le poète est comme le tiers-état ; il commence par n'être rien, et il finit par être tout. Le nom d'un homme emplit les journaux ; il retentit avec le bruyant éclat de cent mille fanfares, répercutées par des échos sonores, et vous vous figurez que ce nom ne saurait périr. Mais quelques années se passent; vous cherchez les feuilles envolées qui le célébraient; où sont-elles? Au contraire, ce que le poète (j'entends un Gautier) a écrit, est écrit ; et la toute-puissante Chimie ne l'effacerait pas avec ses plus terribles acides. Et

jusqu'à la consommation des siècles, parce que le poète l'a voulu, on connaîtra le nom du comédien Louis Monrose.

— « Mais, me dira-t-on, vous êtes orfèvre, monsieur Chose! » Oui, mon ami, je ne m'en cache pas, jusque dans les moelles, et depuis la plante des pieds jusqu'au bout des ongles, je suis orfèvre, forgeron de l'or et forgeron de l'argent, comme disent les Anglais, en deux beaux mots composés, dont, par malheur, les équivalents n'existent pas chez nous. Je sais bien, et on n'a pas besoin de me le dire, que je suis un humble, un infime, un tout petit orfèvre, et nul ne serait assez cruel pour me juger aussi sévèrement que je me juge moi-même. Mais quand, échevelé et les bras nus, votre maître et le mien, le formidable Hèphaistos, forgeron de tous les ors, travaille dans sa forge embrasée et frappe à coups redoublés de son marteau, souvent caché dans un coin sombre, je regarde comme il s'y prend, et parce que je comprends un tout petit peu ce qu'il fait, je me sens plus fier que si j'étais un conducteur d'hommes coiffé de lauriers, et paradant sur un cheval cabré, en habit de général romain.

Donc Louis Monrose est à jamais sauvé de l'oubli, qui dévore tout; mais quand même il n'en eût pas été ainsi, la vie de cet acteur vraiment extraordinaire serait encore un des plus profitables sujets d'étude qu'on puisse se proposer. Il faudrait dire *les vies,* car il eut deux existences parfaitement distinctes. Il a été deux êtres, le Louis Monrose de l'Odéon et le Louis Monrose de la Comédie-Française, aussi différents l'un de l'autre que Roméo au teint de lys et le noir Othello. A l'Odéon, il avait le diable au corps, dans les yeux, sur les lèvres, partout; c'était un casse-cou, un turbulent, un fantaisiste. Il ne cherchait que plaie et bosse; il était lui-même la bosse et la plaie; et il prenait deux lances au lieu d'une, pour pouvoir guerroyer à la fois contre deux moulins.

La Rime ! il l'adorait follement, rageusement, éperdûment ; il ne se lassait pas de la caresser avec frénésie, et de baiser jusqu'au sang ses lèvres jumelles. Certes, vous vous en souvenez, quel admirable acteur il fut pour vos fantaisies de jeunesse ! Quel feu, quelle verve, quelle folie il mettait au service de votre *Falstaff* et comme il était charmant dans *Le Capitaine Paroles!* Au couplet final, lorsqu'il disait avec fatuité aux dames de la salle : *J'entends. Vous aimez mieux que je reste garçon,* c'était comique comme Arnal, et c'était lyrique, et sur la lèvre de cet acteur qui rappelait son père endiablé, le vers chantait et murmurait comme un ruisseau d'argent sur un lit de cailloux.

Cependant, porté par le prodigieux succès de la comédie de Camille Doucet, *Le Baron de Lafleur ou les derniers valets*, jouée à l'Odéon plus de cent cinquante fois de suite, il entra un jour à la Comédie-Française, et alors il fut en une minute radicalement changé du tout au tout, comme ces maris de la farce gauloise, que là leurs femmes font refondre à nouveau par le fondeur de vieux cuivre. Certes, dans la maison de Molière il eut, comme tout le monde, du talent, mais un talent peut-être un peu sérieux pour moi ; ses yeux étaient devenus tristes, et tant qu'il vécut, restèrent tristes. Quant à sa fantaisie et à sa bonne humeur, elles s'étaient envolées, comme des oiseaux aux approches de l'hiver, et dès lors il sembla aimer la Rime tranquillement, comme on aime une femme légitime, qu'on n'a pas épousée par amour.

En vertu de quelle genèse fut enfanté le Louis Monrose de la Comédie-Française, je l'ignore et je veux l'ignorer ; mais je sais très bien comment le Louis Monrose de l'Odéon avait pu éclore, pareil à une sauvage fleur écarlate. Le Second Théâtre-Français était alors dirigé par un écrivain extrêmement spirituel, nommé Auguste Lireux. Avant de saisir ce qu'on nomme *le sceptre*, je ne sais pas pourquoi, il ne s'était guère mêlé

de théâtre, quoiqu'il eût rédigé la *Revue et Gazette des Théâtres,* et il avait surtout éparpillé et gaspillé les perles de son esprit, comme un Aladin qui peut se ruiner tous les jours sans s'appauvrir. Le public des chemins de fer n'existait pas; les théâtres littéraires ne faisaient pas encore des recettes de huit mille francs; autant valait s'en donner à cœur joie, et faire de l'art. Auguste Lireux avait une scène et des acteurs; il les livrait aux poètes, en leur disant : « Faites-en ce que vous voudrez, débrouillez-vous! » et après leur avoir donné tout cela, ses décors, son matériel — peut-être un peu immatériel! — il les laissait tranquilles.

C'est le meilleur moyen pour avoir des chefs-d'œuvre; la preuve, c'est qu'il en eut, et beaucoup. En général, du matin au soir un directeur ne quitte pas l'avant-scène, sue d'ahan, travaille comme quatre hommes et un caporal, fait recommencer même ce qui n'a pas été commencé, taille, coupe, rogne, fait des reprises dans la pourpre, enseigne la cordonnerie au cordonnier, la rime au rimeur, et l'art de la prose à George Sand. Eh bien! il ne peut savoir à quel point il avancerait ses affaires, s'il laissait le régisseur faire de la mise en scène, le poète dire ce qu'il a à dire, les comédiens se livrer à leur propre génie, et s'il s'en allait tranquillement pêcher dans les rivières et dans les ruisseaux d'eau vive, comme mon excellent ami Armand Silvestre.

Lireux était un casse-cou, et ce croquemitaine si redouté dans les théâtres, le génie, ne l'effrayait pas. On voulait lui amener Caldéron, Lope de Véga, Sophocle, Aristophane, il voulait bien, et il n'était pas même épouvanté par l'invasion du féroce Shakespeare. Il n'avait pas peur de Dumas, ni de Gozlan, ni de Balzac; il n'avait peur de rien. Ses poètes lui apportaient des vers ruisselants de lumière, éblouissants d'or, embrasés de pierreries; il ne leur disait pas : « Éteignez ça! » Il ne trouvait pas que les rimeurs avaient jeté dans leur

ouvrage trop d'arabesques et de gemmes brillantes, et il leur aurait bien plutôt conseillé d'en remettre!

Son comique, Louis Monrose était fou de jeunesse, de joie, de curiosité, d'inspiration, d'amour; il s'envolait comme un papillon ivre; il se cognait le nez contre les frises et contre les étoiles; il emportait les hommes et les femmes qui jouaient avec lui dans un orage, dans un tourbillon de démence et de génie, et il mettait littéralement le feu aux planches de la scène. Et alors, loin de le calmer, son directeur Lireux l'aurait plutôt rejeté de ses propres mains dans la fournaise. Il aimait ces comédiens enflammés par tous les bouts, et qui brûlent comme des allumettes. Tel était cet étonnant Louis Monrose de l'Odéon, que le ministre ne pouvait pas décorer, puisqu'il ne l'a pas connu, et que le sage Gautier, le maître impeccable et doux, qui ne faisait rien à la légère, a eu raison de rendre immortel.

Et tandis que je vous parle de cet Odéon des temps évanouis, ce n'est pas sans attendrissement, mon ami, que je resonge à ces œuvres de Paul Meurice et de vous qui ont enchanté ma jeunesse, *Falstaff*, *Le Capitaine Paroles*, et l'*Antigone* traduite de Sophocle, avec les chœurs de Mendelssohn! Certes, votre merveilleux *Tragaldabas* et les œuvres accomplies de votre âge viril, *Les Funérailles de l'Honneur*, *Jean Baudry*, *Le Fils*, *Les Miettes de l'Histoire* ne me font pas regretter ces premiers et si heureux essais, et si cela dépendait de moi, je ne changerais rien dans la belle carrière que vous avez parcourue. Et en vous, ce n'est pas le journaliste qui m'étonne le moins, car vous traitez les questions politiques avec autant d'esprit que de clarté, et chose admirable à dire, non pas dans un langage spécial et professionnel, mais tout simplement, en français!

Mais enfin, permettez-moi d'être moins modeste pour vous que vous ne l'êtes vous-même, j'aurais voulu retrouver, dans vos œuvres réunies, ces comédies de

jeunesse que vous avez dédaigné d'y mettre. Quand vous les avez imaginées, vous n'étiez peut-être pas encore le grand écrivain que vous êtes devenu depuis; mais, poète, on l'est en naissant, ou on ne l'est jamais. Aujourd'hui, vous savez diriger le Pégase et l'emmener où vous voulez; alors, vous vous laissiez emporter par lui dans sa course vertigineuse, à travers les paysages inexplorés, et celui qui fut alors votre écuyer fidèle, le Louis Monrose de l'Odéon vous suivait avec une folle bravoure, au risque de se casser le cou. Vous mon ami, vous n'avez besoin de personne pour sauver votre nom de l'oubli; vos vers y suffisent, et d'ailleurs le Maître des maîtres l'a inscrit dans ses poèmes divins. Mais grâce à Théophile Gautier, celui qui vous a bien servi ne doit pas mourir non plus, et l'avenir le verra, non pas sous les traits de l'éminent professeur qu'il fut, vieillard bienveillant et ironique aux rides spirituelles, mais avec la figure d'un jeune Mezzetin endiablé, *sous cet habit rayé de satin jaune et rose!*

XXVIII

PIEDS DANS LE PLAT

A GUSTAVE RIVET

Mon cher poète, (car votre mandat de député ne saurait vous enlever cette qualité indélébile!) si nous n'arrivons pas à résoudre les menaçants et douloureux problèmes qui nous jettent leur interrogation formidable, c'est d'abord et surtout parce que l'absurde Politique nous défend d'avoir raison avec ceux qui ne sont pas de notre parti. Mais c'est aussi parce que personne n'ose et ne veut contempler la Vérité toute nue, ni même habillée! Il est si doux de se figurer que le mal n'existe pas, pour n'avoir pas à y remédier, et de dormir sur les deux oreilles, — alternativement sans doute, car envisagé autrement, ce trope devient inexplicable.

Législateurs, philosophes, écrivains, gens du monde, toute l'humanité civilisée se laisse bercer et lentement dévorer par une immense hypocrisie, qui n'est ni la pudeur, ni le respect de soi, et qui consiste à *faire semblant de croire que les choses sont autrement qu'elles ne sont*. Et pourquoi faire ce semblant? Mais tout bonnement pour être tranquille, pour éviter les spectacles attristants, pour être excusé de ne pas panser les plaies, puisqu'on ne les voit pas. *Après moi la fin du monde!* ce

mot horrible d'un roi s'est embourgeoisé et même démocratisé. Ignorer est si commode! Tout le monde ressemble plus ou moins à ce sceptique et charmant compositeur Auber, à qui on annonça un jour que dans le mur de son salon, près du corps de cheminée, des poutres avaient plusieurs fois pris feu et brûlé lentement.

L'aimable auteur de *La Muette* déclara nettement que c'était faux, que les poutres ne brûlaient jamais, et voulut qu'on le laissât tranquille. Au fond, il savait très bien que les poutres avaient brûlé en effet, et que peut-être elles brûlaient encore; mais il n'avait pas d'enfants, il espérait mourir avant qu'une catastrophe éclatât, et son espoir fut réalisé. Beaucoup de gens, qui raisonnent comme lui, ont des enfants; mais ils font comme s'ils n'en avaient pas. Car pour faire réparer la cheminée, il faudrait consentir à déranger ses pieds commodément posés sur les chenets, et à ôter ses pantoufles. Et l'amour des pantoufles est devenu une passion aussi ardente que le fut jadis l'amour de la patrie, et seul peut-être il pourrait inspirer une nouvelle *Marseillaise*.

Ah! mon cher poète, ôtons nos pantoufles, chaussons les souliers aux semelles épaisses avec lesquels on peut marcher dans la boue comme dans la terre labourée, et si c'est pour quelque chose d'utile, ne craignons pas d'entrer dans le cloaque! Votre proposition de permettre la recherche de la paternité, permettez-moi de vous le dire, circonscrit, restreint et présente comme toute petite, une difficulté qui est vaste comme la vaste mer. D'abord vous savez bien que vous avez contre vous l'expérience et la science. Voulez-vous que nous parlions sans euphémismes? Une femme qui a appartenu à plus d'un homme dans une période de temps, ne sait pas du tout quel est le père de son enfant, et ceux qui l'ont possédée n'en savent pas plus qu'elle. Vous parlez sans doute pour la femme qui s'est

donnée à un homme unique? A la bonne heure; mais comment s'en assurer? C'est proprement la bouteille à l'encre.

Vous invoquez les preuves écrites! Mais parce qu'une chose est écrite, il ne s'ensuit pas du tout qu'elle soit vraie. Un écrit prouve tout au plus que l'homme qui a écrit s'est cru le père de l'enfant, ou a voulu faire croire qu'il l'était; mais ne prouve pas qu'il le soit. Nous avons sous la main quelque chose de positif, de réel, d'évident, qui ne nous échappera pas ; c'est la femme abandonnée à secourir; c'est l'enfant à élever, à protéger, à instruire, à sauver de la misère; occupons-nous de cela, qui est le devoir absolu, au lieu de perdre notre temps, et de courir après un père chimérique. D'ailleurs, ce père, voulez-vous que je vous dise ma pensée entière? Il n'est pas du tout nécessaire de le chercher. Et pourquoi? parce que nous le connaissons parfaitement. Ne vous récriez pas! Ce père, mon cher poète, c'est moi, c'est vous, c'est tous nos amis et tous nos ennemis; c'est tous les hommes vénérables, comblés d'honneurs et entourés de respects; et les honnêtes gens, et les autres gens, en un mot tous ceux qui, n'étant pas encore mariés, se sont exposés à être pères, et ont fait tout ce qu'il fallait pour cela. Et qui donc aurait l'effronterie de dire : L'homme qui a commis ce crime, ce n'est pas moi!

Certes, nous avons tous fait ce mal, et c'est pourquoi la réparation est due par nous tous, solidairement. Oui, les auteurs du mal, les voilà, c'est tous les hommes qui ont effeuillé une marguerite ailleurs que devant l'écharpe de monsieur le maire. Et leurs complices, c'est toutes les honnêtes femmes et toutes les bonnes mères. En effet, peut-être avec raison, pas une d'entre elles ne consent à ce que son fils se marie avant d'être au milieu de sa carrière, d'avoir une position faite, et d'avoir économisé de quoi acheter des culottes aux enfants légitimes qu'il aura; c'est-à-dire : avant l'âge de

trente ans, au moins. Mais comment la mère pense-t-elle que son fils se gouvernera de seize à trente ans? Pense-t-elle qu'il vivra chaste, et pareil à un lys dans le vallon sauvage? Allons donc! la plus honnête mère serait profondément humiliée, si elle supposait à son fils une vertu de cet acabit; et d'ailleurs, la Physiologie, qui tranche dans le vif, nous affirme qu'elle est impossible.

La société, dans son expression officielle, feint de croire, je le sais bien, que d'immenses collections d'hommes, les soldats sous les drapeaux, les prisonniers dans les prisons, les grands jeunes gens dans les écoles vivent chastes. Mais aussi, elle sait bien que ce n'est pas vrai, qu'elle ment de propos délibéré, et comme une arracheuse de dents. Elle sait bien, et qui l'ignore? que la prétendue chasteté dont elle admet la commode hypothèse se traduit par des désordres dont elle serait épouvantée, si elle osait les regarder en face. Cacher sa tête, comme l'autruche, n'a jamais été le moyen de remédier à un danger, et cependant c'est le parti choisi par elle, c'est-à-dire par nous tous.

Il est puéril de dire que beaucoup d'hommes, (notamment tous jusqu'à un certain âge, et beaucoup d'autres plus tard encore,) désirent et même obtiennent l'*œuvre de chair*, en dehors du mariage. Il y a donc nécessairement beaucoup de femmes séduites, abandonnées, quittées, beaucoup d'autres femmes devenues éclectiques, beaucoup d'enfants sans père, et dont le père ne sait pas qu'il l'est. Et vous vous amusez à chercher ces pères, comme des aiguilles dans un grenier à foin! Je mets que vous en trouviez un, deux, trois, dix, cent; ce sera justement comme si vous aviez capturé vingt ou cent des insectes qui forment l'effrayant phylloxéra. Non, le problème se dresse, bien autrement cruel, et sous la figure d'un invincible dilemme : Toi, société, ou oblige tes enfants à se marier dès qu'ils ont atteint l'âge d'homme et à être fidèles à leurs femmes; ou,

comme une personne civile, tu dois être responsable, au point de vue pécuniaire, comme au point de vue moral, des fautes que l'amour, (j'emploie ce vocable par euphémisme,) leur aura fait commettre.

Une idée anglaise, américaine, mais très peu française, parce qu'elle est peu claire et peu scientifique, veut que la mère abandonnée réclame un dédommagement monnoyé au père anonyme; mais encore faudrait-il connaître spécialement ce père anonyme! Nous retombons dans la même difficulté; c'est le serpent qui se mord la queue, et tout serait facile si on pouvait mettre un grain de sel sur la queue du moineau qu'on veut attraper; le malheur, c'est qu'on ne peut jamais.

Émile de Girardin, cet agile et subtil esprit, qui eut le tort d'inventer trop souvent la poudre, avait imaginé une panacée contre l'abandon des mères. Son article, quand je le lus, me rappela une bizarre historiette, dont le héros fut un de mes amis. Cet ami, artiste exquis, subtil, inassouvi, délicat jusqu'à la névrose, pensait qu'en dépit de Calidasa, d'Homère, d'Eschyle, de Pindare, de Dante, de Shakespeare, la poésie en est encore au bégaiement. Il rêvait une poésie plus perfectionnée, plus immatérielle, plus idéale que celle qui existe, plus caressante et féminine, et qui, au lieu de produire l'émotion en animant des paysages, en dramatisant des faits et des caractères héroïques, l'éveillerait moins brutalement, par des harmonies, par des rappels, par des concordances de sons, par d'habiles dissonances, qui par le chemin des nerfs chatouillés, ravis et surexcités, s'en iraient directement jusqu'à l'âme. — « Mais, monsieur, lui dit un harpiste, qui patiemment l'avait écouté développer son système, l'art inconnu que vous cherchez est trouvé depuis longtemps et florissait au temps d'Orphée, roi de Thrace : il se nomme... la Musique! »

Telle, et très semblable à celle-là, fut l'illusion d'Emile de Girardin, lorsqu'il crut avoir trouvé une so-

lution au problème qui nous occupe. Dans sa pensée, toute femme ou jeune fille qui s'expose à devenir mère, devait s'assurer des sentiments de celui qui par la même occasion s'expose à devenir père, en exigeant de lui, sous forme d'argent monnoyé, ou d'actions dans une bonne entreprise, ou de titres au porteur, une caution préalable. Eh bien! j'en suis fâché pour sa mémoire, mais l'idée n'est pas si neuve et originale qu'il se la figurait. Il y a tout un immense peuple de femmes qui, par une habitude continue, s'exposent plusieurs fois par jour et plusieurs fois par nuit à devenir mères, et qui, sans doute dans l'hypothèse où elles le deviendraient, exigent de tous ceux qui désirent leur parler d'amour, une caution régulièrement fixée à une somme uniforme. Les unes sont errantes et vont au-devant des pères possibles qui pourraient venir; les autres sont cloîtrées, mènent une vie conventuelle, et attendent patiemment les pères futurs qui viendront, emmitouflés dans un cache-nez, et se cachant, honteux par avance de n'apporter qu'une dot minime aux enfants hypothétiques et douteux qu'ils pourront avoir.

Cette manière d'être est connue et classée depuis le commencement du monde, et remonte aux âges les plus reculés; elle constitue une profession spéciale, et la profession, aussi bien que celles qui l'exercent, ont leur nom particulier dans tous les idiomes. Et puisque nous parlons, mon cher poète, de ces malheureuses, pour qui notre Maître a toujours exprimé la pitié la plus attendrie, ne croyez pas que je les méprise! Et non seulement je ne les méprise pas, mais, en mon âme et conscience, je crois que personne au monde n'a le droit de les mépriser. Car elles sont nous-mêmes et notre propre substance, ayant été créées par nos vices, par nos appétits, par nos désirs impérieux, dont elles sont la figure matérielle et vivante!

Et ne nous abusons pas! chez les dévots pour qui

c'est un crime de se nourrir de viande à certains jours, on incrimine avec raison ceux qui mangent le gigot rôti, et non jamais le gigot lui-même. Car imaginez, par exemple, un pays où tout le monde serait assez religieux pour faire strictement maigre, il est plus que certain que personne n'aurait l'idée d'y faire rôtir un gigot, destiné à n'être mangé par personne. Et on peut croire aussi que, livré à sa propre inspiration, le gigot n'aurait jamais l'idée de se parer, de se mortifier, de se mettre à la broche, de se faire cuire devant un feu clair, et de se servir lui-même sur un plat. Le rôti suppose, par cela seul qu'il existe, un cuisinier et des convives. Chez nous, chez les autres et partout, il y a beaucoup de carnassiers et de cannibales. Et en feignant de l'ignorer, nous faisons de la bouillie, non pour les chats, mais pour les tigres, oubliant volontairement que les tigres se nourrissent non de farine délayée dans du lait, mais de chairs sanglantes!

Oui, j'en ai pitié de ces misérables êtres qui seraient des femmes, si la société était ce qu'elle fait semblant d'être; et quand même on leur aurait jeté toutes les pierres, et s'il restait seulement une toute petite pierre grosse comme une puce, je ne la leur jetterais pas, et je ne me crois pas le droit de cracher dans le ruisseau qui nous a tous désaltérés. Et les honnêtes femmes, les mères réelles, dont je vous parlais tout à l'heure, et qui, avec raison peut-être, ne veulent pas que leurs fils se marient avant l'âge de trente ans, ne doivent aussi jeter nul caillou, si petit qu'il soit, aux pauvres cautionnées à la façon de Girardin. Car si ces victimes ambulatoires n'existaient pas, voici ce qui arriverait. Lorsque, causant du Grand-Prix, de la comédie nouvelle écrite par un homme du monde, et des plus récents chiffons, et du dernier roman délicieusement vertueux, les honnêtes dames offriraient à leurs amies le thé de cinq heures, leurs grands fils paraîtraient sans être attendus et emporteraient ces amies, comme les ban-

dits de Romulus emportèrent les femmes sabines, ou comme Thésée, roi d'Athènes, enleva Hélène, âgée de dix ans, tandis qu'elle dansait dans le temple de la déesse Artémis.

— « Mais enfin, me dira-t-on, qu'est-ce que vous voulez? » — Oh! bien peu de chose. Je désire que la société accorde ses agissements avec son idéal de vertu, ou qu'elle change cet idéal, si elle n'a pas la force et la bravoure d'y conformer ses mœurs. Mais, mon cher poète, la recherche de la paternité! Si l'on adoptait votre proposition, monsieur Camescasse serait logique en ordonnant à chaque agent de police de saisir au collet le premier passant venu, et de lui crier, avec la solennité de la Justice poursuivant le Crime :

— « Je vous arrête, parce que c'est vous qui êtes le père! »

XXIX

L'IMITATION

A ARMAND D'ARTOIS

Mon cher ami, c'est dans la Nièvre, en pleine campagne, entre un petit bois où il y a des chênes de cent ans et une prairie ombragée de peupliers où serpente une rivière murmurante, que j'ai appris par les journaux l'incident Corot-Trouillebert. Le hasard avait voulu que je n'eusse jamais vu de tableaux de M. Trouillebert; j'arrivais donc tout neuf, et sans prévention possible, dans cette historiette qui me semble digne de susciter en nous d'utiles réflexions. Je n'ai pas besoin de vous le dire, à vous qui doublement écrivain dramatique, par droit de naissance et par droit de conquêtes, êtes habitué à aller droit au but, à marcher vers l'événement, l'intérêt de ce petit drame n'est pas du tout dans la fausse signature *Corot* appliquée sur le tableau de M. Trouillebert.

Cette manœuvre frauduleuse, dont l'artiste est non seulement innocent mille fois, mais cruellement victime, et contre laquelle il invoque avec raison la répression de la justice, en réclamant orgueilleusement le droit de revendiquer son œuvre; cette fourberie, cette substitution audacieuse, cette farce de Scapin ou de fumiste, est un attrape-connaisseur, un guet-apens, un

épisode parmi cent autres, dans la guerre de sauvages civilisés que se font les amateurs, les spéculateurs et les marchands de tableaux, et à ces divers titres, n'a pas le droit de nous occuper une minute.

Mais il y a dans l'affaire un point bien autrement poignant, intéressant, et humain, et dramatique. Ce point, le voici. C'est que, des aveux mêmes de M. Trouillebert, il résulte qu'il peint, sans l'avoir voulu, et même ne le voulant pas, des tableaux qui peuvent être pris pour des Corot par des marchands et par des amateurs, à qui l'œuvre de Corot est parfaitement connue, et même familière. Un de nos plus spirituels confrères s'est égayé aux dépens de cette production inconsciente, qu'il nomme une maladie. C'est une maladie en effet; mais le peintre n'est pas ici le seul malade, et s'il se porte mal, ceux qui prennent sa peinture pour ce qu'elle n'est pas ne se portent pas bien. Nous avons devant nous tout un groupe de gens sérieusement atteints; eh bien! pardonnez-moi cet orgueil, je crois qu'il est inutile de provoquer une consultation, de déranger les gros bonnets de la Faculté, de recourir aux piqûres de morphine, et même de demander à l'illustre docteur Charcot quelle part dans tout cela doit être faite à la sempiternelle, à l'inévitable névrose.

J'ai la prétention de pouvoir, à moi seul, guérir ces malades, de leur apporter le diagnostic, la médication à suivre, et même de leur indiquer l'alimentation, progressivement substantielle, grâce à laquelle ils recouvreront bientôt leurs forces. Commençons tout de suite par le sujet le plus intéressant, je veux dire par M. Trouillebert. Quant à lui, son cas est bien simple. S'il peint des Corot sans le vouloir, cela tient uniquement à ceci qu'*il n'a pas assez imité Corot*. Et le remède absolu, héroïque, efficace à sa maladie, c'est d'*imiter davantage Corot*.

Vous me connaissez trop, mon ami, pour m'accuser de vouloir vous étonner en disant le contraire de ce

qui est vrai, et en affirmant que le corbeau est blanc, ou que la neige est noire. Si je prétendais exciter la surprise par des moyens empiriques, je ne me contenterais pas de ces jeux trop faciles, et je me donnerais au moins la peine de dire que le corbeau est vert-pomme, et la neige écarlate. Mais non, je dédaigne ces simples tours de force et de faiblesse ; je parle sérieusement, sincèrement, et je m'explique, en promulguant cet AXIOME, qui doit être pris au pied de la lettre : « Imiter un peu les œuvres du génie, c'est les copier et les reproduire; imiter beaucoup et à fond les œuvres du génie, c'est être soi-même et devenir original. »

Et rien de plus facile à comprendre! car il ne faut pas confondre la saine, l'utile, la fortifiante imitation, avec la singerie. Si grand qu'il soit, tout artiste, tout créateur, Michel-Ange ou Rubens, ou Rembrandt, et à plus forte raison Corot, a ses redites, ses habitudes de pinceau, ses tics, et tout cela n'est pas plus son génie qu'une verrue n'est un visage. Étudiez et imitez superficiellement le maître, et c'est cela que vous reproduirez; mais si vous le regardez mieux, si vous entrez plus avant dans son travail, vous verrez que ces vétilles, ce n'est pas lui-même.

Passé cela, pour lutter corps à corps avec la nature, pour saisir l'effet, l'impression subtile, délicate, fugitive, il oublie volontairement le métier qu'il sait à fond, et répudie tout ce qui est procédé et formule. Comme la nature est infinie, diverse, éternellement variable, inattendue et déconcertante, il comprend, lui l'artiste, qu'il doit, à mesure qu'elle se transforme et se dérobe, imaginer à chaque minute et créer de nouveaux moyens d'expression. Il devient le créateur, le poète, qui n'a pas de métier et ne veut pas en avoir. Ce que lui suggère la création vivante, ce qui se passe dans son âme, les émotions qui s'y succèdent avec une rapidité vertigineuse, il veut les fixer, s'en emparer,

les peindre par des moyens qui n'existaient pas une minute auparavant, et que nulle expérience n'enseigne. A ce moment-là, il n'est plus le bon ouvrier, il est le dieu, le titan dérobant la flamme. Si alors vous l'imitez, vous ferez comme lui, vous inventerez votre peinture à mesure que la nature invente son spectacle, obstiné, forcément sincère, extasié jusqu'à mourir; et comme vous êtes Trouillebert et non pas Corot, en l'imitant ainsi, vous ferez non du Corot, mais du Trouillebert.

Ah! lui surtout, ce grand Corot, de quelles flammes, de quelles ardeurs ne fût-il pas dévoré! Je me souviens de l'avoir vu pendant six semaines lutter, batailler, s'acharner sur un petit morceau de source endormie au fond d'un bois, éclairée par les vagues reflets du soleil couchant, et qui sur la toile ne tenait guère plus de place qu'une pièce de quarante sous. Ce petit morceau il l'avait peint, effacé, gratté à vingt reprises, et chaque fois ses amis criaient au chef-d'œuvre; mais lui, il secouait sa bonne tête spirituelle et narquoise sous le bonnet de coton à raies roses. Eh! oui, c'étaient bien des chefs-d'œuvre, mais non celui qu'il voulait; ce n'était pas l'impression qui, tremblante et frémissante, avait habité son âme; et pour donner un à peu près, il aimait autant et mieux rien du tout. C'est ce Corot-là qu'il faut imiter.

Et tous les génies, au moment où ils sont eux-mêmes, *Et dans la sombre nuit jettent les pieds du faune!* Imitons, certes! mais comme des artistes dévorés d'amour, déchirés par l'amour du beau, et non comme un singe qui se met sur la tête un chapeau de général, et après se gratte la cuisse. Toute sa vie, Watteau a imité Rubens, et Delacroix a imité Goya, mais avec furie, avec passion, avec la soif du vrai et de l'idéal, enfin comme peuvent imiter un Watteau et un Delacroix! Mon ami, très souvent de jeunes poètes, s'imaginant que, parce que je suis très vieux déjà, je dois

en savoir plus qu'eux, ce qui n'est pas une conséquence rigoureuse, me font l'honneur de venir me consulter sur leurs premiers essais. Presque toujours, en dépliant son petit papier, le rimeur imberbe commence par me dire :

— « On me reproche, monsieur, de trop imiter Victor Hugo. »

Et moi je ne manque jamais de lui répondre, avant d'avoir entendu un seul mot de son poème :

— « Mon cher enfant on vous trompe. Soyez assuré que non seulement vous n'imitez pas trop Victor Hugo, mais que vous ne l'imitez pas assez, et que même vous ne l'imitez pas du tout! »

Ils en parlent bien à leur aise! Imiter Victor Hugo! Quel Victor Hugo? Mais ce Maître des maîtres va sans cesse loin, au delà, plus avant, toujours transformé en restant le même, trouvant pour chaque poème et pour chaque fragment de poème un art nouveau, que personne n'avait connu auparavant, pas même lui. Autant vouloir suivre, en se promenant la canne à la main, un oiseau fulgurant, qui s'envole, en déchirant la nuée terrifiée. Vous le cherchez ici? il est là-bas, au loin, si loin, si loin que vous ne l'apercevez plus, par delà les horizons et les espaces, rapide comme la pensée et comme la lumière. En même temps qu'un créateur d'idées, il est un perpétuel créateur de formes; ou plutôt, idées et formes, tout chez lui naît en même temps; et le propre de son génie c'est d'être varié et inattendu comme la nature, insondable et profond comme l'âme humaine, et toujours éclairé par ce qu'il y a au delà de la vie terrestre.

Dans ce siècle, où forcément tout a subi l'influence du plus grand des poètes français, ceux d'entre les rimeurs qui sont arrivés à l'imiter passablement, sont déjà eux-mêmes de grands poètes, dont la première récompense est de ne plus ressembler à leur maître, et comme lui, de n'avoir ni métier, ni système, ni for-

mules, et de ne connaître qu'une loi : la nécessité d'être sincère. Pour ces prétendues imitations de Victor Hugo, que nous lisons quotidiennement et à propos desquelles les gobe-mouches s'écrient : « Oh! comme c'est bien du Victor Hugo! » vous savez, mon ami, comme de telles niaiseries nous font sourire. Elles ne sont ni rhythmées, ni rimées, bien entendu; car si leurs auteurs savaient rimer, ils connaîtraient des milliers de mots, feraient résonner un clavier immense, et écriraient des poèmes durables que les apprentis tenteraient d'imiter.

Imiter Napoléon, par exemple, ce n'est pas écrire à la lueur d'un chandelier à abat-jour, croiser ses mains derrière son dos, et prendre du tabac dans la poche de son gilet; c'est, comme il le faisait lui-même lorsqu'il imitait Alexandre et César, tenir tête à vingt peuples, gagner des batailles, entrer dans les capitales, créer et destituer des rois, et refaire, au gré de sa fantaisie, la figure du monde. Et voilà ce qui a le droit de s'appeler : imitation! Aussi a-t-on pu dire de beaucoup de généraux modernes qu'ils n'imitent pas assez Alexandre de Macédoine; et plût à Dieu que nous ayons eu, pendant l'Année Terrible, un conducteur d'hommes qui aurait su imiter à s'y méprendre cet ancien conquérant de l'Inde! Et j'en reviens à mon dire, c'est qu'on n'imite pas assez, et pas assez profondément, le génie.

Mais Corot était-il un homme de génie? Assurément, et dans toute l'acception du terme, car c'est en art surtout qu'il n'y a pas de hasard. L'atmosphère créée sur une toile, des arbres simplifiés comme ils nous apparaissent, et où cependant chaque feuille tressaille et frémit doucement, remuée par la brise; des ciels vastes, doux, transparents et profonds; l'impression de la vie, de la respiration, de l'être mêlé au frissonnement des choses; l'extase religieuse des noires forêts où bondissent les Nymphes dansantes; le calme du village ami, bercé par les frondaisons où le vent se joue; et cet har-

monieux, ce silencieux chant d'amour; cette extase du peintre qui veut atteindre à l'intensité de son émotion, cela ne se trouve pas avec des procédés, un habile tour de main et un concours heureux de circonstances. Imiter Corot, c'est donner son âme, sa propre substance, tout son être, et vouloir, et savoir, et pouvoir traduire l'intraduisible. Et qui fait cela, n'est pas un copiste.

Parce qu'il y avait de la bonhomie dans l'aimable visage gai et narquois de Corot; parce que ce bon vivant, entre amis, au dessert, chantait volontiers sa chanson; parce que, pour vivre à son aise, à la campagne, il s'affublait en paysan, vêtu de la blouse, coiffé du bonnet de coton à raies roses, et fumant sa pipe dorée et fauve comme une odalisque, des gens à courte vue l'ont pris pour un inconscient. Ils se trompaient du tout au tout, et si Corot fut bonhomme, c'est à la façon de La Fontaine. J'ai eu la rare fortune de dîner souvent avec lui, dans une maison où le ramenait sans cesse une vieille et constante amitié; là j'ai vu le Corot sans blouse, et je puis affirmer qu'il valait bien l'autre. Non seulement il portait l'habit noir avec autant d'aisance et de grâce qu'un grand seigneur; mais, dans un salon comme celui où je l'ai vu et où on savait le comprendre, il était un causeur des plus brillants.

D'autres fois, il était mieux que cela encore. Un soir, chez Asselineau, quelques camarades réunis, parmi lesquels il n'y avait pas un profane, fumaient, assis autour de la cheminée. On vint à parler de Théocrite, à propos de l'admirable traduction de Leconte de Lisle; Corot prit la parole, et avec la plus magnifique inspiration nous décrivit, nous peignit, nous fit voir les paysages des Idylles, tels qu'il les devinait, tels qu'il les voyait, à travers le texte du poète. Nous assistâmes là, mon ami, à un spectacle prodigieux; car le maître nous peignit alors, rien qu'avec les mots magiques! vingt Corot, qui valaient ses meilleures toiles.

Donc, il était l'homme de sa peinture; il y avait en lui autre chose que l'ouvrier habile, et c'est pourquoi j'en reviens à mon dire, le plus sûr moyen de ne pas singer Corot, c'est de l'imiter. Voilà pour l'artiste; quant aux marchands qui prennent des Trouillebert pour des Corot, le traitement qu'ils ont à suivre, c'est de regarder, d'étudier et d'aimer Corot, mieux qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici. Et nous, mon ami, tâchons d'imiter assez bien nos maîtres pour que nos vers soient à nous, et ne soient qu'à nous.

XXX

LE PUBLIC

A ÉMILE BERGERAT

Le Public! mon ami, que le mot est effrayant! Beaucoup plus que la chose. Car le Public peut tout, pour ou contre l'artiste mercantile qui, dans l'art, ne voit qu'un négoce. Il peut, à son gré, remplir ou ne pas remplir la bourse de ce commerçant. Mais le Public ne peut rien ni pour ni contre l'artiste sincère, uniquement guidé par l'amour du vrai et du beau, et pour qui la gloire même n'est qu'un but accessoire. Celui-là, pour l'heure présente, relève seulement de ses pairs, et ensuite de la postérité, qui porte les jugements définitifs.

Ne nous laissons pas étonner par les mots, et allons droit au cœur des idées. N'attachons même qu'une importance relative à la rencontre bizarre des circonstances, que nous devons savoir simplifier et façonner à notre gré, car la Réalité, qui a devant elle le temps et l'espace pour fondre et harmoniser tout, se permet des fantaisies sans queue ni tête, et des antithèses d'une violence un peu trop crue. C'est ainsi que, l'été, vous habitez, au bord de la mer, vous qui êtes le plus probe et le plus délicatement honnête des hommes, une propriété qui se nomme *la Fourberie!* Le vaudevilliste —

et plus tard banquier — Auguste Lefranc, auteur des *Deux Papas très bien,* comédie dans laquelle le pathos d'un des papas et le farouche argot de l'autre sont de force à décrocher les étoiles, — était le descendant direct du Lefranc de Pompignan classique : *Le Nil a vu sur ses rivages!* Le collaborateur de Bayard, le critique modéré du *Siècle,* le doux et tranquille auteur du *Fils de Famille* avait pour frère ce blond Fernand Desnoyers, qui fut un poète excessif et intransigeant au delà de toute expression : ce n'est pas moi qui lui en ferai un reproche. Certes, dans la célèbre imprécation contenue en son volume : *Poésie Française,* ce révolutionnaire, s'adressant au Public, n'a pas raison de s'écrier :

Bête à tête de veau, de lapin et d'aspic!

D'abord parce que, même dans la poésie lyrique, un tel langage manque de politesse et de mesure. Ensuite il est difficile de se figurer cette tête, telle que le poète l'imagine. Car si elle est de veau, elle ne peut être de lapin; et si elle est de veau et de lapin, elle ne saurait en même temps appartenir à l'aspic! Mais s'il l'exprime sous une forme empirique et vertigineuse, la colère de Fernand Desnoyers me paraît être au fond très légitime. On a dit que le Public a plus d'esprit que Voltaire; ce n'est pas mon avis, et je pense que, la plupart du temps, il n'a pas tant d'esprit que Jocrisse. Car n'est-ce pas lui qui s'éprend des mauvais ouvrages et des plus sottes chansons, qui consacre passionnément des réputations éphémères, et qui brûle son encens devant des idoles destinées à être jetées au coin de la borne?

Cependant que de lâchetés et de platitudes ont été faites aux pieds du Public, même et surtout par les génies! Combien se courba servilement devant lui ce grand et sublime Molière, qu'on ne peut assez aimer et admirer; car je plains le poète qui peut relire sans être

transporté le Prologue d'*Amphitryon !* Eh bien, tout meurtri et déchiré par l'injustice de cet aveugle tyran, qui condamnait *L'École des Femmes* et *Le Misanthrope,* Molière proclamait encore l'infaillibilité, le goût impeccable, le suprême bon sens du Public, et déclarait que le Public a toujours raison. Et il ne croyait pas un mot de ce qu'il disait, et il savait bien qu'il en avait menti par la gorge; son excuse, c'est qu'il avait des comédiens à nourrir. Sans cela, ne serait-il pas impardonnable de s'être bassement agenouillé devant le maître de l'heure présente, lui qui d'avance possédait l'éternité et toute l'humanité future?

Si je laisse de côté l'entrepreneur de spectacles, le directeur d'une troupe comique, et si je vois uniquement dans Molière le penseur et le grand poète, il a fait entre ses deux maîtres une confusion regrettable, et il a eu grandement tort de traiter le Public comme il traitait le Roi. Il les flattait l'un et l'autre avec une rare effronterie, et avec un parti pris qui finissait par devenir ironique; mais il avait raison dans un cas, et non dans l'autre. En effet, ennemis par la nature même des choses, puisque l'un représente l'esprit d'autorité et l'autre l'esprit d'affranchissement, le Poète et le Roi sont cependant des alliés nécessaires, car seul le Roi peut assurer au Poète la liberté de parler, et seul, le Poète peut donner au Roi cette magnificence épique et cette splendeur d'apothéose qui lui sont indispensables; il est seul assez magicien pour costumer Louis en Apollon vainqueur des hydres, et en César-Auguste.

Au contraire, je le répète, excepté en ce qui concerne la recette du soir, la question de sous, et tout ce que contient la célèbre exclamation de Bilboquet : *Il s'agissait de cinquante centimes!* le Poète peut et doit se passer parfaitement du Public. Jamais le suffrage universel n'a su créer une gloire; et quand il a eu l'air d'en créer une, comme par exemple celle de Béranger, voyez le peu qu'elle dure! Aussitôt que meurent les

passions éphémères qui l'ont faite, cette gloire perd tout ce qu'elle leur avait dû, et le seul trésor qui reste à l'artiste, c'est ce que lui avait inspiré l'amour désintéressé du beau. Nul ne peut être jugé que par ses pairs; cet axiome juridique, toujours vrai, est surtout vrai en art et en poésie, et la postérité elle-même ne peut rien de plus pour un poète que ratifier le jugement de ses pairs. Quant au jugement immédiat du Public contemporain, il va rejoindre dans l'universel magasin d'accessoires les arquebuses à rouet, les manches à gigot et les vieilles lunes. Public! tu peux enrichir qui tu veux, emplir l'illustre théâtre ou la baraque du montreur d'ours et, selon qu'il te plaît, acheter à tel ou tel ses rames de papier imprimé; rien de plus. Mais quant au laurier que ne flétrissent pas les hivers, tu n'en possèdes pas un rameau ni une simple feuille, et tu ne saurais le donner à personne, puisque tu ne l'as pas.

Toutes les hypocrites préfaces, dans lesquelles l'aveugle succès est glorifié, s'appuient sur une confusion mensongère et voulue entre ces deux êtres si essentiellement différents l'un de l'autre : le Public et le Peuple. Autant le Peuple, ému, sincère, éclairé par la divine lumière de l'instinct, apte à comprendre la poésie et la règle, parce qu'il est ouvrier des métiers, est facilement transporté par le Beau absolu, autant le Public se montre réfractaire à cet élément, qui ne lui est pas assimilable. J'en appelle à vos souvenirs! Comme à moi, il vous est certainement arrivé de voir, dans quelque soirée extraordinaire, un chef-d'œuvre en vers, une comédie de Molière, par exemple, représentée dans un théâtre du boulevard, devant des spectateurs qui sont exclusivement Peuple. Rappelez-vous comme alors les nobles pensées, les beaux mots, les nuances les plus délicates, les traits de l'esprit le plus délié sont immédiatement saisis, et comme le Peuple et le Poète se mêlent, se confondent, se pénètrent l'un l'autre, et savent se parler cœur à cœur!

Au contraire, voyez la même pièce représentée dans un théâtre du beau monde, ainsi nommé parce qu'il se croit beau ! Quand les dames de la salle ont fini d'admirer, de dénigrer, d'éplucher, d'analyser les toilettes des comédiennes, et d'en supputer le prix de revient, elles pensent visiblement à autre chose qu'à ce qui se passe sur la scène, et quant aux messieurs, ils manifestent la plus parfaite indifférence, et ne se réveillent que pour les coups de bâton, ou pour les jeux de scène empruntés à la farce, comme Georges Dandin mis à la porte de chez lui, ou Orgon caché sous la table.

Mais enfin, il faut définir, qu'est-ce que le Public? C'est une foule, une assemblée fortuite de gens quelconques, venus à pied, ou en fiacre, ou en omnibus, ou par les chemins de fer, mais où, vu le prix des places, les esprits d'élite et le Peuple surtout sont en minorité, et où domine nécessairement la classe moyenne. Par ces mots : la classe moyenne, j'entends les gens nullement instinctifs, plus riches qu'instruits, et dont l'éducation est presque toujours inférieure à la position sociale qu'ils occupent. Or, ce n'est pas seulement au théâtre et dans la boutique du libraire, mais partout qu'il est facile de voir une différence absolue entre le Public et le Peuple!

Le Public croit à la Politique, aux commissions, aux sous-commissions, aux débats parlementaires, et savoure tout cela dans son journal, comme un matou boit du lait. Le Peuple professe sur ce point la même indifférence que Jésus-Christ et Proudhon, et ne tient pas à savoir comment est tenue la queue de la poêle dans laquelle on le fait frire. Le Public est ivre de joie quand on lui donne des mots, des lois alambiquées, des chartes, toutes sortes de choses qui ne coûtent rien et qui ne se mangent pas. Le Peuple, nullement affamé de figures incohérentes, aime mieux sa part en argent, ou même en nourriture comestible.

En médecine, le Peuple est de l'école de Molière;

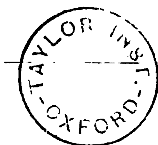
lorsqu'il est malade, il se soigne comme il peut, et surtout laisse agir la nature, tandis que le Public est l'esclave né de Diafoirus. Il n'y a pas de remède, de drogue si bête qu'il n'achète avec frénésie, pourvu qu'elle soit annoncée à la quatrième page des journaux. Un jeune pharmacien ambitieux, venu de province pour gagner son million, était allé trouver un ami de sa famille, membre de l'Académie de Médecine, et le suppliait de lui composer un médicament au moyen duquel il pût acquérir une fortune. — « Mais, mon cher enfant, lui dit le savant, pour cela, tous les médicaments sont également bons ; vous pouvez vendre ce que vous voudrez, et même au besoin — rien du tout, dans une jolie enveloppe ; la qualité du produit n'y fait absolument rien. Toute la question est de dépenser deux ou trois cent mille francs pour l'annoncer ; après quoi, vous en vendrez plus que vous n'en sauriez fabriquer. »

Le Public, toujours enivré par les idées fausses et sentimentales, adore le confortable des hôpitaux, la charité, les ventes au profit des pauvres, et toutes ces manifestations de la philanthropie, qui permettent aux femmes du monde de se mêler aux comédiennes, et de se déguiser en laitières ou en suissesses, pour flirter en tout bien tout honneur, dans de petites boutiques. Le Peuple, lui, exècre les hôpitaux, et tout cet attirail de charité lui paraît être un ensemble de moyens pour éluder, ou pour éteindre par de faibles à comptes, une dette impérieuse, qui doit être payée intégralement.

Le Public est le gogo, l'actionnaire de naissance, qui donne de bon or trébuchant contre des petits papiers roses, et croit d'autant plus aux mines argentifères qu'elles sont situées dans des pays plus inconnus. Le Peuple aime mieux acheter, pour ses deux sous, une livraison illustrée de Victor Hugo ; et de même qu'il est plus facile à un câble, (ou à un chameau,) de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le

royaume du ciel, de même on a bien plus tôt fait de vendre au peuple deux cent mille exemplaires de cette livraison à dix centimes, que d'écouler dans la classe moyenne un seul exemplaire d'un volume de Victor Hugo, coûtant cinquante-cinq sous.

Ma conclusion, mon ami, c'est que nous n'avons ni à convaincre, ni à redouter, ni à flatter le Public. Si nous sommes d'assez bons ouvriers pour être jugés tels par nos pairs et par nos maîtres; sans avoir la fatuité d'espérer rien de la postérité, si nous nous préparons à paraître devant elle avec des œuvres sincères, exemptes de mensonges et de faux ornements, nous gagnerons encore, par surcroît, de quoi mettre la poule au pot, et acheter une robe à notre femme et des culottes à nos petits. Et que nous faut-il de plus? Un simple poète n'est pas tenu, comme un Rothschild, à avoir une cuisine spéciale pour les fritures, une pour les rôtis, une pour les salmis, une pour chaque genre d'entremets, et ainsi de suite. Les fils d'Homère n'ont hérité de lui qu'une besace et un bâton. Depuis le temps, avec les intérêts composés et capitalisés, cela peut faire beaucoup de besaces et de bâtons, mais pas un seul million!



XXXI

CHOSES FUTURES

A MONSIEUR LE SINGE DE PEAU-D'ANE

Vous avez, monsieur, usurpé et détourné à votre profit une grande quantité des tableaux qui composent la comédie intitulée : *Peau d'Ane*. Par vos soins, pendant une portion assez considérable de la soirée, les gambades, lazzis, jeux de scène et sauts périlleux remplacent la prose des auteurs primitifs. Je ne suis pas assez impoli, et je dédaigne trop les épigrammes faciles, pour dire que personne ne s'en plaint. Au contraire, ami de l'étrange et du surnaturel, je me plais à croire que certains spectateurs regrettent les scènes abolies, et, au moment même où vous les ravissez par vos mines ingénues et par vos convulsions agiles, se disent dans leur âme : Il y avait là une tirade bien jolie; qu'est-elle devenue?

Certes, il eût été doux d'obtenir les culbutes et de conserver la prose tout de même; cependant il faut se faire une raison, et on ne peut pas tout avoir. D'ailleurs, que nous le voulions ou non, votre heure est venue, et il est trop évident que la souveraineté, donnée jadis aux oiseaux par Aristophane, appartiendra aux singes dans une époque très prochaine. La littérature, a dit Balzac, est l'expression des sociétés, et vous êtes

en train d'envahir la littérature. Vous avez modestement commencé par *Peau d'Ane;* mais, monsieur, vous ne tarderez pas à vous annexer *Andromaque*, *Le Cid, Les Horaces, Tartuffe, Le Misanthrope,* dont les portions les moins indispensables seront agréablement remplacées par des exercices de singes.

Mais, entendons-nous, personne n'y perdra rien, et les singes, qui se feront les interprètes des chefs-d'œuvre rajeunis et renouvelés, seront tout uniment des hommes revenus à leur état primitif. En un mot, qui alors sera singe? c'est tout le monde! Car si le savant Littré a su dire d'où nous venons, il a négligé de nous apprendre où nous allons; il a révélé que les hommes ont été singes, et a oublié de faire savoir qu'ils sont sur le point de le redevenir. Pourtant rien n'est plus facile à prouver. Car, s'il vous plaît, cherchons ensemble ce qui différencie l'animal de l'homme. Ce n'est pas l'existence ou la non-existence de l'âme! L'observation moderne a rejeté bien loin cette puérile fiction; l'animal peut aimer, haïr, souffrir, mépriser, donner sa vie pour un être cher : il a donc une âme. Qu'il pense, raisonne, se souvienne, calcule, cela ne fait pas l'ombre d'un doute; les preuves abondent; et sur ce point vous n'avez qu'à consulter Toussenel. Le castor est architecte, le paon est aussi somptueusement vêtu que le roi Salomon, la baleine est navigateur, le lion est guerrier, le rossignol est musicien; en un mot les animaux font tout ce que nous pouvons et savons faire.

Excepté une toute petite chose! Car, monsieur, examinons les races froidement et sans passion. La poésie, les vers, le langage rhythmé obéissant aux mêmes règles qui régissent le mouvement des sphères, c'est, à proprement parler, le seul don qui se rencontre chez l'homme et ne se trouve pas chez l'animal. Du temps d'Eschyle, au théâtre où vous trônez maintenant, l'homme, il faut bien le dire, était fortement déchu de sa qualité de singe. C'est en vers que les héros par-

laient, c'est en strophes lyriques envolées que s'exprimait le chœur; et le poète, les acteurs, le peuple qui les écoutait, tous avaient déplorablement oublié la langue des singes. Mais, monsieur, rassurez-vous sur notre compte, nous sommes en train de la rapprendre, et nous y arriverons.

Heureusement, il y avait tout un peuple, toute une élite, qui regrettait son état passé, et qui brûlait de rompre avec les Dieux et de renouer avec la singerie. Ces bons conspirateurs ont longtemps médité leur coup; ils l'ont amené de loin, mais déjà ils ont à moitié réussi, et ils sont bien près de réussir tout à fait. Très judicieusement, ils ont fait leur première campagne au théâtre, où la foule se trouve naturellement rassemblée, et tout ce que le renard dit à propos des raisins trop verts, ils l'ont dit à propos de la poésie. Assommant, l'art d'Eschyle, il n'en faut plus! A Chaillot, Sophocle! Homère aux Quinze-Vingts! Ennuyeux, ce qui amusait Alcibiade et Périclès et le peuple athénien! Stupide, ce qui ravissait Condé et Turenne et Sévigné, et madame Henriette d'Angleterre! Il faut bien le dire à leur louange, certains acteurs se sont associés puissamment à l'heureuse révolution projetée. Cela les ennuyait d'apprendre par cœur des vers qui les oppriment, les dominent, les tiennent captifs dans des liens. Ils ont préféré la prose, que l'auteur vaincu leur permet bientôt de couper, de hacher, de déchiqueter et d'émietter à leur guise. Et même, la prose est-elle si nécessaire que cela? Toute prose qu'elle est, elle gêne encore pour faire un effet au milieu d'un mot, pour s'asseoir sur la cheminée, pour tourner le dos au public, et pour se montrer NATUREL, en disant au besoin : *J'y vas, qué qu' c'est qu' ça* et *colidor!* Un clin d'œil, un grognement, un gloussement, un geste esquissé ne suffisent-ils pas?

Du théâtre, cette simplification a passé dans la vie, elle s'y implante, elle y triomphe. Après avoir supprimé la poésie et le langage, on grogne, on glousse; la

mimique se développe à mesure qu'on devient muet. L'homme retrouve son agilité première et son antique versatilité puérile ; le poil, dont la végétation n'est plus gênée par le travail de la pensée, envahit de plus en plus son visage; il redevient singe, il le sera bientôt tout à fait. A la bonne heure, et ne croyez pas, monsieur, qu'il sera incapable de s'élever à votre hauteur; au contraire, je suis persuadé que l'homme se montrera assez intelligent pour vivre avec vous sur un pied d'égalité parfaite. Et tout ce qu'il faisait en qualité d'homme, il le fera tout aussi bien en qualité de singe.

Notez ce point, puisque tout le monde sera singe, (excepté une insignifiante fraction d'hommes qu'on peut négliger, et dont je vous parlerai tout à l'heure,) il n'y aura d'affront pour personne. Je vois très bien, comme je les ai déjà vus à la foire de Saint-Cloud et au cirque de Corvi, les singes brodés sur toutes les coutures paradant sur des chevaux, en habits de rois, d'empereurs, de capitaines, de marchands d'eau de Cologne, et entrant dans les villes au bruit des féroces cymbales. Les singes médecins auront ce grand avantage de nous rendre la robe et le bonnet pointu des médecins de Molière; je les admire déjà, tâtant le pouls du malade et lui tirant les cheveux, consultant dans les coins avec force cabrioles, et levant en l'air leurs maigres bras velus avec un geste qui signifiera expressément : La névrose! Les singes avocats feront mille tours, ôteront et remettront leur toque, imiteront tantôt le tonnerre et tantôt la voix d'un enfant qui pleure, mangeront le nez des témoins, et réciproquement se jetteront à la tête des pommes, ou des noix, ou des pierres, qui n'atteindront que leurs clients. Enfin, monsieur, devenus singes, il faudra bien que nous soyons représentés par des mandataires semblables à nous; combien ne serat-il pas agréable de ne plus entendre les mots filandreux, les phrases à rallonges, les : *Dans cette enceinte,* que remplaceront des bondissements inattendus et

des postures facétieuses, et de voir la salle des séances offrir un aspect analogue à celui du palais de fil de fer au Jardin des Plantes! O commissions, sous-commissions, bureaux, questeurs, et toi, public spécial qui savoures les divertissements parlementaires, c'est quand vous serez suspendus à des cordes volantes, c'est quand vous vous poursuivrez follement de trapèze en trapèze que vous jouerez véritablement un rôle politique!

Les singes artistes, vêtus de la vareuse écarlate, seront parfaitement heureux, car on ne pourra pas alors leur reprocher leur verve simiesque, parfaitement conforme à leur nature, et ils auront le droit de faire de faux Delacroix, des simili-Regnault et des Corot apocryphes; et certes, le talent d'imitation propre à votre race, qui fut et sera la nôtre, ne leur sera pas d'un médiocre secours, lorsqu'il s'agira de signer les tableaux délicieusement contrefaits. En cette affaire, la signature sera même ce qu'il y aura de mieux réussi, et les spectateurs ne manqueront pas de s'écrier : Quel homme, ce Delacroix; comme il signait bien! A vrai dire, la transformation de l'homme en singe sera le seul moyen de donner aux artistes une discipline qui leur manque. Ainsi, une fois devenus singes, ce que l'un aura fait, tous les autres le feront. Si l'un d'entre eux se fait bâtir un hôtel dans l'avenue de Villiers, ils se feront tous construire des hôtels semblables dans la même avenue; et quand celui-là aura vendu une aquarelle cent mille francs, tous vendront leurs aquarelles au même prix. Affairés, minutieux, hochant la tête, coupant l'air avec des gestes de peintre, les marchands de tableaux et les amateurs regarderont les toiles et la peinture à l'eau avec des loupes, et profiteront de ce qu'ils seront devenus singes pour prendre les façons et les attitudes de gens qui s'y connaîtraient. S'il vous en souvient, Decamps avait prévu et d'avance reproduit cette scène. Qui ne connaît à Chantilly les admirables singes de Watteau? Mais ce qu'on connaît

moins, c'est un salon entier peint de la main de ce grand artiste, et qui, par suite des métamorphoses imposées à plusieurs hôtels du siècle dernier, lorsque fut ouvert le boulevard Beaumarchais, se trouva faire partie d'un estaminet. Cette belle décoration a disparu aujourd'hui, et je ne sais ce qu'elle est devenue.

C'étaient des panneaux à fonds blancs, dans chacun desquels le peintre des Fêtes Galantes avait représenté trois fois la même scène, reproduisant dans la même situation et faisant obéir au même sentiment, d'abord des Dieux, puis des hommes, puis des singes, et montrant ainsi la chaîne des pensées non interrompue, depuis les Immortels nourris de la céleste ambroisie, jusqu'à messieurs vos confrères, qui, ainsi que l'a si bien observé Henri Heine, arborent sur la partie la plus charnue de leur individu les couleurs nationales de la Prusse. Ainsi le poète de L'*Embarquement pour Cythère* arborait un système tout à fait contraire à celui de Littré. Car s'il l'eût voulu, rien ne lui eût été plus facile que de commencer par les singes et de finir par les Dieux; mais c'est le contraire qu'il a fait, pour exprimer qu'ayant d'abord été des Dieux, nous sommes devenus des hommes, et que nous finirons par devenir tous des singes. Tous, ou à peu près! Oh! monsieur, comme les Courses seront plus pittoresques et plus amusantes, quand les jockeys en casaque pourpre, ou bleu de ciel, ou jaune soufre, montant des chevaux plus vites que le vent, seront singes, et manifesteront les affres, les terreurs et les espérances de ce drame, avec une intensité de mimique qui manque aux corrects mais froids jockeys d'importation anglaise! Et ce spectacle ne gagnera-t-il pas à être contemplé par des guenons grimpées sur leurs calèches et versant alentour du champagne aux jeunes singes, qui délaisseront pour elles leurs vieux singes de parents? Car il ne faut jamais oublier les dames! Et si nous songeons à celles que notre spirituel ami le baron de Vaux a poétiquement nommées : les

Horizontales, (peut-être à tort; car n'est-ce pas simplifier un peu trop la question?) vous conviendrez avec moi qu'elles gagneront tout à devenir franchement des singesses. Comme par le passé, elles croqueront et grignoteront tout, mais au propre, au pied de la lettre, et non pas seulement, comme autrefois, d'une façon idéale et figurée; elles continueront à jouer l'amour, la passion, le caprice, la douleur, la joie, la jalousie, la fidélité, et toutes les scènes connues, mais en pantomime seulement, et sans les stupides paroles qui habituellement les accompagnaient. Et quand elles auront gentiment simulé quelque émotion attendrie, tout de suite après, par un geste canaille et ironique bien accentué, elles confesseront nettement que c'était une farce. De la sorte, les messieurs singes seront avertis, et s'ils ne se gardent pas alors contre les ruses de la bien-aimée, c'est qu'ils seront décidément aussi bêtes que des hommes.

Monsieur le singe de *Peau d'Ane,* initiateur, conquérant, vainqueur, législateur, maître des empires futurs, soyez salué! Je vous l'ai dit, d'ici à très peu de temps, tout vous appartiendra, hormis cependant une poignée de gens, qui ne méritent pas d'occuper votre attention, et qui, je le crains bien, ne sauront jamais s'élever à la dignité de singes. Ce sont précisément ces poètes, ces rimeurs, ces rhythmeurs dont je vous parlais, et qui, habitués à marier les mots harmonieux, perdront difficilement la notion du langage articulé. Mais savez-vous ce qu'il faut faire? Laissez-les pour compte, tout bonnement. Ils étaient des étrangers et des exilés parmi les hommes; ils le seront encore parmi les singes, voilà tout. Foin des gens qui lèvent leurs yeux pour regarder le ciel, quand tous les autres baissent les leurs à terre, pour ramasser des noix!

XXXII

CHRYSALE

A HENRY FOUQUIER

Mon cher confrère, parmi les écrivains contemporains, le judicieux philosophe Nestor est un de ceux que j'aime le mieux, et le plus sincèrement. D'abord, je le trouve sage comme son homonyme, l'excellent agorète des Pyliens. Puis il a le tact, le goût, la mesure; il ne dit jamais trop, ou trop peu; il est très hardi, parce qu'il est sincère, et il a le bon esprit, clair, net, bien français, qui frappe droit au but et ne se dépense pas en pyrotechnies prétentieuses.

Il y a quelques jours, je lisais l'excellent morceau qu'il a écrit à propos du concours général, des études universitaires et du génie des races latines, et selon moi il a si bien raison que je pense trop comme lui. Oui, sans les lettres nous serions des bêtes; oui il est utile de savoir le grec, et si on me poussait j'irais plus loin : il n'y a que cela d'utile! Enfin, dans cette belle étude, il n'y a pas un mot qui me trouble ou me semble contestable. Si fait, pourtant, il y en a un, et précisément parce que j'aime Nestor, et parce que pour moi tout ce qu'il écrit est sérieux, je ne puis laisser passer sans protestation la phrase suivante : *Molière, qu'on ne*

comprend pas toujours bien, se moque de Chrysale aussi bien que de Bélise.

Non, mon cher confrère, Molière ne se moque pas de Chrysale! Il y a en théâtre une règle absolue, et vous la savez aussi bien que moi. C'est que le poète dramatique préfère, adopte, cautionne et regarde comme siens les personnages qu'il met du parti des amants; au contraire, ceux qui s'opposent au bonheur des amants sont, de ce seul fait, désignés par lui à l'hostilité du public. D'après ce principe, qui ne souffre pas d'exception, sont sympathiques, dans *Les Femmes savantes*, et par conséquent non moqués : Chrysale, Henriette, Ariste, Clitandre et Martine; de même, par l'expresse volonté de l'auteur, sont antipathiques, et par conséquent moqués : Philaminte, Armande, Bélise, Trissotin. Non, Molière ne se moque pas de Chrysale, qui ne veut pas d'autre livre que le Plutarque à mettre les rabats, et qui professe pour son pot et pour son rôt une religion exaltée jusqu'au fanatisme. Au contraire, il le montre bon, indulgent, honnête homme; il le favorise de la façon la plus évidente ; lui qui connaît les lois du théâtre, il lui ménage les plus beaux motifs d'applaudissements, et à la représentation, il en joue lui-même le personnage.

Son intention n'est pas douteuse; reste à savoir s'il a raison d'agir comme il le fait, et dans quelle proportion il est sincère. Mais pour éclaircir ce point, ce n'est pas le procès de Chrysale qu'il faut reprendre ; c'est tout le procès des *Femmes savantes*. Or, ce chef-d'œuvre immense, génial, prodigieux, égal peut-être à *Tartuffe* et au *Misanthrope*, est si plein de dessous et de chausse-trapes, qu'il est extrêmement difficile d'y comprendre quelque chose. Entendons-nous; la comédie, en elle-même, est très claire et limpide comme de l'eau de roche; ce qu'il est malaisé de deviner et de débrouiller, c'est les arrière-pensées qu'a eues le poète en l'écrivant.

Ah! mon cher confrère, qu'il est difficile aujourd'hui de parler de Molière!... « Et, dit Nestor, aucuns pensent que son chef-d'œuvre est peut-être cet *Amphitryon,* qu'il prenait à Plaute, en lui tendant la main à travers plus de deux mille ans! » Cet *Amphitryon,* moi qui vous parle, moi vieux bonhomme inutile, qui ne suis plus bon à rien, chaque jour je l'étudie avec plus d'attention, de passion et d'amour, et chaque jour j'y trouve plus de science harmonique, et plus de beautés relevant directement de la poésie; c'est de l'art le plus délicat, le plus ferme, le plus élevé, le plus pur, et qui, plus on arrive à connaître le métier des vers, plus il vous pénètre d'admiration et de ravissement. Je ne me lasse pas aussi de rire et de frémir à cette désopilante et féroce tragédie du *Mariage forcé,* où Dorimène, superbe comme le lys, est souriante, ingénue, terrible et initialement femme, comme Hélène aux beaux cheveux et comme Ève. A ces causes et à cent autres, il est un peu simple de s'en tirer avec le grand Contemplateur, cavalièrement, comme l'a fait M. Schérer; et d'autre part, qu'on me pardonne cette audace et cette prétention peut-être excessive, je ne voudrais pas qu'on me forçât à me pâmer devant la toux et les crachats de Molière.

Et c'est justement ce qui nous arrive! Il s'est formé une secte de fanatiques, auprès de qui les prêtres de la déesse Siva sont des agneaux, et qui aiment Molière, comme Torquemada aimait Dieu. Comme lui, ils ont des bûchers, des grils, des chevalets, des fourches, des autodafés, des statues de Molière parfaitement creuses, dans lesquelles ils empilent et brûlent tous les malheureux que soupçonne leur sainte Inquisition. Si je crois trouver, dans l'œuvre immense du maître, un mot négligé ou un vers mal venu, ou même si je ne m'intéresse pas suffisamment à l'inventaire de ses habits, ou au nombre de chandelles que sa troupe a brûlées en telle ou telle occasion, au gril, au charnier, à la four-

naise! Quand je lis M. Schérer, j'ai envie de baiser les pas du poète; mais sous la menace de certains moliéristes à la main sanglante, je suis tenté de réclamer mon indépendance, et le droit que j'ai de dire, comme don Juan : « Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit. »

Bien que je sache le redoutable danger qu'il y a à dire toute sa pensée, même à l'oreille d'un ami, en s'affranchissant des hypocrisies, des lieux communs et des formules, j'en veux courir le risque. Là, dans cette question des *Femmes savantes,* il y a un inconnu formidable à dégager, et un problème qu'on ne saurait résoudre avec des habiletés seulement. Il est certain que cette comédie est d'une beauté supérieure et absolue, et il est certain aussi que, précisément, le groupe des personnages sympathiques et choisis qu'on y voit réunis par Molière : Chrysale, Henriette, Ariste, Clitandre et Martine, a de tout temps profondément blessé par ses sentiments certaines âmes délicates. Et non prises dans le commun. Ainsi je vous citerai une de nos plus pures gloires, le grand poète Théophile Gautier, qui ne pouvait voir sans horreur ce qu'il nommait la platitude de Chrysale et la brutalité d'Henriette. Et en cette affaire, son impression me semble être d'une grande importance, car précisément, dans l'espèce, il ne pouvait être soupçonné de partialité.

En effet, le poète de *La Comédie de la Mort* et des *Émaux et Camées* n'était pas du tout un idéaliste et un buveur d'air fluide, à la façon de Philaminte et d'Armande ; il n'aimait pas la viande creuse ; il voulait très bien, comme Chrysale, un bon festin, et comme Henriette, les suites nécessaires de l'amour et du mariage ; mais il pensait qu'un peu d'idéal et d'élégance ne gâte rien, que le vin gagne à être versé dans un pur cristal, et que l'archer mystérieux, amant de l'immortelle Psyché, ne saurait gagner à s'affubler d'un bonnet de coton. Chrysale et Henriette, qui le révoltaient, ont

aussi révolté, avant et après lui, beaucoup d'honnêtes gens; il y a là une anomalie : comment s'explique-t-elle?

Osons remonter aux causes! D'abord et avant tout, je crois que ce qu'on nous donne pour du Molière n'est pas du Molière, et que chaque jour la comédie des *Femmes savantes* est cruellement et profondément calomniée par la représentation. Les comédiens n'y gardent pas de mesure; ils appuient, soulignent, prennent parti, exagérant, outrepassant la pensée du poète, et là où il s'est borné à dire : Tue! ne manquent pas de crier : Assomme! Voyez comme j'ai raison! dit celui-ci par sa diction excessive; voyez comme j'ai tort, comme je suis antipathique, comme je suis sot! exprime celui-là, par son emphase appuyée et voulue. Eh! mesdames et messieurs, laissez parler le poète lui-même; il n'a pas besoin de vos commentaires; il a à son service tous les mots, notamment le mot qu'il faut, et il est assez grand pour dire ce qu'il veut dire. Entre autres et surtout, depuis une longue suite de générations, le rôle d'Henriette a été complètement détourné de son sens. On nous la montre comme une jeune sauvagesse ayant du sang aux dents, et prête à s'écrier, comme l'Ogre du *Petit Poucet :* Je sens la chair fraîche! Ah! ce n'est pas là l'Henriette de Molière!

Mon cher Fouquier, un bonheur, un hasard imprévu, une fortune heureuse m'a permis d'entendre une fois *Les Femmes savantes* telles qu'elles sont, telles que le poète a écrit et voulu cette belle comédie. C'était dans la salle de l'Odéon, où il n'y avait que très peu de pelés et quelques tondus, (moi j'étais parmi les tondus,) et cela se passait sous la direction de Duquesnel. Cet homme d'esprit croyait beaucoup à l'initiative des comédiens; surtout lorsqu'il s'agissait du vieux répertoire, il ne les tourmentait pas, les abandonnait volontiers à leur propre nature, et ne croyait pas utile de les faire marcher dans les souliers de leurs devanciers.

C'était madame Sarah Bernhardt qui tenait le personnage d'Armande, et Henriette était représentée par mademoiselle Baretta, aujourd'hui madame Worms. Ah! la charmante, la folle, la raisonnable, l'espiègle, la gaie Henriette que c'était, si humaine celle-là, et si vraie! Elle souriait, elle était alerte et vive, elle ne voulait pas du tout mettre son petit nez dans le fatras du procès; on voyait qu'elle prétendait avant tout cueillir les roses! Eh bien! oui, les suites du mariage semblait-elle dire, ne prévoyons pas les malheurs de si loin, et avant de la chômer, laissons venir la fête! Elle trouvait que, parents, amis, amant, marchands de grec, tout ce monde-là l'ennuyait de choses inutiles, et qu'elle aimerait bien mieux faire courir ses petits pieds sur la verte mousse, à l'ombre des feuilles!

Quant à la délicate et superbe Armande, si bien composée par madame Sarah Bernhardt, si enivrante et gracieuse avec son allure de déesse, sous ses rubans et sous ses dentelles, elle voulait bien, elle, connaître du procès, et plaider sa cause, et comme elle la plaidait magnifiquement, et comme alors, à côté d'elle, son infidèle amant semblait petit et misérable! Que lui reprochait-il, ce sage Clitandre? car avec raison elle mettait de côté, elle laissait pour compte les accusations de philosophie, de bel-esprit, d'amour du grec; tout cela c'est les affaires particulières de Molière avec ses ennemis, contre lesquels il dresse une machine de guerre, avec l'hôtel de Rambouillet, avec Ménage et le prêtre Cotin, qu'il traîne vivants sur la scène, en faisant réciter et en ridiculisant des vers dont ils sont eux-mêmes les auteurs.

Armande n'a que faire de tout cela, et ne s'en soucie pas; ce qui l'intéresse, c'est qu'après l'avoir courtisée, Clitandre l'a quittée : pourquoi? Certes, le grief articulé par le grand seigneur n'est pas sérieux; il sait, à n'en pas douter, qu'Armande, aussi bien que sa sœur, eût résolu son cœur aux suites du mot : mariage. Seu-

lement, avant d'en venir à ce moment inévitable, elle voulait être un peu louée, adorée, divinisée, sans qu'il fût expressément question de cette inévitable échéance! Avait-elle donc si grand tort? Mais sa cause est celle de toutes les femmes!

En prenant la jeune sœur à défaut de son aînée, Clitandre, évidemment, n'offense aucune loi expresse. Il se rend coupable d'un inceste moral, qui peut offenser les âmes délicates, et cependant ne s'expose à aucune pénalité. Il a logiquement, strictement raison, comme tous les personnages sympathiques de la comédie; mais n'est-ce pas le cas de s'écrier : *Summum jus, summa injuria!* Certes, s'il faut choisir, le pot de Chrysale est plus utile que les livres, et pourtant, avec le pot, un Horace, un Rabelais, un La Fontaine ne nuisent pas.

L'aimable Henriette a raison d'obéir à ses petites dents, impatientes de croquer la pomme, et toutefois, il vaudrait mieux que cette pomme n'eût pas été auparavant grignotée et mordue par sa sœur aînée. Clitandre, avec infiniment d'éloquence, ravale les écrivains au profit des gens de cour; mais les seigneurs du petit lever n'ont plus à donner aucune opinion, étant devenus spectres et fantômes, et les livres imprimés et reliés en veau se portent bien. Martine est cent fois dans son droit en parlant *comme on parle cheux nous;* mais peut-être n'est-il pas nécessaire qu'elle vienne dans le salon traîner ses torchons et faire la leçon à sa maîtresse!

Mais, — voilà le hic, c'est là que gît le lièvre, — pourquoi Molière, qui ne s'écarte jamais de la mesure, a-t-il outré si fort le bon sens et l'impitoyable raison de ses personnages sympathiques? Justement, c'est une affaire d'harmonie et de proportion. Et précisément parce qu'il outrait à dessein, chez les ennemis qu'il voulait ridiculiser, l'amour de l'idéal et le dédain de la matière, pour les empêcher d'être invraisemblables, pour masquer l'exagération, il a dû donner comme

contrepoids à ces figures aériennes des êtres solidement agrafés à la terre, des faunes aux pieds de chèvre. En cette comédie des *Femmes savantes,* il a été d'autant plus impitoyable qu'avec la prescience du divinateur, il voyait l'avenir. Il voyait qu'il serait, lui, personnellement victorieux, et que son chef-d'œuvre traverserait les âges, mais que les idées attaquées par lui prévaudraient.

Et c'est ce qui est arrivé de point en point. Grâce à de très simples mécanismes, inventés par la science moderne et qui se vendent dans tous les bazars, le fameux pot n'a plus besoin de Martine, et cuit tout seul. D'autre part, nous avons vu des femmes dont la science ne se borne pas à connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse, et qui pourtant ont très bien joué leur personnage. Une jeune femme française vient d'être reçue docteur en médecine, et à ce propos personne n'a ri, ou ne songe à rire. De même on n'avait pas ri des romans de George Sand, ni de ces odes où Valmore désespérée chante comme Sappho, pas plus qu'on ne rit de *L'Usurpateur* et du *Dragon impérial,* ou des aquarelles de madame Madeleine Lemaire. Molière triomphe et triomphera toujours; mais Chrysale est définitivement vaincu.

XXXIII

LE MOT

A M. JULES BARBEY D'AUREVILLY

Monsieur, je me plongeais dans un des sujets de réflexion qui me sont le plus familiers; je pensais à la divinité, à la toute-puissance, à la magie souveraine du MOT, et naturellement j'ai songé à vous; car parmi les grands écrivains contemporains, vous êtes un de ceux qui réalisent le plus de prodiges à l'aide de ce talisman invincible, un de ceux à qui obéit le mieux cette arme formidable et précise. En effet, vous tenez la plume d'une main agile, ferme, virile, habituée à dompter les chevaux et à manier l'épée, et vous êtes assez réellement savant pour ne jamais tomber dans l'ignorance ou le pédantisme. Vous avez regardé en face les deux effrayantes figures de la Vie et de l'Histoire, et cette vision ne vous a pas laissé stupéfait. Vous savez dire ce que vous voulez, comme vous voulez le dire; aussi ne jouez-vous qu'à bon escient sur le MOT, cet outil créateur et meurtrier à qui rien ne résiste.

Le mot n'y fait rien, disent volontiers les imbéciles, en une phrase vieille comme le monde, et devenue proverbiale. Mais, au contraire, de quoi qu'il s'agisse, il y fait tout! Un des mots, entre autres, dont j'admire l'inéluctable pouvoir, c'est celui par lequel Molière, qui ne

prend pas de mitaine, désigne crûment les maris offensés. Voilà, monsieur, une question qu'on peut sans crainte aborder avec vous, car vous êtes un célibataire décidé, et il est bien probable qu'à ce point de vue, du moins, vous vivrez dans l'impénitence finale. Et vous pourriez, en y changeant un seul mot, reprendre à votre bénéfice ce célèbre vers d'une tragédie :

J'ai fait des empereurs et n'ai pas voulu l'être.

De notre temps, où souvent on a cru être original en retournant une idée comme on retourne un gant, on s'est beaucoup efforcé, au théâtre surtout, de rendre intéressant, à force de lieux communs et de niaiseries sentimentales, l'être dont le moyen âge riait si plaisamment, de son bon et large rire. Dans la nouvelle version, c'est Octave, Léandre et Valère qui sont sots et ridicules; c'est Harpagon qui est adorable, c'est Sganarelle qui est charmant. Combinaison aussi simple et attendrissante que celle dont l'artifice consisterait à faire dévorer les loups par les agneaux! Les spectateurs, éminemment dociles, y consentaient; mais l'incorruptible témoin, le MOT n'a pas voulu, et les maris fraîchement décorés de sublime, sont restés ce qu'ils étaient auparavant : des... comme dit Molière.

Ah! si nos auteurs dramatiques avaient été vraiment de force à sauver les maris infortunés, à les ramener de la géhenne où le feu de la raillerie les dévore et où les dents du rire leur rongent le foie, je sais bien ce que ces inventeurs auraient dû faire : ils auraient dû imaginer, créer de toutes pièces, tirer de leur âme un mot sympathique, très joli, délicieux, pour désigner l'état dont il s'agit, et qui aurait remplacé, détruit peut-être, le féroce mot de deux syllabes. Mais ils ne s'en sont pas avisés, parce qu'il est plus facile de mettre au corbeau un habit blanc et de débiter des tirades morales que de créer un mot. Et tant que celui-là existera, il

fera rire, parce qu'il y a en lui une vertu dérisoire.

Causant avec une très belle et honnête dame dont il est aimé, et lui racontant une historiette, un jeune homme de nos amis avait employé ce mot, le juste, le vrai, le seul, celui de Rabelais, de Molière, de Paul de Kock... et de la langue française. La dame devint rouge comme une pivoine, et se mit à pousser les hauts cris. — « Ah! l'abominable mot! » dit-elle, et elle ajouta pensivement : « Certes, mon ami, c'est avec joie que pour l'amour de vous j'ai consenti à tromper le meilleur des hommes. Mais je n'aurais jamais pu m'y résoudre, si j'avais pensé un seul instant que je le faisais... ce que vous dites. »

Certains hommes, à force d'éclat et de génie, échappent à la morsure du mot dissyllabique; mais le nombre en est infiniment rare, et pour bénéficier d'un tel miracle, il est indispensable d'avoir au moins conquis le monde. C'est ainsi que ce même Molière, dont je parlais, et que Napoléon, bien qu'ils fussent, assure-t-on, dans toutes les conditions requises pour cela, ne purent jamais dans la pensée des hommes, devenir des... (tout le monde m'entend,) parce que le prodigieux rayonnement de leur gloire fondait comme cire le mot sur lequel ne sauraient mordre les acides les plus corrosifs. N'a pu aussi devenir un — sganarelle, un des plus grands artistes de ce temps, dont pourtant la femme était folâtre comme une chevrette en avril, et prodiguait ses mignardises même au porteur d'eau, quand il venait au matin remplir la fontaine. Mais celui-là était un génie, un créateur, et de plus bon, aimable, amusant, follement spirituel, et très honnête homme. Et encore se dut-il estimer heureux qu'on n'ait pas pu lire sur son chapeau, comme sur celui de tant de braves gens, d'ailleurs fort dignes d'estime : « C'est moi qui suis Guillot! »

Le bipède appelé Homme, qui a su inventer contre lui-même et à son grand dam ce facétieux vocable, n'a

pas su, en des milliers d'années, et pour beaucoup de raisons diverses, en imaginer un si cruel contre la Femme. C'est qu'essentiellement idéale et sensitive, elle échappe au MOT par sa nature même. Le mot le plus cru, le plus bas, le plus expressif qui désigne une femme peu vertueuse, et que maintenant, dans *Amphitryon,* on remplace à la Comédie-Française par un euphémisme, ce mot-là lui-même n'a pu sérieusement devenir une injure grave, parce que, malgré tout, il éveille une idée de beauté et de force, tandis que l'épithète infligée à Sganarelle produit un effet directement contraire.

Dans une de vos plus terribles *Diaboliques,* où la tragédie s'élève à une hauteur d'épopée, vous avez, monsieur, imaginé une grande dame, qui, voulant exercer contre son mari une vengeance infernale et surhumaine, se vautre orgueilleusement dans le ruisseau. Mais elle ne s'en tient pas là; née de votre pensée, elle sait bien que la chose n'est rien sans le mot, et avec un cynisme dont la fureur nous fait frissonner dans les moelles, elle écrit sur la porte de son appartement, au-dessous de son grand nom aristocratique, le nom épouvantable et cru de la profession qu'elle exerce. Certes, on ne peut rien rêver de plus ingénieusement atroce; mais si savamment combinée que soit cette action, la dame, en couvrant de fange la face de son mari, arrive à peine à s'éclabousser elle-même, tant le nom de Femme et tant l'éblouissement d'or de la chevelure d'Ève peuvent diviniser et purifier même les pourritures.

Presque à la même époque, nos préfets de police et l'habile auteur du *Demi-Monde* se mirent en tête de nettoyer les étables de l'Amour, et d'exterminer l'être que, faute de pouvoir le désigner mieux, Gavarni a appelé *L'Homme sans Nom.* Sans nom, voilà précisément sa force; parce que n'en ayant pas en effet, il a pour les créatures errantes dont il est le maître, tous les noms qui représentent l'idéal : pour elles il est

Jeunesse, Force, Protection, Beauté, Bravoure; aussi l'adorent-elles! Essayer de réduire un tel conquérant par la force et avec le secours de simples sbires, c'était de la folie pure, et l'événement l'a bien prouvé. Il n'y avait qu'une chose à faire; c'était précisément de nommer l'Homme sans Nom, de l'affubler d'un nom si bien trouvé et si expressif que, lui voyant cet écriteau sur le front, le troupeau fou de ses amantes le fuirait avec horreur. Alexandre Dumas fils l'a essayé; mais c'est le cas de dire qu'il n'a pas eu la main heureuse; car pour flétrir l'être qui, pareil à Hippolyte, traîne tous les cœurs après soi, il n'a rien trouvé de mieux que de lui donner un prénom : et le prénom de qui?... de Lamartine! Ainsi tout ce que le grand poète avait fait et possédé, sa beauté à la Byron, ses extases amoureuses, ses cantiques où on entend résonner les harpes des Anges, ses belles colères de tribun, le peuple contenu sur la place publique, le chanteur, le voyageur lointain, le gentilhomme, le vieillard auguste baisé sur son front blanchi par la lèvre de la sainte Pauvreté, tout cela, et le charme du soir qui tombe, et le frissonnement de la nature voilée, et le profond azur des lacs célestes, venait s'ajouter à la toute-puissante séduction exercée par Celui qui, grâce à Dumas, héritait du prénom de Lamartine!

Certains mots (mais il faudrait presque dire : tous les mots!) sont si beaux qu'ils font persister les choses au delà de leur durée effective; au contraire, eût-elle dans le ventre la vitalité des carpes et des corbeaux, une idée qui n'a pas su trouver son nom est fatalement destinée à mourir. Telle est la magnificence de ces mots : ROI, MONARCHIE, EMPEREUR, RÉPUBLIQUE, LIBERTÉ, qu'à cause d'eux, et à cause d'eux seulement, les formes qu'ils désignent se sont perpétuées, bien que ces formes ne concordent nullement avec l'idéal moderne, qui est tout bêtement et tout simplement : le Bonheur! Mais le mot BONHEURISTE n'a réussi à entrer dans aucune de

nos diverses langues françaises. Il en est de même du mot ZUTISTE. Les Zutistes sont une secte récemment fondée, qui a pour principe de n'en pas avoir, de railler tout, et de ne tenir compte de rien. Mais ces Zutistes s'abusent tout à fait en croyant que le néant est une manière d'être, et que les divers aspects de — rien du tout, constituent quelque chose. D'ailleurs le mot *zut!* racine de leur nom, a tout l'air d'être un simple barbarisme. Mais enfin, si par impossible il existait, ce ne serait qu'à titre d'interjection; et jamais, de mémoire d'homme, une interjection n'a valablement produit un adjectif.

Ces jeunes gens qui, ces temps derniers, ont naïvement cru inventer une peinture nouvelle, découvrant l'intimité et la scrupuleuse exactitude après Holbein, le naturel après les Flamands, la musique de la couleur après Goya et Delacroix, l'intensité du mouvement après Géricault et Daumier, le dessin spirituel après Gavarni, et la transparence de l'atmosphère après Corot, ces chercheurs, ces trouveurs, ces argonautes d'une toison d'or depuis longtemps décrochée, ont essayé et pris tour à tour les noms les plus divers, sans pouvoir se décider pour aucun, précisément parce qu'au fait et au prendre, ils n'avaient rien à nommer. Il s'en est fallu de peu qu'ils ne fussent trompés par eux-mêmes; mais le MOT n'y a pas consenti, s'est dérobé, et ils ont en vain tâché de saisir cet invincible Protée, que nul lien n'enchaîne.

Le MOT qui, pour commencer, a créé le monde et l'infini et les univers, et qui ensuite a produit les humbles chefs-d'œuvre de l'homme, a cela de particulier qu'il garde toujours l'ineffaçable marque de son origine divine. — « Ah! nous sommes plus heureux que vous, me disait un musicien, car si en nous écoutant le vulgaire perçoit un sens, des mélodies, des combinaisons harmoniques, il y a sous tous ces dessins relativement grossiers, quelque chose d'intime et de subtil, qui ne saurait être pénétré par lui, et dont nous jouissons

délicieusement. — Mais, lui dis-je, vous vous trompez, et si la prose d'un grand écrivain exprime clairement sa pensée, éveille des impressions, raconte et évoque un drame, il y a aussi en elle un souffle rhythmé qui est sa musique propre, et que les oreilles profanes n'entendent jamais. » En parlant ainsi, monsieur, je pensais à vous, à cette prose vigoureuse et délicate, si ferme, si sincère, si vraiment française, dont vous nous donnez l'admirable type, où le mot ne vous trahit jamais, et sous laquelle l'âme entend murmurer et vibrer pour elle seule la caressante voix d'une lyre.

XXXIV

LA BLAGUE

A GUSTAVE BOULANGER

Cher grand artiste, grâce à un groupe de maîtres parmi lesquels vous brillez au premier rang, chaque année le concours de Rome révèle un, ou deux, ou trois jeunes gens qui ont le goût de la grande peinture, le don de la composition, le sentiment de la couleur, de l'harmonie et des belles lignes, qui semblent aptes et le sont en effet à représenter les scènes épiques, les aspects du drame éternel, les pages terrifiantes et grandioses de l'Histoire. L'élu va à Rome, en Espagne, en Grèce, en Afrique; il demande conseil à Raphaël, à Michel-Ange, à Léonard, à Murillo, à Vélasquez; il voit de ses yeux le ciel sous lequel combattit Pompée, la place où parla Cicéron, celle où fut frappé César; il visite les palais des rois Mores, il savoure la fraîcheur des couvents où la force de la foi appela les Anges et en fit des serviteurs; à Sparte, il cueille une branche de laurier-rose près des flots d'argent où Léda extasiée s'offrit aux caresses du divin cygne; dans l'Attique, il gravit les montagnes ombragées de pins et d'oliviers qui furent parcourues par les pas des Dieux. Il revient à Paris; que fait-il? De délicieux petits, tout petits tableaux, jolis, amusants, ingénieux, peints avec une

habileté vertigineuse, où dans un intérieur encombré de bibelots transcendants, un modèle adroitement costumé montre sa belle robe.

Et puis? Et puis voilà tout; le peintre d'histoire promis est devenu un merveilleux fabricant d'articles de Paris. Si parfois il songe douloureusement à son apostasie, il se console en se répétant à lui-même le mot *modernité,* et quelques autres vocables entièrement dépourvus de sens. En somme, il a renoncé au magnifique avenir entrevu, et il a bien fait; car sans cette renonciation formelle, pas de tas d'or chez le marchand de tableaux, pas d'hôtel dans l'avenue de Villiers, par de batailles livrées par les grands amateurs autour d'un panneau grand comme une assiette, dont la bordure démesurée flamboie comme une fournaise. C'est à prendre ou à laisser. En peignant, comme ses aïeux, des sujets de la Bible ou de l'Iliade, l'artiste devrait peut-être se résoudre, perspective horrible! à devenir un simple grand homme, loué, contesté, attaqué, discuté, et à vivre avec vingt ou trente mille francs par an, comme un pauvre. Et comme dirait Gavroche en son rapide langage, *ça ne serait pas à faire!*

Un phénomène exactement pareil à celui-là se produit dans le monde du théâtre. — « Enfin voilà un tragédien! » s'écrie-t-on chaque année après les concours du Conservatoire. Cette année, les examens, très bons, en ont promis au moins trois. Cependant le temps se passe, et les jeunes gens en question ne sont pas devenus et ne deviennent jamais des tragédiens. A quoi cela tient-il? A ce qu'on leur fait jouer le vaudeville! et ce n'est pas en attrapant des oiseaux-mouches, qu'on apprend à chasser les tigres. Mais, me dira-t-on, on ne peut cependant pas confier à ces enfants les grands rôles de Corneille et de Racine, les Rodrigue, les Oreste, les Achille, l'interprétation des colosses, quand ils n'ont encore ni acquis, ni autorité, ni expérience.

Mais si, parfaitement si! Ils n'ont pas l'expérience,

mais ils ont mieux que cela; ils ont l'ardeur, l'impétuosité, la folle bravoure, que plus tard viennent suppléer à grand'peine la réflexion et la sagesse. Le seul homme des temps modernes qui ait vraiment su se servir de la jeunesse, n'attendait pas du tout que ses officiers eussent blanchi sous le harnois pour leur confier des commandements d'armées. Il faisait des généraux de vingt-six ans, auxquels le génie et surtout la nécessité, mère de tous les chefs-d'œuvre et de toutes les œuvres, inspirait des prodiges. La victoire que la Convention avait décrétée, il la mettait, lui, en coupe réglée; il demandait tous les fabuleux exploits à ses capitaines imberbes, et il les obtenait d'eux, parce que les gens dont on ne doute pas, et à qui on donne à dompter la terrible Chimère, réussissent toujours.

Voulez-vous avoir de grands peintres d'histoire? C'est simple comme deux et deux font quatre, et il n'y a rien de si facile. Prenez des jeunes gens doués, bien instruits à l'École, donnez-leur un peu d'argent et beaucoup de liberté, et livrez-leur les immenses murailles nues et bêtes des édifices, des palais, des écoles, des mairies, des gares de chemins de fer. Et plus ce seront des casse-cou, des révoltés, plus vous devez avoir confiance en eux; car peut-être alors pourrez-vous espérer qu'ils ne se noieront pas dans la niaiserie du lieu commun et dans la platitude. Surtout gardez-vous bien de leur demander : « Te sens-tu capable de couvrir cette muraille de cinquante mètres? » Il faut que l'artiste à qui on ordonne ces travaux en soit capable! et ce même Napoléon dont je vous parlais n'a jamais dit à un officier : « Croyez-vous qu'il vous soit possible d'enlever cette redoute? » Jules Deux n'a pas demandé à Michel-Ange s'il savait ou non peindre des fresques; vous vous rappelez qu'il lui a ordonné ses œuvres géantes, comme on commande à un menuisier de raboter des planches. C'est seulement dans la garde nationale que, voulant avant tout conserver les formes

de la politesse, l'officier, chapelier ou papetier, disait au factionnaire, marchand de bas de filoselle : « Monsieur, voudriez-vous avoir l'extrême bonté de porter arme? »

Aussi était-ce grande pitié de voir comme cette arme était portée! Je causais de ces questions avec un ministre, qui trouvait mes prétentions excessives, et m'assurait que le gouvernement fait tout ce qu'il peut faire.

— « Nous commandons de la peinture, me disait-il, pour tous les endroits où elle peut raisonnablement trouver sa place; ainsi vous voyez que votre désir est exaucé déjà, en ce qui concerne la décoration des mairies.

— Mais, monsieur, lui dis-je alors, ne nous égarons pas dans le mensonge des théories vingt fois inventées à nouveau et vingt fois mortes, et ne vous laissez pas mettre sur l'œil, comme une taie, le mot : *modernité.* Seules, l'interprétation de l'Histoire et l'Allégorie constituent la grande peinture, et le reste, c'est de simples anecdotes, ou des faits entièrement dénués d'importance, auxquels vous ne sauriez donner aucune grandeur, quand même vous les étaleriez sur des toiles aussi vastes que celle des Noces de Cana. La Naissance, le Mariage sont les immenses faits de la vie humaine, dont la synthèse, présentée avec génie, doit offrir le plus grand intérêt; mais un mariage quelconque, célébré par le maire Odry ou par le maire Lafontaine, (car tous les acteurs de Paris ont été ou sont maires d'une commune,) par-devant des témoins dont les pantalons et les redingotes ne méritent nullement de passer à la postérité, n'a aucun titre à notre attention, non plus qu'un grain de sable au milieu d'autres grains de sable. Et, monsieur le ministre, disais-je encore, non seulement vous admettez, mais vous encouragez ce système de compositions qui, je le répète, représentent, non en effet la Naissance ou le

Mariage, mais tout simplement la naissance de Machin ou le mariage de Chose.

— Mais, monsieur, me répondit ingénument l'homme politique, nous ne pouvons cependant pas encourager ostensiblement la Tragédie et l'Allégorie, car alors nous serions BLAGUÉS ! »

A la bonne heure, il avait été sincère, et il avait osé me donner sa vraie raison. La BLAGUE! il faut oser écrire ce mot barbare, qui n'a pas son équivalent, car elle n'est ni la raillerie, ni l'ironie, ni la plaisanterie, et auquel Balzac a donné asile dans *La Comédie Humaine,* parce qu'en effet, hormis ce mot Blague, rien ne saurait représenter un genre d'épigramme aussi flasque et vide qu'une poche à tabac dans laquelle il n'y a plus de tabac. C'est la grande arme à l'aide de laquelle les impuissants, les envieux, les inutiles tâchent de déconsidérer les belles choses et les belles œuvres. Arme d'autant plus commode qu'elle est à la portée de tout le monde, et ne demande pas d'autre mise de fonds qu'une série de lieux communs soi-disant drôles, et bêtes à faire éternuer les tigres. Il est bien plus facile de s'écrier : « Il n'en faut plus des *Apothéose d'Homère!* On ne nous *la fera pas* à la *Barque du Dante!* Zut pour feu Delacroix! A Chaillot, le père Ingres! » que de mettre un bonhomme en place, ou de tracer seulement une ligne qui ait le sens commun. Et c'est aussi bien plus tôt fait de dire dédaigneusement : *le père Hugo,* que d'écrire un seul vers comparable, même de très loin! à ceux des *Contemplations* ou de *La Légende des Siècles.*

Mon homme politique n'était pas un Ajax, et en effet, braver la Blague, la toute-puissante Blague, forte de son infirmité même, de son ignorance, de l'impuissance absolue où elle est de créer quelque chose, la Blague, souveraine de Paris et par conséquent du monde, c'est la plus rare et la plus difficile de toutes les bravoures! Cependant tous les hommes qui ont

compté dans ce siècle, et qui ont su imaginer des œuvres hardies et grandioses ont été blagués et se sont laissé blaguer; mais ils vivent à présent dans ce qui fut la flamme essentielle de leur esprit et la plus chère partie de leur âme; et que sont devenus leurs blagueurs? Pour en revenir à mon dire, nous aurons des tragédiens et des peintres d'histoire, le jour où nos ministres ne craindront plus d'être blagués. Et d'ailleurs, ils sont bien bons de se laisser blaguer pour si peu de chose! A leur place, je laisserais la Nouvelle à la Main s'esclaffer de rire, le Racontar se tenir les côtes, l'Opérette se décrocher les mâchoires, et j'oserais aimer le grand art, au risque d'être comparé à ce charmant animal appelé Daim, qui bondit d'un pas léger et montre ses clairs yeux bleus au bord des eaux transparentes.

La Tragédie — ne nous laissons pas étonner par des polissonneries et embarrasser dans les feux de file! — la Tragédie, c'est tous les ouvrages dramatiques dont le thème est emprunté à l'Histoire, et dont le moyen d'expression est la poésie. C'est *Les Perses,* le *Prométhée enchaîné* et *L'Orestie* d'Eschyle; c'est *Macbeth* et *Roméo et Juliette,* tragédies ainsi dénommées par l'immortel poète qui les a écrites; c'est *Le Cid* et *Polyeucte,* c'est *Ruy Blas* et *Les Burgruves,* (car le mot *drame* écrit sur la couverture du livre ne fait rien à l'affaire,) et dans tout cela je ne vois pas qu'il y ait de quoi rire, comme si on vous avait mis dans le dos du poil à gratter. L'Allégorie en peinture, c'est Michel-Ange, c'est Raphaël, c'est tous les génies, jusqu'à quelques jeunes hommes actuellement vivants, que je suis enchanté d'admirer de tout mon cœur, mais en faveur de qui je me refuse à dépecer Rubens et Rembrandt, pour qu'ils les mangent à la croque au sel.

La Blague, parbleu! Quelle idée fut jamais plus agréablement blaguée que celle des chemins de fer, et vous rappelez-vous comme à ce sujet monsieur Thiers

dit jadis tant de choses spirituelles, lorsqu'il prétendit que ces voies empiriques ne mèneraient jamais plus loin que Saint-Germain? Ce qui plus tard n'empêcha pas monsieur Thiers d'entreprendre sur les chemins de fer, et à notre bénéfice, des voyages bien plus longs que celui-là. Il y a des hommes qui, plus audacieux que les plus hardis soldats, s'en vont dans l'incendie, sauvent les vieillards, les enfants et les femmes, marchent sur les poutres embrasées, entrent dans les chambres pleines de fumée, s'aventurent sur les toits croulants, et qui souvent, le front troué ou la poitrine sanglante, baisés déjà par la Mort rouge et superbe, reviennent en tenant dans leurs bras une chère proie. Certes, la Grèce eût divinisé ces hommes héroïques, et elle leur eût érigé des statues; chez nous, la Blague trouve que les Pompiers sont ce qu'il y a de plus ridicule au monde. Et qui les blague? des gens qui pousseraient des cris de paon, s'ils s'étaient seulement brûlé le doigt avec une allumette chimique!

Par surcroît de haine, on a même surnommé *pompiers* les artistes qui osent s'inspirer de l'antiquité, et on n'a pas eu tort, car en effet, pour oser peindre un Hellène casqué et cuirassé, il ne faut pas avoir froid aux yeux, et dans ce cas comme dans l'autre, *pompier* est synonyme de bravoure. C'est le plus pompier de tous les peintres, c'est David qui a peint ce *Sacre de Napoléon* placé dans les galeries de Versailles que, pour ma part, j'ose admirer. Je me rappelle les figures si vraies, si vivantes des personnages, notamment celle du pape, qui est tout un drame, et je me demande quel blagueur a poussé la modernité plus loin? Vous, cher grand artiste, vous êtes de ceux qui osent aimer le beau, téter effrontément la louve romaine, et boire au flot sanglant du Simoïs. Nourri des maîtres anciens, que vous continuez dignement, vous persistez à croire que la Peinture est une muse et, ni pour vous ni pour les élèves que vous enseignez avec des vues si hautes et si larges,

vous n'avez peur d'être blagué. Il est vrai que vous avez assez d'esprit fin, subtil, délicat, imprévu, pour étonner vos blagueurs, et il vous serait très facile de les mettre dans votre poche, ou de les faire passer par des trous de rats, extrêmement petits. Mais quand même vous n'auriez pas reçu ce don particulier, vous auriez encore raison de peindre de nobles figures héroïques, au risque d'être envoyé à ce Chaillot idéal où vous seriez déjà certain de rencontrer Delacroix comme Ingres, et où on doit se trouver en si bonne compagnie!

XXXV

L'ORDRE EST RÉTABLI

A PAUL ARÈNE

Mon cher ami, vous êtes un malin, car bien que né dans l'harmonieux pays des cigales, vous ne quittez jamais Paris, ou plutôt Meudon, Chaville et autres lieux circonvoisins, d'où vous rayonnez en temps utile vers le boulevard des Italiens et le quai Voltaire; car, en principe, vous êtes pour le Paris où il y a des feuilles, des sources pleines de chansons, des fleurs dans l'herbe et des oiseaux qui chantent. Vous ne quittez jamais Paris; mais né pour le voyage, agile et maigre, (je crois que vous ne vous offenserez pas de cette épithète, n'étant pas comédienne,) vous avez bientôt fait de pousser une pointe à Antibes par exemple, et même en Tunisie, où vous allez embrasser votre frère, poète et consul, et d'être revenu parmi les boulevardiers aux belles bottines, avant qu'on se soit aperçu de votre absence.

Cependant on devine facilement que vous vous êtes absenté à ce que vos impressions sont délicates, vraies, fidèles, merveilleusement justes, et vous appartiennent en propre. Tout ce que vous racontez est vu, senti, pris sur le vif, exprimé par un artiste qui sait assez de mots pour ne jamais tomber dans le lieu commun, et

c'est pourquoi vos admirateurs, au nombre desquels je suis fier de me compter, vous admirent passionnément. Oui, vous allez et venez comme l'oiseau, sans vous en aller jamais, ce qui vous évite la peine de revenir, et c'est en quoi vous différez profondément des Parisiens nés à Paris. Ceux-là ont sous les pieds de si longues racines, enfoncées dans le sol si profondément, qu'il leur faut des efforts prodigieux pour s'arracher de la terre natale.

S'ils s'en vont à Dieppe, ils opèrent des aménagements, des déménagements, font relier ceux de leurs livres qui n'étaient pas reliés encore, mettent du poivre dans leurs fourrures, arrangent leurs affaires, et aussi, c'est le diable pour les faire revenir. En ce temps de télégraphes, de chemins de fer, d'électricité, ils se gouvernent encore comme du temps des quinquets et des pataches, tant ces naturels trouvent plus facile de lire les fabuleuses migrations de Jules Verne que d'aller dîner chez un ami habitant Asnières! Toutefois, dès que la ville éternelle, grillée par un implacable soleil, commence à souffrir de ces odeurs attribuées par Louis Veuillot à l'irréligion, la mode veut que les Parisiens s'en aillent, ceux-ci à Étretat, ou à Trouville, ou à Deauville, ceux-là dans les Pyrénées, d'autres dans leurs châteaux ou dans leurs bicoques, et ils y vont.

Alors, toujours aussi ingénument surpris par le spectacle des herbes, des feuilles, de la mer gémissante, des gaves roulant un flot argenté sur les cailloux, des montagnes pourprées et violettes, ils sont aussitôt la proie d'un enchantement, et respirant l'air à pleins poumons, baisés par de vraies brises, ils perdent entièrement le sentiment de leur condition. Forçats et casseurs de cailloux, ils rencontrent des tas de cailloux sans songer du tout à les casser, et croisent des forçats en oubliant tout à fait de leur dire : Mon cher confrère. Ils boivent les parfums, s'enivrent des pâles et profonds cieux percés d'étoiles et inondés d'une blanchissante pous-

sière de diamants, comme s'ils n'avaient que cela à faire, et comme s'ils n'avaient pas été condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Cette année, les choses se sont passées comme elles se passent d'ordinaire. Dès que Paris a été décrété incorrect et inhabitable, les Parisiens ont acheté des tentes, des parasols, des cannes à pique, des guêtres de daim, des revolvers, des cordes et des griffes pour gravir les roches escarpées, après quoi ils sont allés s'installer quelque part dans un hôtel confortable, situé parmi des paysages. Alors, avec une attendrissante effronterie, ils se sont crus Némorins et Silvandres, et ils ont renié leurs Dieux et leurs Diables. — Moi, disait l'écrivain, je ne sais pas du tout ce que c'est que la copie, et je n'en ai jamais vu! Le financier affichait le mépris de l'argent, le médecin recommandait de laisser agir la nature, et les dames qui avaient changé d'amours comme la France de gouvernements, n'étaient pas loin de partager sur la naissance des enfants les opinions initiales d'Agnès. Et les ministres graciés, les députés ne représentant plus qu'eux-mêmes, les avocats exonérés de la toque, les industriels n'exerçant plus aucune industrie, les bureaucrates dépouillés de leurs manches vertes, savouraient les villégiatures, se promenaient en yacht, tiraient aux pigeons, ébauchaient des mariages avec les demoiselles internationales, prenaient des bains de mer, effeuillaient des marguerites, regardaient les couchers de soleil en disant : Oh! la nature! et se couchaient voluptueusement sur le dos, comme des bêtes.

Mais un jour, s'étant réveillé de mauvaise humeur, le bonhomme Paris s'est écrié : — Eh bien! mais, où sont donc mes esclaves, mes serfs, ma chair taillable et corvéable, et est-ce que par hasard mon peuple se figure que je vais le laisser paître l'herbe fleurie et qu'il est au monde pour s'amuser? Ce disant, il est monté au sommet de sa tour, dont le front se perd dans les

nues, et il s'est mis à sonner sa grosse cloche d'or, pour rappeler ses serviteurs errants. Les Parisiens ont très bien entendu la cloche d'or, mais ils n'ont pas voulu revenir. Ils ont dit : — Plus souvent que je reprendrai mon bât et mon licou ! Plus souvent que je retournerai suer, trimer, noircir des paperasses, m'éreinter les yeux à faire des dessins pour le journal illustré, copier des modèles qui ne posent pas, régler des mises en scène dans la poussière et dans la nuit, couper les riches étoffes et m'user le pied sur la machine à coudre, et émietter ma cervelle pour des étrangers trop étranges, qui se coiffent de chapeaux en étoffe quadrillée et qui portent des lunettes en bandoulière ! Bien plutôt je préfère écouter chanter les oiseaux et gémir la mer, et cueillir dans les haies des épines-vinettes et des mûres sanglantes.

Ce que voyant, le bonhomme Paris s'est fâché tout rouge, et il a donné des ordres sévères. A sa voix, les tyrans des Parisiens se sont réunis en troupe, et dans une lande déserte où le ciel de plomb est strié de bandes écarlates, ils ont tenu conseil, pareils aux sorcières de *Macbeth*. Ce sont d'abord les Marchandes qui ont parlé. — O mes sœurs ! s'écriaient-elles, en proie à l'indignation qui soulevait leurs vastes seins, si ces animaux-là s'habituent plus longtemps à manger les œufs que la poule vient de pondre, et à boire le lait sorti du pis de la vache, qui donc achètera mon lait fait avec de la craie et de la cervelle ; qui paiera dix sous la pièce mes œufs garantis du jour, qui ne sont pas du jour ni d'aucun jour, et dont la date incertaine se perd dans la nuit des temps ? Qui voudra acquérir mes homards vides, mes volailles soufflées, mes poissons rosés avec du sang et désinfectés dans la glace, et qui, dès que le feu les touche, exhalent une odeur fétide ?

Et le divin Concierge disait avec mélancolie : — Est-ce une vie que de ne pas lire les lettres et les journaux des locataires avant les locataires, et de ne pas exciter les

bonnes et servantes à voler de riches victuailles pour en garnir ma panse et les panses de ma bien-aimée femme concierge et de mes petits concierges? — Par la sangbleu! disaient le Libraire et le Directeur de spectacle, à quoi songent ces marauds qui ne sont pas occupés à noircir du papier, à se courber sur la page, à aligner leurs stupides pattes de mouches, dont je me fais des rentes et de vastes propriétés? Se figurent-ils par hasard que nous-mêmes nous allons écrire nos livres et nos comédies, et pourquoi pas aussi cirer nos bottes nous-mêmes?

Et, leurs visages ridés et égratignés par l'ongle amer du Vice, les vieilles dames qui professionnellement s'intéressent aux amours, disaient avec une noble colère : — En quel siècle vivons-nous? Certes les reines, les courtisanes, les demoiselles, les belles filles aux chevelures dorées et aux ceintures dorées sont bien folles, si elles s'imaginent que c'est à elles la neige et les lys de leur chair, et les roses de leur sein, et la pourpre de leurs lèvres, et leurs belles dents de loup, et leurs sourcils qui servent d'arc au dieu Amour, et tout ce qui fait tourner l'homme en bourrique et par la même occasion l'emporte dans le septième ciel; car si toutes ces choses-là leur appartenaient au lieu de m'appartenir, il me faudrait donc, pour vivre, garder les malades ou faire des ménages, et si je voulais des rentes, (comme j'en veux en effet,) les tirer de mon âme!

Mais dominant les objurgations et les sanglots de ce Chœur farouche, éclata la voix sévère du Chapelier. — Je vous conseille de vous plaindre, s'écria-t-il, quand seul au bout du compte je suis lésé, sans l'espoir d'une compensation quelconque! Vous, marchandes d'amour frelaté, de homards attristés par la névrose, d'œufs à la coque blanchis sous le harnois, vous pouvez encore vous rattraper sur les étrangers ambulatoires; mais moi, je subis une perte sèche, plus sèche que le sable altéré du fauve désert libyen. Car avec les castors de

fantaisie, qui pareils aux préjugés, sont indestructibles, il n'y a pas d'eau à boire; et pour en venir à l'objet réel de mon commerce, excepté le Parisien né à Paris, ayant le droit s'il devient illustre, d'avoir sa statue à l'Hôtel de Ville, nul mortel né d'une femme n'est assez bête pour se coiffer volontairement du chapeau tuyau de poêle, en peluche de soie. Et ce chapeau, ma gloire, mon orgueil, si vite ébouriffé par la pluie et torché par le soleil, le Parisien lui-même y échappe dès qu'il est en voyage, et ne consent plus à me donner vingt-cinq francs tous les huit jours. Mais voulez-vous un conseil salutaire? Ce peuple est éminemment classique; pour le réduire, implorons le secours d'une déesse classique. Invoquons la Discorde, célébrée par Boileau dans *Le Lutrin,* seul poème épique (si j'ose m'exprimer ainsi) que la France goûte et savoure, en même temps que *La Henriade.*

Ce prudent conseil fut suivi, et favorable aux tyrans des Parisiens, la déesse déchaîna les autans, les Eoles, les siroccos, les mistrals, toute la troupe des vents furieux; torturés et tournoyants avec des gémissements désespérés les arbres hurlaient, les rivières sortaient de leurs lits, les lions de la mer secouaient leurs crinières d'écume et ouvraient leurs gueules de gouffre; si bien que, fouettés, meurtris, cinglés en plein visage par les ouragans, les Parisiens vaincus, domptés et courbant le dos, ont réintégré leur domicile naturel et surnaturel. Et ils frémissaient jusque dans leurs moelles, songeant avec épouvante qu'il fallait reprendre les outils, le dur labeur, recommencer à embrasser la roue d'Ixion, à rouler le rocher de Sisyphe, à essayer d'emplir le tonneau des Danaïdes, à faire de la copie, à couvrir des toiles insatiables, et à discipliner des acteurs, chevaliers de tous les ordres. Mais ils se trompaient, comme toujours, car l'homme ne sait jamais ce qu'il veut ni ce qu'il lui faut, sans quoi il serait sage et, par conséquent, ne serait plus homme.

Les premiers qu'on voulut, au retour, faire entrer dans une salle de spectacle, frissonnèrent lorsque dans leurs poumons emplis d'air pur et balsamique pénétra la première bouffée de cette chose âpre et fuligineuse qui est l'atmosphère spéciale de ces temples. Mais enfin, une fois entrés, ils revirent avec joie des gens ayant figure humaine, ils entendirent de jolies actrices dire des choses spirituelles, et l'étouffement, où de longue date ils étaient accoutumés, leur sembla doux. Les galériens de la plume, après s'être enivrés des feuilles, des prés verts, des horizons, tremblaient à l'idée d'être internés dans leur prison de pierre; mais ils ont senti leurs cœurs battre délicieusement, en revoyant leurs meubles intelligents, en posant leurs pieds sur des tapis qui comprennent, et en retrouvant leurs livres bien reliés, avec des dos écarlates, jaune de Chine, citron, ou vert prasin, et qui s'ouvrent! Et surtout, ils ont tressailli de joie à la vue des feuillets blancs disposés à souhait sur une table commode, et sur lesquels rien n'empêche d'écrire de belles choses, pourvu qu'on en ait la volonté et le génie.

Et lorsqu'après avoir noirci quelques-uns de ces feuillets de lignes régulières, striées de ratures nettes et hardies, ils se sont mis à la fenêtre pour se faire croire à eux-mêmes qu'ils respiraient, en contemplant la masse des toits, des murs, des cheminées, des monuments, çà et là coupée d'arbres, et dominée par un ciel qui pense et palpite, ils ont admiré que la ville est une forêt et une mer, non moins saisissante et grandiose que les océans de flots et les forêts d'arbres. Enfin lorsqu'ils sont sortis après avoir fait leur tâche, ils se sont délectés à retrouver le bitume, le gaz, l'émeute des chariots, la foule amusante, les femmes vêtues d'une façon qui s'accorde parfaitement à leur beauté, et ayant la beauté qu'elles veulent avoir, enfin Paris! Alors, rentrant honnêtement en eux-mêmes, ils se rappellent que certes ils ont vu des provinciaux très aimables,

lettrés et distingués, et des provinciales d'une charmante élégance; mais aussi ils en ont vu d'autres qui, si on les laissait faire, marcheraient à quatre pattes, et se nourriraient des glands tombés sous les chênes.

En somme, il est très bon de ne pas être à Paris, et aussi il est très bon d'y être. Assurément le mieux c'est de n'y être jamais emprisonné et de ne jamais le quitter; mais, mon ami, vous seul jouissez d'un tel privilège. Pour le conquérir, il faut avoir, comme vous, ces jambes de chasseur de chamois, plus vites que si elles étaient chaussées de bottes de sept lieues, ou mieux encore, savoir voyager sans embarras. Mais enseignez donc cela à des gens qui dévalisent le Bazar du Voyage, pour aller se promener avec leur bonne amie dans le bois de Meudon !

XXXVI

LE VICE

A ERNEST D'HERVILLY

Mon cher ami, nul poète contemporain ne possède à un plus haut degré que vous le génie comique. Votre Rime, qui vous aime comme une maîtresse soumise, et qui est cent maîtresses en une, folle, variée, terrible, ingénue, dansante, bizarre, toujours juste! vous amène le troupeau dompté des images imprévues et saisissantes. Vous écrivez des vers qui sont à la fois très beaux et très émouvants, et vous avez l'esprit en rhythmes, qui est le plus difficile et le plus rare de tous. A Paris, où sans doute vous avez terrifié les directeurs par votre barbe de jeune Fleuve, vous avez fait d'excellent théâtre; mais combien plus facilement vous en eussiez fait à Athènes, vers l'an 427, entre la mort de Phidias et l'exil de Thucydide! Car je me suis laissé dire qu'en ce temps-là le génie et même le talent de poète ne nuisait pas pour faire jouer des comédies; mais alors, le cœur lui-même était à gauche! Enfin, mon ami, vous m'avez fait connaître l'envie, un sentiment qui m'était étranger; car je l'avoue naïvement, je voudrais être l'auteur de ce vers dans lequel vous peignez

.... les sergents de ville
Qui s'en vont deux à deux, comme Dante et Virgile.

Et de même je jalouse ces personnages exotiques, stupéfaits

Ainsi qu'un éléphant à l'aspect d'une agrafe.

Lorsque je le lus, ce vers prodigieux, il me frappa par son étonnante justesse, et je m'en voulus de n'avoir pas songé plus tôt à l'étonnement que l'aspect d'une agrafe devait exciter chez un éléphant. A ces causes, mon cher ami, c'est à vous que je songe, lorsque m'est offert un spectacle profondément comique, et certes c'étaient vos vers qui tintinnabulaient et murmuraient dans ma tête, le jour où un philanthrope, ayant entrepris de m'expliquer comme il voulait repétrir le monde, (et il avait des mains assez longues pour cela,) m'arracha en même temps un bouton de mon paletot. O mythologie ! seul entre tous les mortels qui respirent sous les cieux, ce philanthrope portait un habit noir en plein midi, et il avait au cou une cravate blanche, dont les tronçons se tordaient, comme ceux du serpent d'Albaydé. Bien que totalement absente et n'ayant lieu à aucun titre, sa chevelure était échevelée, et les tropes tragiques s'élançaient de sa bouche, pareils aux divinités porte-glaives qui planent au-dessus du morne Crime de Prud'hon.

— « Oui, Monsieur, me dit-il enfin, (et c'est à ce moment-là qu'il avait définitivement triomphé de mon bouton, pour jamais exilé,) nous exterminerons le Vice, et nous le poursuivrons jusque dans ses antres !

— Monsieur, lui dis-je, je n'examine pas s'il est nécessaire de poursuivre dans des antres, qui lui appartiendraient personnellement, un être exterminé déjà. Mais pour m'en tenir à votre première proposition, je me demande par quels moyens on pourrait exterminer un substantif, exprimant une idée purement abstraite. »

A ces mots, le réformateur s'enfuit, enveloppé d'un nuage uniquement créé par son indignation. Moi, resté

seul, je songeai à ce pauvre Vice, que mon interlocuteur voulait méchamment occire. Je me demandai qui il est, où il demeure, comment il se comporte; et à force de réfléchir, j'arrivai à me former cette conviction, que le Vice n'existe pas, et qu'il n'y en a pas. O mon ami, à y regarder de près, tous les hommes et toutes les femmes désirent vivre paisiblement dans un ménage régulier; quand ils ne mènent pas cette existence calme, c'est faute de pouvoir l'obtenir, et alors, illusion touchante! ils s'efforcent du moins d'en créer le simulacre.

Jadis, il y a un siècle, les enfants étaient élevés avec une sévérité rigide; afin de ne pas tuer en eux le courage viril, les parents se refusaient envers ces petits êtres toute effusion et toute tendresse, et quand venait le moment inévitable de la séparation, l'enfant pouvait, sans déchirement, quitter son père et sa mère. Nous avons changé tout cela, et je n'ai pas la force de nous en blâmer. Tout petit, puis plus grand, plus grand encore, l'enfant est baisé, choyé, caressé, réchauffé sur le sein maternel; ses pleurs sont essuyés, ses chagrins sont consolés; une douce lèvre amie le guérit de tous ses maux. Puis tout à coup, sans transition, sans préparation, un beau jour, ou plutôt, hélas! un odieux, un vilain jour, un jour atroce, on lui dit : « Va-t'en, te voilà grand, c'est fini. » C'est fini! quoi? de vivre, de respirer, d'être embrassé, d'être baisé, d'être consolé quand on pleure, d'être réchauffé quand on a froid. C'est comme si on tirait une truite de son ruisseau d'eau vive, comme si on la jetait pantelante sur le sable d'une allée, et comme si on lui disait : « C'est fini de nager, de voguer sous le flot d'argent, et de t'abriter sous les roches. A présent, promène-toi! »

L'enfant, le petit exilé, tout à coup seul, qui frissonne comme un oiseau encore sans plume, s'en va tout de suite où il y a une femme qui veut bien de lui, qui lui permet de s'abriter contre elle, de dormir sur

son épaule, de baiser ses mains protectrices, et chez qui il retrouve le doux et mystérieux parfum de la femme. Ce qu'il a cherché, ce qu'il a trouvé, c'est une autre jeune mère, près de qui il rêve vaguement à celle qu'il a perdue. Celle-là cependant se désole et dit en tordant ses bras désespérés : « Mon fils est devenu vicieux! » — Eh! non, Madame, il n'est pas devenu vicieux, il est devenu câlin, et cela d'autant plus facilement, qu'il l'était déjà. Après une mère aussi tendre que vous, il lui fallait tout de suite une femme, et pourtant vous ne pouviez pas le marier à dix-sept ans. Et lui, cependant, suit son instinct et obéit à l'habitude. Il n'est pas plus vicieux que la colombe dans l'air et que les biches dans les bois.

Ceux qui tournent mal, par exemple, c'est les écoliers venus pour étudier le droit ou la médecine, ou les autres sciences qui mènent aux professions libérales. Nourris dans des gargotes où subsiste la tradition de Locuste, logés dans des chambres infectes pleines de poussière, jamais balayées, le devoir voudrait qu'après avoir suivi les cours, après avoir étudié pendant des heures les bouquins ténébreux, ils restassent encore le soir dans ces chambres, éclairés par une bougie, seuls, désolés, sinistres, et qu'ils y vécussent aussi chastes que l'ermite dans sa roche. Eh bien! ils ne font pas cela, ils tournent mal, ils tombent dans le vice, et ils ont une petite maîtresse. Et avec cette petite maîtresse, que font-ils? Quoi? Des orgies comme celles de Tibère ou comme celles de Maurice de Saxe? Où bien les emmènent-ils casser des carreaux, décrocher des enseignes ou battre le guet? Ah! les pauvres! ils restent bien sagement près de la fillette, oubliés, casaniers, tranquilles, heureux de partager avec elle un humble repas, entrecoupé de baisers. Et leur orgie c'est d'aller se promener avec elle dans les bois de Meudon et d'y cueillir une gerbe de fleurs des champs! C'est ainsi qu'ils pratiquent le vice.

Mais la jeunesse ne peut pas durer toujours; on travaille, on devient riche, on se marie; on a une fortune à soi et une femme à soi. Vous connaissez l'éternelle histoire. Le mari et la femme, qui s'aiment, seraient enchantés de vivre l'un pour l'autre et d'être heureux, tout bonnement. Mais un dénouement si plat ne ferait pas l'affaire des couturiers, des tapissiers, des spectacles, des entrepreneurs de cercles, du monde qui réclame toutes ses proies. Prise par les visites, par les toilettes, par les relations, par la charité à spectacle, par les fêtes exigées, la femme n'appartient plus à son mari; réclamé par la chasse, par le jeu, par le cercle, par la politique, le mari n'appartient plus à sa femme. Bientôt, il prend une maîtresse, et elle prend un amant. Pourquoi faire? Mais tout simplement pour tâcher de retrouver le ménage et le bonheur perdu. Car le mari chez sa maîtresse est tranquille, aux petits soins, attentif, ne désirant pas d'autre amusement que de causer amicalement avec elle, et la femme chez son amant redevient soumise, ingénue, femme de ménage, époussète les tableaux, met les livres en ordre, et recoud des boutons aux chemises! Voilà encore une des formes du vice.

Mais, mon ami, entrons dans les vrais cercles de l'enfer, allons-nous-en franchement chez les maudits, chez les rôdeurs de la Bohème atroce, chez les vagabonds des carrières d'Amérique, qui couchent dans les fours à plâtre, honnis par les chastes étoiles! Dans son four, le rôdeur se serre afin de faire une petite place, et à cette place il y a une femme, à qui il dit : « Ma femme! » Et il l'aime, il en est jaloux, il la veut pour lui seul, et s'il l'avait pu, il lui aurait donné des diamants et une riche corbeille de noces. Le voleur a sa femme, et la fille errante dans la nuit, qui vend son triste amour dans les solitudes, se laisse battre, gouverner, exploiter, dépouiller par un pâle don Juan sinistre, uniquement pour avoir le droit de lui dire :

« Mon homme » et de croire qu'elle est pareille aux autres femmes, et qu'elle a un homme. Et celle qui, cloîtrée, enfermée dans un couvent dérisoire, n'est qu'une chair avilie, vendue au profit de quelque mégère, que fait-elle du jour unique de liberté qui, de temps en temps, lui est laissé? Ce jour-là, elle s'en va chez son amant, chez quelque jeune homme assez ingénu pour retrouver la femme dans la fange, et qui veut bien l'aimer telle qu'elle est. Alors elle savoure délicieusement la joie d'être honnête, et elle l'est plus que toutes les matrones! Car être assise à un foyer, vivre dans une demeure, préparer un repas, constitue pour elle une volupté qui, si elle ne se retenait, lui arracherait des sanglots et des cris.

Il n'y a pas de libertins. Mais y a-t-il du moins des ivrognes? Je n'hésite pas à répondre négativement. Insuffisamment nourri, accablé par la chaleur, souffrant à la fois de la faim et de la soif, l'homme du peuple entre dans un cabaret, avec le vain espoir de se rafraîchir. Certes, il se trompe; mais que devait-il faire? Il ne pouvait cependant pas demander à boire au papetier ou au bonnetier. Le cabaretier lui verse un affreux mélange, qui brûle, déchire, déchaîne la soif inextinguible, et après lequel il faut boire et boire encore. Ce même homme, supposez qu'il soit tombé malade. Couchez-le dans un bon lit, restaurez-le avec de toutes petites tasses de consommé de volailles et de tout petits verres d'un vin généreux; puis, quand viendra la vraie convalescence, nourrissez-le de bonnes viandes et de bons vins; vous pouvez être assuré qu'il ne désirera pas engloutir des vitriols et des poisons, ni même boire outre mesure. Ce n'est donc pas lui, c'est sa misère, son labeur, son repas insuffisant qui sont des ivrognes; c'est l'incendiaire eau-de-vie du cabaretier qui est l'infâme ivrognesse. Dans les pays de soleil où l'air sent bon, où l'homme du peuple travaille peu et vit de rien, il n'y a pas d'ivrognes; le même qui ici avalerait coup

sur coup le trois-six meurtrier, puise dans le creux de sa main l'eau pure d'un ruisseau, et la boit avec délices.

Va pour le pauvre peuple des grandes villes, qui n'a que le choix entre les genres de mort. Mais le grand seigneur anglais qui, après un copieux repas, commencé avec les muscats et les vins d'Espagne, une fois qu'il n'y a plus rien à manger et que les femmes sont parties, se met à boire sérieusement les vins de France, stupidement mélangés d'alcool, et les boit jusqu'à ce qu'il roule sous la table, celui-là sans doute est bien un incontestable ivrogne? Eh! bien, non! En Angleterre, où les premiers couteliers du monde fabriquent tant de couteaux, uniquement pour qu'on puisse couper au couteau un brouillard plus épais et dense que le biscuit de mer, le libre citoyen n'a le choix qu'entre deux expédients : boire du vin ou de la brume, avaler de l'eau-de-vie ou de noires vapeurs. Là, c'est l'atmosphère qui est l'ivrogne; c'est l'eau-de-vie qui est l'ivrognesse.

Toutefois, mon ami, ne négligeons aucun élément, car il faut être impartial. Sous la rubrique Nouvelles à la Main, les journaux sont pleins d'historiettes ayant trait à des vices raffinés et contre nature : puisqu'on en parle, ils existent donc! Pas beaucoup. Tout cela, c'est des souvenirs classiques, et des restes de romans fanés du dix-huitième siècle, évoqués par des gens qui savent un peu de latin et un peu de littérature, et qui n'en savent pas assez. Ils ressemblent à ces dames qui, au lieu de créer une bonne cuisinière, sachant cuire des roastbeefs, trouvent plus facile de se bourrer de petits fours chez le pâtissier; ce sont, non pas des Messalines et des Tibères, mais des Jocrisses! De tout ce qui précède, je conclus ceci : il n'y a qu'un seul vice au monde, et c'est celui qui consiste à mal rimer. A ce compte, vous êtes le plus vertueux des hommes, et vous le seriez encore, lors même que vous n'auriez

jamais vu la splendide Eôs, née au matin, endosser son péplos couleur de safran. Mais au contraire, vous avez joui souvent de ce spectacle magnifique, dont le directeur (c'est ce qui constitue son originalité) ne méprise nullement les beaux vers.

XXXVII

LA PAUVRETÉ

A CATULLE MENDÈS

Mon cher ami, en promenant à travers la France et l'Europe vos belles scènes shakespeariennes des *Mères ennemies*, que le peuple a partout acclamées, admirées et comprises, Élisabeth Boleska n'a pas seulement répandu votre jeune et déjà brillante renommée; elle a aussi rempli votre bourse, elle vous a amassé des sacs d'écus, et vous n'avez pas eu à vous repentir d'avoir conçu et exécuté une belle œuvre, sans vous soucier des résultats matériels, et en disant fièrement : Advienne que pourra! Mais bien avant ce légitime succès, sans avoir jamais rien sacrifié au démon de la réussite, et en restant toujours dans la distinction pure, vous avez été un des écrivains modernes qui ont l'heureux privilège de battre monnaie avec leur plume, et vous avez vendu vos joyaux, vos diamants et vos pierres précieuses au poids de l'or. Je puis donc causer avec vous de la divine et très sainte Pauvreté, sans craindre de toucher à une plaie vive.

Mon ami, pour nous autres poètes et pour nos frères les artistes, vaut-il mieux être riches ou être pauvres? La question est facile à trancher, et ne souffre pas de doute possible. Il fallait être pauvre en 1830, alors que

la pauvreté était bien portée et qu'avoir du génie sans avoir d'argent constituait une manière d'être et une position sociale. Il faut être riche aujourd'hui, puisque l'usage l'ordonne; et si demain les hideuses, les abominables manches à gigots revenaient à la mode, je n'hésiterais pas à dire aux Rhodopes les plus adorées et aux plus impérieuses Cléopâtres : Mettez des manches à gigots! Mais il n'y aurait pas besoin de le leur dire. Car, ainsi que le sage Nestor Roqueplan l'affirmait avec raison, nul n'est vraiment beau, s'il ne l'est à la mode de son pays et à la mode de son temps; l'être autrement, c'est se montrer déguisé! Soyons donc riches, puisque nous n'avons pas le choix, et résignons-nous à posséder, comme les bonnetiers, les quincailliers et les princes, des titres, des obligations, de l'or monnayé, des champs de blés ondoyant sous la brise, et des prairies coupées de ruisseaux, où paissent les vaches blanches, ou rousses tachetées de blanc.

Pourtant si, d'une manière virtuelle et absolue, en dehors de toute acception d'époque et d'usage, vous me demandiez ce que je préfère décidément, je vous dirais que c'est la Pauvreté. Mon ami, je vais vous ouvrir mon cœur. Chez le poète, chez l'artiste, que cette bonne déesse n'a pas, fût-ce un seul jour, bercé dans ses maigres bras et baisé de ses blêmes lèvres glacées, il y a toujours, par un certain côté, quelque chose de l'amateur. Quelque talent qu'il ait acquis à loisir, quelque science qu'il possède, il sera difficilement de tous points un parfait ouvrier, car la Nécessité seule nous enseigne à faire les choses impossibles, et à faire passer de suite cent mille cordes à puits par le trou d'une seule aiguille.

Avoir faim et être certain qu'on ne mangera pas avant d'avoir trouvé le mot du problème, c'est une fameuse invitation à le chercher. Un poète, digne de ce nom, est quelque chose d'infiniment compliqué, j'entends un Aristophane, par exemple, ou un Henri

Heine ; il doit y avoir en lui un voyant dont les pensées s'envolent comme les aigles en plein ciel, un archer irréprochable dont la flèche ne manque jamais le but, et aussi un être agile, subtil, qui se joue de la pesanteur et de l'espace, comme un Thug ou comme un clown. Tout cela se trouvera difficilement réuni chez l'artiste qui n'a pas été condamné au miracle forcé. Mis en demeure de faire tenir une boule pesante sur la pointe d'une aiguille, le riche y renonce parce que c'est absurde; mais le pauvre réalise cette merveille de statique, parce qu'il le faut.

Vous n'avez pas vécu, mon ami, dans le temps où les poètes avaient le droit d'être pauvres; mais vous avez connu ceux qui avaient vécu dans ce temps-là. Vous avez encore pu entrevoir le pan de la robe de la déesse Pauvreté qui s'enfuyait; peut-être même l'avez-vous personnellement connue, pendant cinq minutes, assez pour être devenu l'ouvrier sans défaut et sans défaillance que vous êtes. Moi, c'est différent, pendant de bien longues années elle a été mon recours, ma patiente inspiratrice, ma seule hôtesse; je lui ai dû de n'avoir jamais su dire : Je ne peux pas! — Aussi ai-je gardé pour elle une adoration profonde et attendrie. Pour bien composer les chansons à boire, ne faut-il pas, comme Lucien de Rubempré, en avoir écrit près du corps de son amie morte, pour gagner de quoi la faire enterrer? Et puisque je resonge à l'amour, qui peut se flatter d'avoir été véritablement aimé, sinon celui qui l'a été quand il n'avait ni sou ni maille, et pas un morceau de pain à mettre sous la dent?

Il faut bien l'avouer, cet adorable poème, l'amour de jeunesse au milieu de la misère, a été prodigieusement gâté par la chanson de Béranger. Lisette avait trop de toilette; le poète qui la chante a su depuis, dit-il, qui payait cette toilette; à ce qu'il me semble, il aurait dû se douter tout de suite que c'était quelqu'un! Puis, de vous à moi, — nous parlons entre versifica-

teurs, n'est-ce pas? — lorsque je lis le vers fameux : *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!* Je me figure que Béranger a écrit là *grenier* pour *mansarde.*

La chambrette lambrissée inventée, entre autres choses, par l'architecte Mansard, peut être charmante, avec le petit lit, la chaise unique, la petite table qui sert à écrire les poèmes et à dresser les festins; mais disons : *mansarde!* Un grenier est un vaste espace sous le toit, destiné à serrer les grains. A la ville, on y jette pêle-mêle les meubles cassés, les vieilles malles hors d'usage, et les portraits abolis, sans valeur artistique. Du moins faisait-on ainsi, avant que le prix des terrains eût enseigné aux modernes architectes le moyen de combiner sous les toits des appartements de six mille francs. Mais à la ville ou à la campagne, l'un et l'autre de ces greniers n'eut jamais d'autres hôtes légitimes que les souris et les rats. Aucun homme mortel n'a jamais pu y être, bien ou mal, à vingt ans ou à quarante, et la folle maîtresse n'y serait jamais venue, parce que les rats l'auraient mangée.

La pauvreté de 1830, si pure, si digne, si peu semblable aux prétendues Bohèmes qui la suivirent, comportait fort peu de Lisettes; mais si elle cacha des souffrances noblement supportées, qu'elle connut de vrais plaisirs, de voluptés intimes et profondes! La littérature était précisément le contraire de ce qu'elle est devenue. Le plus laborieux écrivain pouvait tout au plus placer par année deux romans, qu'il vendait pour quelques centaines de francs; mais ces deux livres, il avait le droit de vivre avec eux, de les imaginer en poète, d'y mettre toutes ses conceptions et tous ses rêves. Aujourd'hui le public paie, et par conséquent ordonne; le directeur de journal a le droit de dire à l'écrivain : Ce genre d'amour, — ou : Ce genre d'assassinat ne plaît pas à mes abonnés. — Mais alors, le public n'avait pas voix au chapitre, parce qu'il n'achetait pas les livres. Rien n'empêchait le poète d'écrire

Eugénie Grandet ou *Mademoiselle de Maupin,* quand il voulait et comme il voulait, s'il en avait le génie.

Mais restreinte aux cabinets de lecture, sa vente ne dépassait pas six cents exemplaires. Si par hasard, une fois, Balzac en vendait six cent cinquante au lieu de six cents, on disait : Que lui arrive-t-il donc? Est-ce qu'il a fait des concessions malhonnêtes? — Par contre, à présent, lorsque trois mois après la publication du livre, un romancier débutant n'en est pas arrivé à son *vingtième mille*, ses amis s'inquiètent et se demandent tout bas entre eux : Est-ce que par hasard il baisserait?

Qui a été plus pauvre, plus obstinément pauvre que Balzac, luttant contre des échéances, contre des billets impayés, contre des escompteurs, assiégé toujours par un tas de gouttes d'eau, qui mille fois ont failli submerger ce Léviathan? Et le comprenez-vous autrement que pauvre? N'avait-il pas besoin de l'être, pour voir apparaître dans son humble cabinet de travail un grand monde purement idéal, qui plus tard est devenu le vrai, car la Réalité, qui *est une esclave et ne doit qu'obéir*, s'est, comme c'était son devoir, modelée sur l'impérieuse conception du génie. Et pour bien voir, pour bien juger le Million, comme l'a fait Balzac, au point de vue du peintre, avec le recul nécessaire, ne fallait-il pas qu'il fût en dehors?

Car s'il avait été en dedans, il n'aurait rien vu! C'est à lui seul qu'est due la découverte de cette vérité axiomatique, sans l'observation de laquelle il n'y aura pas un roman moderne ayant le sens commun, à savoir, que Paris dépense l'argent, mais ne le produit pas, et que la province seule le produit et le sécrète. Aussi cet argent, qui dans ses livres joue un si grand rôle, Balzac a toujours soin de le faire venir de la province. Et l'immense quantité de femmes qu'il a créées et mises au monde, ce harem fait pour étonner Don Juan, excepté la Pauvreté, voyez-vous une autre Muse qui eût été capable de l'inspirer? Car pour voir tant de femmes

adorables et diverses, tant de chandelles en plein midi, ne faut-il pas être véritablement trop pauvre pour en avoir une?

Victor Hugo n'a pas été pauvre comme un goujat, assurément; en aucun temps on ne saurait l'être de cette façon, lorsqu'on a du génie et qu'on travaille quinze heures par jour; mais dans le noble appartement de la place Royale, habité autrefois par Marion Delorme, dans ces chambres aux cheminées antiques, tendues de damas de soie et de tapisseries, où il vivait avec sa charmante famille, il a été pauvre, et ce n'est pas une de ses moindres gloires. Et lui, c'étaient des chefs-d'œuvre, des *Orientales,* des *Hernani*, des *Notre-Dame de Paris,* qui étaient ses besognes; c'est avec ces choses-là qu'il gagnait son pain, adoré, admiré et en même temps vilipendé et insulté comme un criminel, par des gens qui, en croyant attaquer sa seule gloire, l'eussent fait mourir de faim, s'il n'avait pas été le géant qu'il est.

Qui jamais fut plus pauvre que le grand Eugène Delacroix? Bien souvent il a été heureux de donner pour quarante francs, à un modèle dont les peintres n'ont pas oublié encore le nom, des panneaux ou des toiles. Un jour, entrant chez lui, Alexandre Dumas fils admira une petite *Piéta* que le maître venait de terminer, la même qu'on admire encore aujourd'hui chez l'auteur de *La Dame aux Camélias,* et dont il refuse régulièrement chaque semaine des quarante et des cinquante mille francs; car les marchands mettent à vouloir l'acquérir autant d'obstination que Dumas en met à ne pas la céder. — Mon cher maître, dit le poète, alors presque enfant encore, est-ce que cette toile est à vendre? — Oh! fit Delacroix, dites plutôt qu'elle est à ne pas vendre, car personne n'en veut. — Mais, reprit Alexandre, quel prix en auriez-vous demandé? — Oh! mon Dieu! je la laissais pour cinq cents francs. — Eh bien! donnez-moi la préférence, dit Dumas, qui sur un

signe d'adhésion que fit le maître, tira de sa poche un billet de cinq cents francs qu'il posa sur la table, et mit la toile sous son bras. — Mâtin! vous avez du courage, jeune homme! s'écria Delacroix en voyant cela. En effet Alexandre Dumas fils avait eu du courage, car il en faut toujours pour ne pas être bête comme le vulgaire des hommes; mais il n'en a pas été mal récompensé, et il n'avait mal placé ni son admiration ni son argent.

Rachel, qui a eu une vie complète, a eu ce grand bonheur d'avoir été pauvre avant d'avoir été riche. Nulle plus qu'elle n'a marché sur des tapis blancs et n'a porté des joyaux de déesse; mais il lui fut excellent d'avoir gratté sa guitare à la porte des cafés et d'avoir marché dans la boue, car elle put régner sans les lieux communs de la princerie, et comme une princesse qu'on a faite exprès.

Cependant, il y a des époques où il faut opter. Comprendriez-vous Sarah Bernhardt autrement que riche, portant des robes lamées, voyageant dans des trains frétés tout exprès pour elle, et habitant un palais de fée et d'artiste, avec de grandes plantes rares dans des pots d'or? Son train et sa maison sont le décor légitime de son talent et la figure exacte de sa destinée, et elle est comme ce Ruy Blas au nom duquel le sien est mêlé pour jamais : elle serait déguisée, si elle était autrement! Elle n'a pas à être plus modeste qu'un diamant ou une fleur écarlate; elle est ce qu'elle est, et elle le sait; rien de plus simple.

Et dans un autre temps, comme la modestie et la pauvreté allaient bien à Marie Dorval! Un soir toute jeune encore, venant à la Porte-Saint-Martin, son théâtre, vêtue d'une très humble robe de laine, Marie vit sur le trottoir une queue considérable, et demanda ce que c'était. — Mais, lui dit Frédérick Lemaître qui passait, c'est pour toi, c'est pour te voir; tu es l'idole du public, tu es célèbre! — La merveilleuse artiste

était célèbre en effet, mais elle ne le savait pas qu'elle l'était, et ses directeurs la payaient comme s'ils ne l'avaient pas su non plus. Comme on se le rappelle, elle est morte avec quatre sous sur sa cheminée et, pour la faire enterrer, Alexandre Dumas père dut engager ses décorations dans un Mont-de-Piété. A ce moment, j'écrivis une page douloureuse; monsieur de Pontmartin me fit l'honneur de m'adresser une lettre où il me disait que je me trompais, et que le talent ne reste jamais inconnu. Mais je ne pensais pas du tout que Dorval fût inconnue; je savais seulement qu'elle était morte en possédant quatre sous, un sou de moins que le Juif errant.

Mais laquelle vaut mieux, Sarah Bernhardt ou Marie Dorval? Mon opinion sera toujours la même : Marie Dorval autrefois, et Sarah Bernhardt aujourd'hui. Autres temps, autres chansons, dit Henri Heine; l'une était l'ancien jeu et l'autre est le nouveau jeu. De ces deux jeux, mon ami, vous auriez également su tirer votre épingle. Vous vous accommodez fort bien d'un temps où le triomphe est obligatoire, mais vous ne seriez pas dépaysé dans les temps où on souffre pour sa croyance; et s'il survenait — infandum! — une nouvelle invasion de l'exécré Romantisme, elle ne vous prendrait pas sans vert. En un mot, vous êtes un de ces riches qui montrent tant de conscience et de génie que, le cas échéant, ils mériteraient d'être des pauvres.

XXXVIII

BAUDELAIRE

A PAUL BOURGET

Mon cher poète, vous prouverez, vous prouvez déjà que notre glorieux maître Sainte-Beuve a manqué de courage en renonçant à poursuivre son double but, et qu'on peut être à la fois un poète tendre, raffiné, moderne, ému, subtil comme vous l'êtes, et le grand critique d'une époque. Je relis bien souvent vos poèmes exquis, d'une langue si délicieusement musicale, et je viens de dévorer avidement vos *Essais de Psychologie Contemporaine*. Avec quel art, avec quelle savante analyse, avec quelle certitude vous avez pénétré les âmes de Flaubert, de Stendhal, de MM. Renan et Taine; avec quelle puissance de coloriste vous avez montré leurs figures dans une lumière frissonnante et vivante!

Il y a un seul de vos modèles sur lequel je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous; c'est Baudelaire. Pour bien comprendre et deviner son génie, vous aviez deux outils presque infaillibles. D'abord votre méthode de critique, dont vous avez montré l'excellence; puis, ce qui vaut mieux encore, votre impeccable intuition de poète. Malheureusement, vous avez employé un troisième moyen d'information, en admettant des témoignages dont vous n'avez peut-être pas suffisamment

pesé la valeur; et si, comme je le crois, vous vous êtes quelquefois trompé sur le poète des *Fleurs du Mal*, c'est pour cela que vous vous êtes trompé. Je lis dans votre beau livre, page 31 : « En même temps, son in-
« tense dédain du vulgaire éclate en paradoxes outran-
« ciers, en mystifications laborieuses. *Ceux qui l'ont*
« *connu* rapportent de lui, pour ce qui touche à ce
« dernier point, des anecdotes extraordinaires. La part
« une fois taillée à la légende, il demeure avéré que
« cet homme supérieur garda toujours quelque chose
« d'inquiétant et d'énigmatique, même pour les amis
« intimes. »

Eh bien, mon cher poète, on vous a trompé comme dans un bois, et sur ce point, la part une fois taillée à la légende, rien ne demeure avéré, et il ne reste rien du tout. J'ai été, moi, (pardonnez ce haïssable *moi*) un des amis intimes ; j'ai eu la joie, l'inestimable fortune de rencontrer Baudelaire et de l'aimer, lorsqu'il venait d'avoir vingt ans; depuis ce moment-là jusqu'à celui où il nous fut enlevé, je n'ai pas cessé de le connaître intimement, et je vous jure que son esprit robuste, précis, essentiellement français, et que sa chère âme ont toujours été pour moi clairs comme de l'eau de roche. Ah! défiez-vous des gens *qui ont connu Baudelaire!* Après la mort de mon ami, lorsqu'avec l'aide éclairée de Michel Lévy, j'eus l'honneur de mettre en ordre l'édition définitive des *Fleurs du Mal* et d'en revoir les épreuves, tous les jours, sans exception, des gens *qui avaient connu Baudelaire* (c'étaient eux les mystificateurs) nous apportaient en grande pompe, et comme ayant trouvé la pie au nid, de prétendus poèmes inédits du maître. En déployant ces petits papiers, Michel Lévy se mettait à rire; car invariablement, ils étaient pleins de vers faux, de fautes de français, et semblaient écrits par la bonne. Les anecdotes valent ce que valaient les poèmes.

Votre étude débute ainsi : « Lire *Les Fleurs du Mal*

« à dix-sept ans, lorsqu'on ne discerne point la part de « mystification qui exagère en truculents paradoxes « quelques idées par elles-mêmes seulement exception- « nelles... » Ah! croyez-le, cette part est complètement nulle. Le mystificateur est un misérable, un esclave, un simple déshérité si vous voulez, qui se venge de n'avoir rien, en tourmentant les heureux par de formidables espiègleries. Pourquoi Baudelaire aurait-il été mystificateur, lui qui entrait dans la vie par la plus éblouissante des portes dorées? Fils d'une grande dame aux façons exquises et au délicat esprit, qui fut deux fois ambassadrice, né extraordinairement riche et beau comme un dieu, séduisant tout par une irrésistible éloquence et par le charme d'une voix adorable, apprécié comme poète, dix ans avant d'avoir rien publié, par tous les grands hommes de son temps, de quoi Baudelaire se serait-il vengé et contre qui? On comprend que Bixiou, employé obscur, pauvre, méconnu, furieux de se sentir tant d'esprit et de n'avoir pas le sou, turlupine ses tyrans par des scènes à travestissements et par des caricatures anonymes; mais choyé et fêté par tous, spirituel jusqu'au bout des ongles, accueilli dans le meilleur monde et ayant ses poches pleines d'or, le poète des *Fleurs du Mal* pouvait parler haut, appeler un chat : un chat, et dire tout ce qu'il voulait dire. Il n'avait aucune raison pour être un mystificateur dans la vie, et c'était un trop grand artiste, il respectait trop la langue et la pensée pour devenir mystificateur dans son œuvre.

Mon cher poète, vous dites, page 6 : « Les mornes « ivresses de la Vénus vulgaire, les capiteuses ardeurs « de la Vénus noire, les raffinées délices de la Vénus « savante, les criminelles audaces de la Vénus sangui- « naire, ont laissé de leurs ressouvenirs dans les plus « spiritualisés de ses poèmes. » Ah! que Baudelaire eût souffert de se voir accolé, même figurativement, à tant de Vénus! Vous qui connaissez si bien et qui

avez si attentivement lu ses poèmes, remarquez, je vous prie, qu'il ne nomme jamais les Dieux latins, ni les Dieux hellènes. Bien qu'il fût savant dans l'histoire des religions, comme dans tout le reste, et qu'il comprît la noblesse de tout ce qui s'est affirmé dans la conscience humaine, en tant qu'artiste et pour son usage personnel, les conceptions mythologiques lui inspiraient une profonde antipathie. Et il n'éprouvait pas moins d'horreur pour les choses et les personnes que, dans cette phrase, vous désignez, irrespectueusement selon moi, par le nom de Vénus. Vous dites plus loin : « Il a mangé dans les tables d'hôte à côté des « filles plâtrées, dont la bouche saigne dans un masque « de céruse. Il a dormi dans les maisons d'amour, et « connu la rancœur du grand jour éclairant, avec les « rideaux flétris, le visage plus flétri de la femme « vendue. Il a poursuivi, à travers toutes les excitations « et avec une âpreté de luxure qui touche à la manie, « le spasme sans réflexion qui monte des nerfs jusqu'au « cerveau et, pour une seconde, guérit du mal de « penser. » Quoi ! le poète a fait tout cela ! Les gens *qui connaissent Baudelaire* en sont-ils bien sûrs?

Les méthodes d'analyse sont une belle chose et les hypothèses ont leur prix; mais vous vous heurtez là, non contre un de ces petits faits que M. Taine recherche et groupe avec une sagacité merveilleuse, mais contre un grand fait, capital, absolu, décisif. Nous qui avons mieux fait que de connaître Baudelaire, nous qui l'avons toujours suivi, admiré et aimé, nous savons que sa vie entière, comme son œuvre, fut remplie par un seul amour, et que du premier jour au dernier, il aima une seule femme, cette Jeanne, admirablement belle, gracieuse et spirituelle, qu'il a toujours chantée. Vous dites : « Le visage, lustré comme l'ébène, d'une amie « aux dents d'ivoire, aux cheveux crépus, a inspiré cette « litanie de tendresse... » Ne vous en déplaise, Jeanne n'était pas noire du tout; elle était même blanche.

Sans aucun doute, c'était une fille de couleur; les créoles, qui se connaissent à ces choses, le constataient infailliblement, au moyen de cette légère ligne blanche sur l'ongle que rien n'efface, et qui est le signe distinctif; enfin elle avait la sveltesse, le geste agile, la grâce molle et séductrice des sang-mêlés; mais elle n'était lustrée ni comme l'ébène, ni comme rien qui soit noir. Le poète l'aimait à vingt ans, il l'aima toujours. Lorsqu'elle fut devenue vieille et malade, Baudelaire qui, lui, était devenu pauvre, la plaça dans une maison de santé; et si quelquefois il dut se priver des livres et des documents les plus utiles à ses travaux, il sut toujours gagner l'argent nécessaire pour que Jeanne fût entourée des soins les plus attentifs, et ne manquât de rien, pas même de luxe. J'en conviens, voilà qui s'accorde mal avec la légende; mais c'est la bonne et simple vérité, qui est parce qu'elle est, et ne prend pas le souci de sembler étrange.

Allons, un peu de courage! Renonçons franchement au Baudelaire ogre, au Baudelaire macabre inventé pour amuser les oisifs, et osons voir dans le poète des *Fleurs du Mal* l'honnête et simple grand homme qu'il fut en effet. Admirez comme son vers, venu en droite ligne de Villon, d'Agrippa d'Aubigné, de Regnier, est solide et robuste, et se porte bien! Et si le vers est sain, c'est que l'âme est saine! Au lieu d'imaginer ce Baudelaire désolé, féroce et chimérique, combien il est plus vrai et plus original de voir en lui ce qu'il fut réellement, un puissant créateur et un grand révolutionnaire. Ce qu'il a décrit, ce qu'il a su peindre avec de si vives couleurs, ce n'est pas un mal qui lui fût propre, c'est le mal, c'est les angoisses du temps où il a vécu. Ce qu'il porte dans un cadre, orné de feuillages, de fleurs, et de savantes arabesques, ce n'est pas, comme vous l'avez cru, son portrait; c'est un miroir, où se reflètent les visages douloureux, ahuris et convulsés des passants.

A mesure que les autres renommées diminuent et graduellement s'effacent, celle de Baudelaire grandit et chaque jour prend un relief plus accusé. Et, les livres de Calmann Lévy sont là pour le prouver, son œuvre se répand avec une rapidité vertigineuse, non seulement parmi les lecteurs d'élite, mais parmi le grand public. Pourquoi? Parce que seul, absolument seul, il a osé être sincère. Jusqu'à lui, l'homme moderne avait su détruire beaucoup de religions, mais non celle du lieu commun; il y avait des pensées, des sentiments, des amours, des désespoirs *pour la littérature;* il était admis qu'on devait feindre de voir la vie autre qu'elle n'est, et les plus superbes génies, les plus ingénieux talents se bornaient à rajeunir les lieux communs, à les embellir, à les présenter sous une forme habilement renouvelée. Baudelaire, le premier de ses contemporains, rompt audacieusement, résolument, avec les faussetés convenues et universellement adoptées. Il ne croit pas que, pour avoir duré très longtemps, un mensonge soit devenu sacré et respectable, et doive durer encore. Il a déchiré les voiles qui enveloppaient son époque, et l'a montrée telle qu'elle est, dans sa nudité horrible; ce n'est pas sa faute si elle est moins belle que Phryné!

Le poète des *Fleurs du Mal* ne méprise et ne dédaigne nullement la Science; il pense seulement, avec Edgar Poe et comme lui, que la Science n'a rien à faire avec les chansons. Il ne hait pas le Progrès, mais il estime que le Progrès n'a rien à faire avec les manifestations de l'esprit humain non susceptibles de progrès, comme la Poésie, par exemple, qui, contrairement à l'avis de l'Encyclopédie, n'a nullement progressé depuis Homère, Eschyle et Aristophane. Le poète n'en veut pas à la Science et au Progrès de ne lui avoir inspiré qu'une foi insuffisante, relativement à la foi religieuse perdue, par cette bonne raison qu'il n'a nullement perdu cette foi religieuse. Cellule dans un

organisme, comme vous le dites si bien, il souffre, non d'une incrédulité qui lui soit propre, mais de l'incrédulité qui mine et dessèche l'organisme dont il fait partie.

Je le répète, mon cher poète, c'est votre droit et votre devoir d'être un grand critique; vous l'êtes et vous le serez; mais lorsqu'il s'agit de poésie, vous devez penser en poète, car cette qualité-là prime toutes les autres. Les balances à peser le diamant ne sont pas trop subtiles pour peser ce qui reste de foi à M. Renan, après qu'il a perdu ses croyances; mais la poésie est un art absolu, il est facile de l'estimer ce qu'elle vaut, et il n'y faut pas tant de finesses. Ces douleurs de notre cher et grand Flaubert qui, dix fois, vingt fois, remaniait une phrase, effaçait un mot, et aux quelles nous avons assisté avec une pieuse sympathie, nul poète ne les connaîtra jamais. Le vers, dont le propre est de jaillir tout d'une pièce, *y est* ou *n'y est pas;* et qu'il y soit ou qu'il n'y soit pas, il n'y a plus rien à y faire. Il n'est nul besoin d'être grand clerc pour voir si la flèche sifflante s'est enfoncée dans le but et y vibre encore, ou si elle s'est égarée à côté. Il y a des moyens d'analyser tout, excepté ce qui est purement divin. Ainsi, le sagace et illustre philosophe Taine explique tout par l'influence des milieux. Je voudrais bien qu'il m'expliquât comment un pays où nul poète n'était né jamais, a donné naissance à Leconte de Lisle, et produit, pour son coup d'essai, un poète d'une telle envergure.

XXXIX

LES MAGICIENS

A PHILIPPE GILLE

Mon cher confrère, tous les yeux sont en ce moment fixés sur le charmant et vraiment grand écrivain qui signe Pierre Loti, et dont un rigoureux arrêt vient de briser violemment la carrière. Aussi a-t-on lu avec la plus ardente sympathie la belle étude où, avec justice, vous mettez si haut son dernier livre, intitulé : *Mon frère Yves*. Vous voulez que nous admirions ces morceaux parfaits : la manœuvre pendant la tempête, le croquis du nouveau-né, le baptême, le portrait de la petite Yvonne, l'immersion du matelot; c'était chose faite; nous les avions lus dans le volume avec ravissement, et nous les relisons, avec non moins de plaisir, cités par vous, et soulignés de ces observations fines, sagaces, pénétrantes, qui les mettent dans leur vraie lumière. Où je ne suis plus de votre avis, où je cesse tout à fait de vous suivre, c'est quand vous écrivez ce paragraphe, dans lequel me semblent être contenues à la fois toutes les hérésies. Vous dites : « Pas de « phrases; des faits, rien que la vérité, et c'est par ce « moyen si simple que l'auteur arrive à des effets que « n'atteindront pas ceux qu'on appelle les magiciens

« du style et qui ne font que torturer les mots pour « leur faire dire ce qu'ils ne doivent pas dire. »

Tout d'abord, mon cher confrère, je vais vous faire ma profession de foi. En poésie et en littérature, je crois qu'il n'existe ni romantiques, ni classiques, ni fantaisistes, ni réalistes, ni naturalistes, ni simplistes, ni magiciens du style, et qu'en tout et pour tout, il y a seulement de bons et de mauvais écrivains. *Magiciens du style* me semble être, grammaticalement, une association de mots empirique, car on ne saurait être magicien de quelque chose. Admettons-la cependant, sans chicaner, puisqu'elle a prévalu, grâce à un déplorable usage. Eh bien! s'il y a en effet des magiciens du style, ce sont tous les bons écrivains, sans exception, car tous ont le don de nous transporter à leur gré dans tel ou tel ordre d'idées et de sensations. Mais il est bon d'être pratique, de savoir de quoi on parle, et de mettre tous les points sur tous les I. Celui des modernes à qui cette épithète en trois mots : *magicien du style* a été le plus souvent appliquée et le plus obstinément, est certainement Théophile Gautier : or, qui plus que lui a observé les hommes et les choses d'une manière exacte, et les a décrits avec netteté et justesse? Si son style est d'une éblouissante richesse, c'est parce qu'il sait tous les mots, emploie toujours le mot propre, et que, pour qui la possède à ce degré, notre langue française est pleine de trésors inépuisables.

Pas de phrases, dites-vous, en faisant de ces trois mots un éloge; mais, mon cher confrère, quand on écrit, on n'a le choix qu'entre deux alternatives : ou faire des phrases et les faire le mieux possible, ou écrire en style de dépêche télégraphique, et parler nègre sur le papier. Vous semblez diviser les écrivains en deux catégories : ceux qui apportent des faits et ceux qui font des phrases, et vous paraissez croire que l'une de ces qualités exclut l'autre. Mais c'est le contraire qui est vrai. L'homme qui sait bien construire une

phrase est nécessairement un esprit net, clairvoyant et ordonné : par conséquent, plus que tout autre, il sera capable d'observer les faits, de les décrire avec exactitude, de les disposer dans un ordre logique, et de les montrer dans leur vrai jour. Par ces mots : *pas de phrases,* peut-être entendez-vous : *pas de phrases vides;* mais si la phrase est vide, même partiellement, elle devient inconsistante, elle ne se tient pas; elle n'existe plus, en tant que phrase. Quant à torturer les mots pour leur faire dire ce qu'ils ne doivent pas dire, je ne saurais du tout m'imaginer comment un tel tour de force est possible. Je vois bien que le Mot, que le Verbe est tout-puissant, qu'il a tiré le monde du chaos, et qu'il fait obéir tous les êtres et toutes les choses créées; mais je ne vois pas que personne l'ait dompté, et soit jamais venu à bout de lui. Je me demande, par exemple, quels féroces et implacables Torquemadas, appliquant au mot PANTOUFLE la question de l'eau, la question des brodequins, et toutes les autres tortures, le forceraient à exprimer l'idée d'un ARC DE TRIOMPHE ? De même, Boileau disait que *la rime est une esclave et ne doit qu'obéir;* cependant, deux mots qui ne riment pas ensemble, n'ont jamais consenti à rimer, quelque torture qu'on leur ait infligée pour cela; si, au contraire, ils veulent bien rimer ensemble, il est tout à fait inutile de les y contraindre par la force, et ils continueront à rimer, quand même vous ne le voudriez plus. Ainsi le mot CHAT signifie toujours un chat, et nul mauvais traitement infligé à ce vocable ne saurait le contraindre à signifier : une COLOMBE.

Pour ce qui est des phrases, (j'y reviens,) nous n'en sommes pas réduits à l'hypothèse. Parmi nos contemporains, le plus grand des faiseurs de phrases, l'homme qui s'inclinait respectueusement devant ce qu'il appelait avec adoration : la Phrase Écrite, celui qui dans ses patientes veilles en demandait passionnément le secret à son maître Chateaubriand; celui qui taillait,

raturait, effaçait, recommençait, s'y reprenait à vingt fois pour arriver à construire ce qu'il mettait au-dessus de tout, une phrase harmonieuse, sonore et bien équilibrée, Gustave Flaubert en un mot, n'est-il pas l'écrivain qui nous a apporté la plus grande quantité de faits exactement et minutieusement observés? Où trouvera-t-on un faiseur de phrases plus puissant, plus artiste que Barbey d'Aurevilly; et ses phrases, d'une structure si solide et d'une envolée si hautaine, ne sont-elles pas nourries de faits et d'idées?

Pour remonter au grand phraseur du passé, à Buffon, qui mit au service de la phrase toute son application et tout son génie, n'a-t-il pas enfermé et classé dans cette magnifique forme tous les faits dont il avait pu acquérir la notion? C'est sincèrement et de grand cœur que j'admire avec vous Pierre Loti; mais, convenez-en avec moi, lorsqu'il décrit l'immersion du matelot mort, c'est avec toute la pompe et avec toute la majesté grandiose de la phrase qu'il dit éloquemment : « Descente « infinie, d'abord rapide comme une chute; puis lente, « lente, alanguie peu à peu dans les couches de plus « en plus denses. Mystérieux voyage de plusieurs lieues « dans les abîmes inconnus, où le soleil qui s'obscur- « cit paraît semblable à une lune blême, puis verdit, « tremble, s'efface. Et alors l'obscurité éternelle com- « mence; les eaux montent, montent, s'entassent au- « dessus de la tête du voyageur, comme une marée « de déluge qui s'élèverait jusqu'aux astres. » Je ne veux pas vous contrarier, mais Pierre Loti me fait l'effet d'être un simple magicien du style, comme les autres; je vois qu'il se permet et que vous lui permettez la comparaison; et s'il fallait la proscrire, que deviendrait toute la poésie, en commençant à Homère et à Eschyle? Mais vous ne pouvez pas la proscrire, puisque vous êtes l'auteur de ce poème émouvant et ému : *L'Envolée,* qui dans son ensemble n'est qu'une longue comparaison :

...C'est ainsi que j'ai fait, ô volage colombe.
Je ne veux pas savoir tout ce que j'ai souffert,
Mais l'orage a grondé, le jour meurt, la nuit tombe,
Reviens! je t'ai gardé mon triste cœur ouvert!
Viens! je n'entendrai pas le doux bruit de ton aile.
Je retiendrai mon souffle et je vivrai tout bas;
Ne crains pas mes regards, ô ma chère infidèle,
Mes yeux ont trop pleuré, je ne te verrai pas!

Avouez, mon cher confrère, que si, d'après vos conseils, on recommence comme autrefois à brûler les magiciens, vous sentez quelque peu le roussi. La simplicité, c'est bien vite dit! mais quel genre de simplicité exigez-vous? En un mot, ordonnez-vous que la mesure de l'expression soit exactement conforme à celle du fait, et ce qui vous gêne chez les faiseurs d'enchantements, est-ce l'exagération évidente, l'audacieuse hyperbole? Dans ce cas, il faudrait raturer les deux plus beaux vers peut-être que La Fontaine ait écrits et cesser d'admirer son Chêne,

Celui de qui la tête au Ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.

Car, ainsi que l'observe ingénument un commentateur du siècle dernier que j'ai sous les yeux, dans tout cela il n'y a pas un mot de vrai. Les branches de ce Chêne s'élevaient à une très grande hauteur, mais elles étaient encore très éloignées du Ciel; ses racines pénétraient fort avant dans la terre, mais elles ne touchaient pas réellement à l'Empire des Morts, et ce grandissement démesuré trahit à chaque mot son magicien du style. Blâmez-vous l'expression d'un sentiment purement figurée et allégorique? Si oui, déchirons encore une des plus splendides pages de la langue française, celle où le poète des *Châtiments* objurgue les abeilles brodées sur le manteau impérial, et les adjure de s'en aller :

Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lys du coteau,
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau!

Je ne doute pas que cette apostrophe ne vous semble fort belle; cependant vous savez très bien, et Victor Hugo sait comme vous que des abeilles figurées, brodées sur un manteau avec des paillettes et des fils d'or, n'ont aucun moyen de s'envoler, ni d'ouvrir leurs simulacres d'ailes. Quand Pierre Loti me raconte sincèrement l'effroyable tempête qu'il a vue, il me la fait voir à moi-même; mais je ne vous apprendrai rien en vous disant que certains magiciens du style me font voir, en les racontant avec non moins de sincérité, des choses qu'ils n'ont pas vues, et qui même n'ont jamais existé matériellement. Tel Shakespeare. « Il me semble « que la Lune regarde avec des yeux humides, et lors- « qu'elle pleure, toutes les petites fleurs pleurent aussi, « se lamentant sur quelque virginité violée. » Ainsi le poète a entendu parler Titania; il l'affirme et je le crois sans peine, car comment supposer que la reine des Fées aurait pu parler autrement? Oui, la Fantaisie aussi a le droit d'exister. A ce propos, nommer Shakespeare, c'est triompher trop facilement; mais élançons-nous, et descendons de ces hauteurs par un gigantesque saut de puce. Comme elle nous paraissait vraie jadis, lorsqu'elle était interprétée par l'enchanteur, par le grand diseur Arnal, la fantaisie exaspérée de Duvert et Lauzanne! Certes, ceux-là étaient des faiseurs de phrases; ils en faisaient pour rien, pour le plaisir, pour en faire, pour contraindre les mots à tintinnabuler comme des clochettes folles, à chanter comme les verres colorés d'un kaléidoscope, à s'élancer comme des clowns, qui se perdraient en plein ciel s'ils ne trouvaient en chemin un trapèze auquel ils s'accrochent par le bout de l'orteil!

Ces phrases savantes, compliquées, cherchées, dictées par le désir de n'être pas naturel, nous donnaient cependant l'illusion de la réalité, parce qu'elles étaient grouillantes de vie. Les substantifs révoltés, les adjectifs turbulents, les verbes piqués de la tarentule, les adverbes éperdus, les prépositions obstinées, les conjonctions farouches, les interjections stupéfaites y devenaient des masques et acteurs bouffons, qui se mêlaient, se bousculaient, s'entre-choquaient dans un savant désordre ; et toute cette folie réglée, raisonnée et rhythmique s'emparait de nous avec une séduction si impérieuse, que si après cela un homme nous abordait en nous disant : « Bonjour, monsieur, comment vous portez vous? » c'est lui qui nous semblait en proie au délire.

Ce n'est pas moi qui voudrais flétrir le grand Molière du nom de magicien ; cependant permettez-moi de vous faire observer, en passant, comme il est peu naturel qu'à des scènes de la vie réelle, entre honnêtes gens, se mêlent tout à coup, et sans préparation, des Égyptiennes, des Polichinelles, des Faunes, des Joueurs de boules, des Pêcheurs de corail et des Poitevins dansants. Enfin, pour finir, voulez-vous me permettre la brutalité d'un argument *ad hominem?* Eh bien, en écoutant *Ma Camarade,* nous ne nous serions pas si joyeusement tenu les côtes et décroché les mâchoires à force de rire, si vous vous étiez borné à la simple énonciation du fait. Abandonné par son amante, Daubray se couche et ne peut pas dormir, voilà le fait. Mais les calembredaines qu'il débite, c'est l'imprévu, c'est l'amusant, c'est le caprice, c'est les arabesques, c'est les phrases ! Et, je suis bien forcé de le croire, les seules phrases qui vraiment vous déplaisent sont les phrases vides de sens. Mais si les magiciens du style parlaient pour ne rien dire, ils ne seraient plus des magiciens, ils seraient des Jocrisses.

XL

MOLIÉRISME

A AUGUSTE VITU

Mon cher ami, absent de Paris, je n'ai pas encore vu le dernier ouvrage de votre Archéologie Moliéresque : *Le Jeu de Paume des Mestayers et L'Illustre Théâtre,* mais pour me faire prendre patience, j'ai près de moi, ici, à la campagne, et je viens de relire avec admiration votre merveilleux volume intitulé : *La Maison mortuaire de Molière.* Avec quelle sagacité ingénieuse, avec quelle puissance d'induction, avec quel tact, examinant tout, tenant compte de tout, écartant les assertions douteuses, vérifiant les hypothèses, vous avez fixé un important point d'histoire !

On le sait, grâce à vous, et on ne l'oubliera plus, et il n'y a plus moyen qu'on l'oublie, Molière est mort, non comme avait cru le prouver Beffara, et comme le constatait indûment la plaque commémorative placée au numéro 34 de la rue de Richelieu, ni comme le pense Édouard Fournier, rectifiant cette erreur, au numéro 42, mais bien au numéro 40. L'étude des plans du *Terrier Royal* vous guidant pour la recherche de la vérité entre deux assertions inconciliables, celle de l'acte mortuaire indiquant la demeure de Molière « proche de l'Académie des Peintres, » et celle du

mémoire de La Serre plaçant la maison du poète « vis-à-vis la Fontaine, du côté qui donne sur le Jardin du Palais-Royal, » de déduction en déduction, sans vous écarter d'un pas, sans abandonner rien au hasard, vous êtes arrivé à vous former une conviction nette, absolue, qui dans votre esprit ne laissait aucune place au doute. Mais la preuve, la bienheureuse preuve, visible et tangible pour tout le monde, éblouissante d'évidence, vous ne la teniez pas. Quelle dut être votre joie, après tant de chères peines, lorsqu'il vous fut donné de la toucher et de la voir!

Ce fut, dites-vous, avec une entière certitude que je me fis annoncer chez M. le baron Albert Cretté de Palluel, l'un des propriétaires de la maison n° 40. J'y reçus l'accueil non seulement le plus courtois, mais aussi le plus intelligemment sympathique à l'objet de ma recherche. A peine l'avais-je exposé, que M. de Palluel, souriant de ma joie, plaçait sous mes yeux une pièce du plus haut intérêt, l'acte de compte et partage de la succession des héritiers Baudelet, en date du 15 juillet 1704, où je lus avec un ravissement et une émotion faciles à comprendre, les lignes que voici :

« Il sera fait compte de la somme de 812 livres
« 10 sols, faisant moitié de celle de 1625 livres, pour
« cinq termes du loyer des lieux occupez en ladite
« maison, rue de Richelieu, *par les sieur et damoiselle*
« *Molière*, eschus depuis le premier juillet 1677 jusques
« à la Saint-Remy 1678, à raison de treize cents livres
« par an... »

Ce n'est pas d'hier, mon ami, que vous êtes un moliériste ardent, convaincu, passionné, et quelle belle religion que celle-là, car n'est-ce pas adorer celui qui fut toute clarté, brûlant les vains mensonges à la flamme de son esprit, et dont l'universelle tendresse, embrassant toute la folle humanité, n'a d'égale que son génie! Vous aimez si profondément votre dieu que vous trouvez même superflu de perdre temps à le louer,

et vous aimez mieux vous occuper pratiquement, comme peut le faire un savant compréhensif et spirituel, de ce qui peut nous aider et nous servir à le connaître mieux. Vous avez étudié, vous étudiez sans cesse Molière, avec tous les moyens d'investigation que vous fournissent les livres, les documents, les archives, l'inconographie, et je me le rappelle, quand M. Ballande organisa au théâtre Italien un jubilé et une exposition moliéresque, les plus beaux portraits qui furent alors montrés au public appartenaient à votre précieuse collection. Elle est en effet riche entre toutes, et par conséquent vous devez savoir mieux que personne à quel point les portraits du poète ne se ressemblent pas entre eux. Si jamais il s'agissait de les mettre d'accord, ce serait une tâche à faire reculer l'analyste le plus inventif. Comment le nez, gros du bout, aux narines bien ouvertes, que nous racontent le portrait écrit de Molière et les peintures de Mignard, devient-il, dans d'autres images, et notamment dans un portrait souvent gravé, dont vous possédez, je crois, l'original, un nez presque pointu ? Devine si tu peux !

Moi, par un procédé qui m'est familier, j'adopterais la sublime et mélancolique effigie que nous propose le buste de Houdon. Car la vérité matérielle étant en quelque sorte impossible à reconstituer, n'est-il pas prudent de s'en tenir à l'affirmation du génie? Molière doit être tel à travers les âges, parce que Houdon l'a voulu ainsi, et cette raison me paraît suffisante. Celui qui a pu donner à Voltaire, chauve et lisse comme un rocher poli, une chevelure qui est bien la sienne, qui lui appartient en propre, qui est sa chevelure légitime, et que rien ne lui enlèvera jamais à travers l'éternité future, celui-là avait bien le droit de modeler à Molière un visage d'une réalité idéale et supérieure, conforme à son génie. Et je le revois encore très bien esquissé d'un trait, mais d'un trait magistral ! dans ces quelques lignes placées à l'avant-dernière page de votre belle étude :

« A moins d'une restitution pieuse, que je rêve sans oser la suggérer, la lumière du jour parisien n'éclairera plus jamais le puits obscur et enseveli devant lequel Molière a passé chaque jour pendant les cinq derniers mois de sa vie, soit qu'il descendît sous les ombrages pour respirer l'air matinal, soit qu'il se rendît à son théâtre pour préparer ce funeste *Malade imaginaire,* dont les répétitions, mêlées de musique et de danse, durèrent près de trois mois, et dont la quatrième représentation le tua. C'est par là qu'il sortait, vêtu communément de drap noir, sur lequel tranchait la blancheur des dentelles, marchant grave, noble et pensif, vers ce tréteau glorieux auquel il avait depuis trente ans voué sa vie, et qui la lui prit dans la soirée du 17 février 1673. »

Guenille si l'on veut! — Votre admirable travail, mon ami, a trouvé une enveloppe, une figure digne de sa patiente et profonde pensée. Il est imprimé sur du papier de fil fait, chose étrange! avec du fil; en caractères purs, élégants, bien gravés, par les soins de l'excellent typographe Charles Unsinger; les proportions sont harmonieuses, la justification bien ordonnée, les blancs répartis dans une juste mesure, les ornements et les culs-de-lampe employés avec la plus discrète sobriété, de telle sorte que ce volume est dans la plus noble et la plus complète acception du mot : UN LIVRE. Et c'est ce qui me rend très heureux, car toutes les fois qu'un beau livre, qu'un vrai livre est consacré à la gloire immortelle du Contemplateur, j'en éprouve une joie vengeresse. Pourquoi *vengeresse?* me demanderez-vous. J'aime, j'idolâtre Molière, naturellement, sans quoi ma prétention à mériter le nom de poète serait insoutenable et folle. Mais je ne me crois obligé ni à tousser et à cracher comme ce dieu, ni même à admirer la façon dont il tousse et crache. Et ici je vous demande la permission de mettre un point comme sur un I gigantesque.

Je crois qu'on ne saurait attaquer les abus d'une

institution sans attaquer l'institution elle-même, tant toute chose est étroitement et intimement liée à ses abus. Je crois que lorsque Luther flétrissait l'abus des indulgences, il en voulait, comme la suite l'a bien prouvé, aux indulgences mêmes, et à celui qui les donne, et à la religion qui le met sur un trône. Je crois que, lorsqu'en 1848 les opposants demandaient l'adjonction des capacités, ils réclamaient *ipso facto* l'adjonction des incapacités, qu'en effet nous avons obtenue. C'est pourquoi, en compagnie de beaucoup d'honnêtes gens qui, de même que les Limosins, ne sont pas des sots, et de même que les Parisiens, ne sont pas des bêtes, je n'ai jamais pu applaudir la célèbre tirade de Clitandre à la scène III du quatrième acte des *Femmes Savantes :*

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes...

Je le sais bien, Molière me dira que, par la bouche de Clitandre, il prétend railler les mauvais gredins et non les bons gredins; mais je ne crois pas ce qu'il dit. Je sens que ces gredins, dont il rapetisse complaisamment le cerveau pour les besoins de sa cause, ce sont mes maîtres, mes rois, mes dieux, les princes de la pensée humaine! Je pense qu'ils font en effet avec leur plume les destins des couronnes et les autres destins, et qu'ils ont raison de se croire d'importantes personnes dans l'État, précisément parce qu'ils sont imprimés et reliés en veau. Et voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? Il semble que, là, Molière incrimine les gredins qui font le livre, moins encore que le livre lui-même, et que le veau dont le livre est revêtu. C'est pourquoi, à ce qu'il me semble, le Livre prend une noble et magnifique revanche, digne de lui, lorsqu'il célèbre pieusement le plus grand des poètes. Et en quel temps plus que dans le nôtre a-t-il savouré cette généreuse vengeance?

Non seulement les plus beaux livres, érudits, profonds, spirituels ont été écrits pour étudier, pour glorifier Molière, pour mettre ou remettre en lumière tout ce qui touche à son histoire et à sa vie; mais la typographie, le dessin, la gravure, l'érudition patiente unissent chaque jour leurs efforts pour donner de nouvelles éditions irréprochables de son œuvre, où la correction le dispute à la plus éblouissante magnificence. Il n'est pas jusqu'au Registre de Lagrange qui n'ait été imprimé avec des proportions monumentales, et avec une pompe inouïe, comme si c'étaient les Tables de la Loi. Ainsi le livre a montré qu'il a de l'esprit, et le veau a témoigné qu'il n'est pas trop bête.

Mais pourquoi ce grand cœur, pourquoi cette lucide pensée, pourquoi cet absolu bon sens, pourquoi ce victorieux génie, pourquoi Molière en aurait-il voulu au Livre, lui qui construisait jour à jour, et qui devait laisser après lui, impérissable, le plus beau de tous les livres? Pour répondre à cette question, il faut se rappeler, comme la science le proclame, que chacun de nous a une personnalité double et existe deux fois, d'abord comme être individuel, puis comme fragment d'un être collectif. Molière individu, Molière poète, le contemplateur, le créateur, le philosophe Molière, vivant à mi-chemin du ciel, dans une sphère inaccessible et sereine, est à des milliers de lieues au-dessus des injustices, des préjugés et des faiblesses. Mais d'autre part, Molière appartient à l'être collectif appelé Théâtre, et en cette qualité il partage les amours, les appétits, les répulsions, les haines même de la race-théâtre. Or, c'est l'impeccable instinct, c'est la loi du *combat pour la vie* qui le veut ainsi, le Théâtre sent un ennemi dans le Livre. Où le Livre n'existe pas, où le spectateur est un être naïf ne sachant pas lire, le Théâtre est maître absolu; à son gré il charme, domine, émeut, enchante les âmes, sans que rien vienne entraver son action, et le destin de l'œuvre représentée est une chose défini-

tive et suprême ; il n'y a pas à en appeler. Du moment que le Livre existe et le spectateur qui sait lire, tout change de face, et nous en avons vu d'éclatants exemples.

Deux œuvres d'Alfred de Musset, *André del Sarto* et *La Quenouille de Barberine*, qui étaient imprimées depuis longtemps et que tout le monde avait lues, passaient pour de très belles comédies; plus tard et pour des raisons qui peuvent être appréciées de façons très diverses, l'épreuve de la représentation leur réussit à demi; cependant elles restèrent belles comme devant, parce que le texte imprimé et connu permettait de faire la part qui revient à chacun dans ce résultat. Qui ne voit combien les poèmes de Corneille, de Racine, de Molière lui-même se seraient écartés de leur sens primitif, s'il ne nous était donné de les lire! Car par son essence même, la représentation tend à diminuer la part du Verbe, pour développer démesurément celle de la mimique et du jeu de scène.

Mais, mon ami, ces considérations m'ont entraîné trop loin. Je voulais vous dire quel intérêt j'ai trouvé dans la lecture de votre *Appendice*, qui prend une par une les maisons de la rue de Richelieu, et raconte leur construction, leurs vicissitudes et cellesde leurs propriétaires. Comme tout serait éclairé, si on avait des siècles à soi et si un tel travail était possible, par une histoire de Paris entier faite de la sorte! Ne serait-ce pas le cas de reprendre l'idée de Balzac, d'enrégimenter sous un chef des gens de lettres, et de les utiliser à ce gigantesque labeur, comme jadis des pharaons employaient les rouges Égyptiens à construire les Pyramides?

XLI

L'ÉCRITURE

A PIERRE VÉRON

Mon cher ami, la légende raconte que vous écrivez seulement par jour quatorze articles; mais, puisqu'on voit des articles de vous infiniment plus nombreux, c'est que, nécessairement, vous les écrivez. Et c'est toujours du même esprit net, vif, rapide, de la même plume alerte, avec la subtile intelligence de tout, avec le trait qui arrive à point nommé et vole droit au but. Le vers d'EVIRADNUS : « *Sans jamais m'absenter ni dire : Je suis las* » pourrait être votre devise. Et pourquoi seriez-vous las? Sont fatigués, seulement ceux-là qui se reposent quelquefois, et qui ensuite veulent se remettre à l'ouvrage; mais vous ne vous reposez jamais; aussi n'avez-vous pas à redouter cette dangereuse transition du chaud au froid.

Un personnage de *La Vie de Bohème* disait comiquement : « Il y a comme ça des années où l'on n'est pas en train! » Vous, c'est tout le contraire; il y a des années où vous êtes en train, et ce sont toutes les années. Mais, au moins, êtes-vous bien entouré par la mise en scène traditionnelle de l'homme qui écrit? Avez-vous la lampe basse à vaste abat-jour, et autour de vous des piles de livres, et de l'encre aux doigts et

des manches vertes? Vous cognez-vous dans la rue contre vos amis sans les reconnaître, et quand on vous parle, répondez-vous tout de travers, comme un songeur qui tombe du ciel ou qui revient de Pontoise? Nullement. Vous appartenez à la vie, vous avez le temps d'assister aux comédies, de promener au Bois, d'aller dans le monde, de donner chez vous à vos amis d'excellents dîners, des fêtes où se presse tout le Paris illustre, où l'on entend Christine Nilsson, Faure, Maurel et les autres grands artistes, et enfin de vous comporter comme les honnêtes gens. Cependant les quatorze articles quotidiens (moi, je crois qu'il y en a davantage) marchent avec une régularité parfaite, et quoi que le public désire savoir, vous êtes là pour le lui dire, sous une forme gaie et amusante, et dans ce très bon français qui, de même que le grec, n'a jamais gâté rien.

Notre grand Musset confesse en une de ses plus belles strophes que *Quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire,* et en effet, il écrivait volontiers, quand par hasard il lui arrivait d'être sans le sou. Mais vous, vous continuez la chère besogne, même quand vous avez de l'argent; sans quoi vous courriez le risque de n'écrire jamais. Et quand, par exemple, vous composez une grande pièce de théâtre, ou quand vous la faites répéter, vous ne faites nullement trêve pour cela à vos labeurs de journaliste, ce qui est le bon sens même. On ne relit jamais assez dans le livre d'Eckermann la page où Gœthe conseille aux poètes de faire le plus possible de poésies de circonstance et, quand il leur vient une bonne idée, de la saisir tout de suite, au lieu de paresser, sous prétexte de rêver de grandes œuvres. Car, au contraire, ces petites œuvres du moment, enlevées, prises sur le vif, vous donneront la science de composition, et la plume docile, toujours prête, avec lesquelles vous ferez les grandes œuvres, si vraiment vous les avez dans la tête. Et aussi on ne se répète pas

assez la définition admirable de Baudelaire : « L'inspiration, c'est de travailler tous les jours. » Oui, c'est la vraie et seule inspiration, et les constructions de phrases, les images, les tropes, les mots ne se dérobent pas à celui qui vit avec eux et qui ne les quitte pas d'une semelle.

Étant donné ce que vous êtes, mon cher ami, le conteur, le diseur infatigable, le remueur et le metteur en œuvre d'idées toujours prêt, c'est avec vous surtout que je puis causer sur cette question : le travail littéraire est-il fatigant ou ne l'est-il pas? A mon sens, il ne l'est pas du tout pour l'esprit, quand il s'agit d'un esprit créé, instruit, outillé, entraîné pour cela. Mais reste un autre point de vue, celui de la fatigue physique. A l'époque où (l'art étant alors dans le marasme) les théâtres du boulevard jouaient par soirée trois mélodrames en huit ou dix tableaux chacun, et où le célèbre Saint-Ernest qui, bien qu'il n'eût pas de nez, représenta Louis XVI et Napoléon, soutenait presque à lui seul le poids de ces immenses machines, un amateur égaré un soir sur la scène de l'Ambigu lui disait son admiration. — Ah! monsieur, s'écriait-il, exprimer tant de passions, de délires, d'amours divers, subir tant d'émotions, verser tant de larmes, traverser tant de souffrances, quel martyre sans cesse renouvelé, et lorsqu'arrive la fin de la soirée, que vous devez sentir de commotions et de brisements dans le cœur! — Non, monsieur, c'est dans les jambes, lui répondit avec mélancolie le bon Saint-Ernest, qui savait assez bien son état de tragédien pour n'être pas déchiré par les sentiments qu'il feignait, mais qui, en somme, étant une créature humaine, ne pouvait rester sur ses jambes six ou sept heures de suite, sans y sentir des crampes douloureuses.

Eh bien! tel est, à ce que je crois, le sort de l'écrivain. Inventer, créer, imaginer, ce n'est rien; trouver des saillies, des traits piquants, faire se dérouler sa-

vamment les mille arabesques du caprice, cela va de soi; mais à être toujours courbé en deux sur le divin et terrible papier blanc, à toujours pencher la tête en avant, à toujours faire courir la plume de gauche à droite, on finit par avoir bien mal dans le dos et dans les reins. C'est à quoi depuis bien longtemps on a cherché des remèdes, mais il n'y en a pas. De fort honnêtes gens écrivent debout, sur un pupitre monté haut sur pattes, et tout en cherchant une épithète, ou un arrangement de syllabes, se promènent dans la chambre. Mais c'est un mauvais système, parce que, dès qu'on n'a plus l'œil sur eux, les mots, qui sont des malins, s'envolent dans tous les coins, comme des oiseaux fous, et se cognent la tête et les ailes contre le plafond. Et l'écrivain lui-même, s'il a quelque tendance à la rêverie, ce qui est pardonnable, car en somme on n'est pas parfait, ne tarde pas, en se promenant, à imaginer d'autres ouvrages que celui auquel il travaille, et au lieu de faire bravement son métier de forçat, à savourer frauduleusement les coupables délices de la liberté.

Dans son charmant livre intitulé *Le Paradis des Gens de Lettres,* mon regretté ami Charles Asselineau raconte une machine perfectionnée grâce à laquelle, au fur et à mesure que l'écrivain pense, sa prose se trouve composée typographiquement, corrigée, publiée d'abord dans une Revue où on paie très cher, et tout de suite après en un volume élégant et commode; mais cette solution, qui me paraît très vraisemblable, appartient encore au domaine du surnaturel, tant que la Science ne l'a pas ratifiée; aussi n'y a-t-il pas lieu de l'examiner pour le moment. Des inventeurs plus pratiques avaient construit un piano-compositeur, sur lequel il suffisait de jouer, en suivant sa pensée, pour assembler les caractères typographiques et pour en former des mots et des phrases soigneusement ponctuées. Cette invention présentait de nombreux avantages, car c'est une combinaison séduisante, celle d'un

piano qui ne joue pas d'airs, ni de symphonies, et n'exhale aucun son. Mais aussi, lorsque l'écrivain a l'habitude de raturer des mots, d'effacer, de retoucher et de recommencer des phrases, (ce qui n'est pas sans exemple,) quel tohu-bohu, quel tumulte, quel brouillamini de caractères, de virgules, de cadratins et de filets cela doit faire dans un piano ! On ose à peine y songer.

Non, décidément, le puissant anesthésique, le chloroforme de l'opération littéraire, n'a pas été encore trouvé, et quoique mâle, ou devant l'être, il faut que l'écrivain, comme les femelles des bêtes, accouche dans la douleur, en ayant mal aux reins. Et cela, par mille raisons, dont la meilleure est celle-ci : que si le remède était trouvé, il ne faudrait pas s'en servir. Car la phrase est comme la terre, elle aime celui qui la travaille de ses mains et l'arrose de sa sueur, et c'est pour celui-là seulement qu'elle est féconde. Il faut de ses yeux la voir germer, lever, éclore, grandir, fleurir et porter ses fruits superbes. Que l'écrivain écrive donc, puisqu'il n'en peut être autrement, et le seul adoucissement qu'il puisse apporter à sa peine matérielle, c'est de trouver de bonne encre et de bon papier sur lequel les plumes glissent bien. Parbleu! Rabelais, Montaigne, Molière se servaient de papier fait avec de vrai chiffon de toile, auquel on ne mêlait pas, comme aujourd'hui, un tas de choses absurdes, et les couteliers, qui étaient d'honnêtes couteliers, leur vendaient, pour tailler leurs plumes, des canifs qui coupaient très bien. Aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aient écrit des livres solides et durables. Voltaire aussi, à ce que j'imagine, avait su trouver du papier qui n'était pas mauvais. Dans ce temps-ci, on vend encore de bon papier chez quelques rares marchands (et notamment Victor Hugo en a déniché une quantité considérable!) mais il faut le payer beaucoup plus cher qu'autrefois.

Pour calmer momentanément les maux de reins

produits par le travail littéraire, les massages, les frictions et les bains orientaux avec tous leurs salamalecs sont assez efficaces; mais dès qu'on reprend la plume, va te promener, il n'y a plus rien de fait, tout est rompu, mon gendre. Mon ami, je vous le dis dans le tuyau de l'oreille, j'avais rêvé, moi qui vous parle, un autre moyen pour que les littérateurs n'eussent plus de douleurs dans le dos, et ce moyen c'était : de supprimer la littérature. Pourquoi ne la supprimerait-on pas? Dans très peu de temps, quand les progrès imminents des sciences électriques et télégraphiques nous permettront de faire venir instantanément de tous les points du monde des informations précises et infiniment variées, il est évident que LE FAIT saisi, cueilli tout vif au moment même où il vient d'éclore, suffira à remplir les quatre pages des journaux. Il n'y aura donc plus aucune raison pour qu'ils donnent asile à des ouvrages souvent charmants, ingénieux, pleins de talent et de gaieté, mais qui, pareils à la savate de l'Auvergnat, tiennent de la place.

Quant aux livres, il est inutile d'en fabriquer, puisqu'il n'y a plus de place pour en mettre, ni dans les bibliothèques publiques, bondées jusqu'aux combles, ni dans les appartements particuliers, édifiés sur des terrains à trois mille francs le mètre, et à peine assez vastes pour y installer les deux fauteuils bas, confortables, et la paire de pincettes. Mais comme il faut employer les littérateurs, et comme l'homme a besoin d'amusement, de distraction, de surprise et de joie, dans la campagne ou dans les rues de la ville, près des tables où les laboureurs et les ouvriers boivent le vin du repos, les romanciers viendraient raconter toutes sortes de belles histoires. Ils ne seraient même pas forcés de les inventer personnellement; la même histoire pourrait servir à vingt conteurs, et ainsi, en passant de bouche en bouche, s'augmenterait et s'enrichirait de mille ornements nouveaux. Je le sais bien, ce

serait la mort de la propriété littéraire; mais avec la propriété littéraire, ni l'*Iliade*, ni *La Divine Comédie* n'auraient pu naître, ni les pièces de Molière. Il n'y aurait donc pas à trop regretter une loi, grâce à laquelle un paysan qui plante un chou s'expose à un procès en contrefaçon.

Mais les journalistes, les gens d'esprit? Rien de plus simple. Tous les mortels avec qui ils voudraient bien causer leur donneraient de l'argent, et de la sorte ils deviendraient extrêmement riches. Et sur toute la joaillerie des volumes de vers, que pense monsieur Josse? (Monsieur Josse, c'est moi-même.) Celui qui aurait composé un petit poème le réciterait aux personnes qu'il rencontrerait, et si c'était *Le Loup et l'Agneau*, ou *Mignonne, allons voir si la rose...*, le poème voltigerait sur les bouches des hommes et se perpétuerait; sinon, il serait oublié. Mais écrirait-on encore des lettres, pour être mises à la poste? Les messieurs, non; et ils devraient se contenter de la correspondance télégraphique; mais les dames pourraient continuer à écrire des lettres, et on les lirait à haute voix dans les salons, pour s'amuser, comme au temps de Louis XIV. Car la femme, qu'elle soit Sévigné ou Turlurette, écrit toujours bien les lettres, parce qu'elle ne s'applique pas et qu'elle y met tout ce qui lui passe par la tête. Et puis, il en est pour elle de l'écriture comme des nuits passées au bal, et des causeries d'amour à la lueur des chastes étoiles! Ça ne lui fait jamais mal dans le dos.

XLII

LA STATUE DE BALZAC

A EMMANUEL GONZALÈS

Mon cher président, comme le dit votre lettre si pieusement émue, ce sont les nombreux amis et admirateurs du grand Honoré de Balzac qui vous ont invité à prendre l'initiative d'une souscription destinée à élever une statue au créateur de *La Comédie Humaine*. Ils ne pouvaient choisir mieux. Vos travaux déjà si longs, votre brillante et honorable carrière, l'intégrité d'une irréprochable vie, le dévouement que vous avez montré, sans aucune défaillance, aux lettres et aux lettrés, vous rendaient digne de les représenter dans cette circonstance solennelle, et votre nom est ici un gage certain du succès.

Oui, mon ami, élevons la statue à Balzac! Que la noble figure de ce géant, de ce fils immortel de Rabelais, se dresse sur une des places publiques de son Paris, brillante de force et de joie, et resplendisse sous le soleil en sa gloire triomphale! Cette statue, Balzac ne l'aura pas volée, lui de son vivant toujours insulté, vilipendé, méconnu, grignoté par toutes les misères qui toujours mordent le talon du génie. Ah! pour la faire, cette statue du héros qui fut et sera notre maître, rassemblons vite beaucoup d'étain et beaucoup de

cuivre! Et si nous en avons, jetons aussi notre argent dans la fournaise, et si nous en avons, jetons-y aussi notre or, afin que la figure du dieu soit coulée avec un airain pareil à celui qui ruisselait dans les rues après l'incendie de Corinthe!

Ah! quand même nous jetterions encore, par-dessus le marché, dans le brasier nos cœurs et nos âmes, nous ne rendrons jamais assez d'honneurs à celui qui dans l'avenir sera notre seul témoin. Oui, osons le dire, le seul. Certes il y a eu dans ce temps d'habiles et ingénieuses comédies jouées sur les théâtres; il y a eu des coins de vie et d'âme savamment observés ou devinés; il y a eu des sanglots, des cris de poète sincères, et de superbes ironies; mais enfin, le siècle entier, ce dix-neuvième siècle dans son ensemble, ses aspirations, sa lutte pour la vie, son prodigieux esprit, ses amours tragiques et maladives, pour en avoir une idée, il faudra feuilleter d'une main nocturne et diurne *La Comédie Humaine*, qui après l'épopée de Rabelais, est le Livre! Il faudra la relire sans cesse, parce qu'au-dessus des accidents et des anecdotes, elle est vraie d'une vérité virtuelle et grande comme une Iliade.

Lui aussi, le grand Tourangeau était un statuaire. A la façon de Michel-Ange, sans perdre de temps à des modelages et à des moulages, tout de suite il prenait en main le ciseau et le maillet, entamait son bloc par le haut, et autour de sa tête formidable et sereine, les éclats de marbre s'envolaient, ainsi que des oiseaux. Quelquefois, arrivé au bout de son marbre, il ne lui en restait plus pour faire les pieds, accident qui arrive volontiers aux colosses faiseurs de colosses. En homme qui prend ses précautions, en même temps qu'il l'érigeait pour nous, Balzac avait eu soin de s'ériger à lui-même un monument sur lequel le Temps usera ses dents rapaces, et mille fois indestructible. Aussi n'aurait-il en effet aucun besoin de la statue que nous lui consacrerons; mais nous, pour notre honneur, pour

notre gloire, pour montrer que nous ne sommes pas des fils oublieux et indignes, nous avons besoin de la lui consacrer.

Élevons-la donc, cette statue, et qu'elle évoque, avec sa vigueur hérakléenne, le géant à l'épaisse chevelure! Et une fois coulée, refroidie, posée sur son socle, j'imagine qu'elle éclatera d'un vaste rire, image d'un homme divin à qui on donnera une statue après sa mort, après lui avoir tout refusé de son vivant. Lorsque fut érigée la statue du grand Corneille, magnifiquement drapée dans un manteau aux larges plis, en une page pleine de colère, de bon sens et d'ironie, le spirituel Jules Janin expliqua très bien comme un solide manteau réel en bon drap d'Elbeuf eût été plus utile à Corneille vivant que le chimérique manteau de bronze à Corneille mort. Eh bien! mon ami, lorsque, Gulliver emprisonné dans les mille fils des Lilliputiens, harassé par les huissiers, par les billets, par l'argent et par le manque d'argent, Balzac avait à lutter contre d'innombrables difficultés pour pouvoir continuer sa grandiose Comédie, j'imagine que s'il avait pu savoir ce que nous allons faire demain, il n'aurait pas manqué de nous dire en homme pratique : « — Donnez-moi d'ores et déjà l'argent de la statue, pour que je puisse travailler; mais quant à la statue, je la ferai moi-même, et je m'en charge! »

Est-ce à dire, mon ami, que je ne veuille pas la statue? Au contraire, je la veux de toute ma religion, de toute mon âme et de toutes mes forces; en humble auxiliaire, je m'associerai à votre œuvre sans marchander le temps et le dévouement, et je ne demanderai pas à me reposer avant que le Balzac de bronze ne regarde passer à ses pieds l'immense peuple fourmillant qu'il a modelé et créé, de Marsay et Vautrin, et Nucingen, et madame de Maufrigneuse, et madame Jules, et tous les autres. La statue, je la veux; mais lorsque nous l'aurons élevée, non seulement nous ne nous serons pas acquittés envers Balzac, ce qui est impossible, mais

nous ne nous serons même pas acquittés dans la mesure de ce que nous pouvons, et nous aurons encore le devoir de rendre au maître des hommages bien autrement sérieux que celui-là.

Mon ami, aimer les grands morts seulement dans leur mémoire et dans le bronze qui vaguement les représente, c'est ne rien faire du tout; il faut les aimer dans leur sang et dans leur chair vivante, c'est-à-dire dans le sang et dans la chair de leurs fils, dans leur postérité légitime. Les pires de tous les philistins sont ceux qui prétendent adorer Racine et Corneille, mais qui disent : « La poésie a fini avec eux. » Non, ils en ont menti par leur gorge affreuse, la poésie ne meurt pas, elle ne s'éteint pas; Dieu, qui est le fabricant des génies, en fabrique toujours, et feindre de croire qu'ils n'existent pas est un moyen trop commode de s'acquitter avec eux.

Certes, il ne faut pas adopter l'audacieux système de tropes inauguré par Louis Belmontet, et prétendre avec lui que *Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime.* Il ne faut pas dire : « La meilleure manière d'élever une statue à Balzac, c'est d'honorer le génie vivant. » Mais pour rester dans le bon sens et dans la bonne construction grammaticale, nous pouvons dire : « Après que nous aurons érigé la statue de Balzac, nous n'aurons rien fait si nous ne l'honorons encore dans sa race, dans ceux qui après lui portent le flambeau sacré; » et c'est tout ce qu'il y a de plus facile; il n'y a qu'à vouloir.

Quand le Molière de ce temps mourut brisé par le travail, à l'âge même où étaient morts Molière et Shakespeare, son corps fut à peine suivi, honte éternelle pour la France! par quelques pelés et par quelques rares tondus. Nous ne pouvons pas faire que les obsèques de Balzac recommencent; mais ce que nous pouvons très bien faire, c'est, quand un homme de génie mourra, de l'accompagner pieusement à sa dernière demeure, au lieu de rester égoïstement au coin du feu, les pieds sur les chenets.

Pendant des années, — je me le rappelle! — on vit traîner à la Comédie-Française, usé à force de ne servir à rien, le manuscrit de *Mercadet le Faiseur*, une des grandes comédies de ce temps. Il fallut que Balzac fût mort, et que la pièce eût été jouée avec un éclatant succès au Gymnase, pour que notre premier théâtre consentît à l'accueillir enfin. Eh bien! si la Comédie se repent de ce déni de justice, elle a un moyen bien simple, et unique! de le réparer; c'est de ne plus laisser traîner chez elle des chefs-d'œuvre non joués. Un jour, Paris fut étonné par un rire énorme, pareil à celui des Dieux assis au festin dans leur salle pavée d'or; c'étaient les académiciens qui riaient, parce qu'après avoir écrit seulement *La Comédie Humaine*, Honoré de Balzac avait l'audace de se présenter à leurs suffrages.

Ni vous, ni moi, ni l'Académie, nous ne pouvons empêcher qu'il en ait été ainsi; mais si un autre Balzac s'offre au jugement des immortels et provoque un nouvel éclat de rire, il nous est tout à fait permis de nous adresser au docte corps, et de l'adjurer par de vives raisons. Nous pouvons lui dire : « Académie, tu es la suprême consécration, mais à la condition d'être en même temps la justice. Lorsque volontairement tu te prives d'un génie, tu t'amoindris d'autant et tu n'amoindris nullement ce génie. L'avenir ne reprochera nullement à Gautier et à Baudelaire de n'avoir pas été académiciens, mais il ne saurait te pardonner de n'avoir pas admis dans ce que tu appelles *ton sein* Gautier et Baudelaire. » Oui, nous avons le droit de parler ainsi. N'allant jamais à l'Académie, je ne sais pas si Leconte de Lisle en fait ou n'en fait pas partie. Toutefois, je crois qu'il n'en fait pas partie. S'il en est ainsi, l'Académie aura, cette fois encore, boudé contre son ventre, ou contre *son sein*, puisqu'elle tient absolument à avoir un sein.

Mon ami, à la fin seulement de sa vie illustre, et lorsque les étrangers s'imaginaient certainement qu'au-

tour de son cou robuste il portait le collier souverain composé d'aigles aux ailes déployées, Balzac reçut la croix de chevalier de la Légion d'Honneur, comme un sous-chef de bureau, ou comme Musset et Lamartine, car il faut bien l'avouer, pour le génie la France n'a jamais eu deux poids et deux mesures. Le grade de commandeur (que Hugo ne possède pas, n'étant que Hugo et n'ayant encore que quatre-vingt-un ans,) avait été réservé pour monsieur Scribe. Que pouvait faire Balzac devant cette manifestation ridicule? Il remercia, rangea la croix de chevalier dans un tiroir, et se remit à travailler, ce qui est la fin de tout et la suprême sagesse. Nous ne pouvons pas faire que cela n'ait pas été; mais nous pouvons regarder ce qui se fait autour de nous. Je ne sais pas en vertu de quelles règles l'avancement est obtenu dans la Légion d'Honneur; cependant l'Europe considère avec raison Edmond de Goncourt et Alphonse Daudet comme les plus illustres représentants actuels de la littérature française, et sans en être certain, je ne pense pas qu'ils aient été appelés à des grades très supérieurs. Et même, quoique je ne puisse avoir grande confiance en mes yeux affaiblis par l'âge, il me semble bien que je ne vois rien à la boutonnière de Jules Barbey d'Aurevilly, ni à celle d'Émile Zola, ni à celle du grand poète des *Rimes Neuves et Vieilles*, du *Pays des Roses*, des *Ailes d'Or*, de la *Chanson des Heures*, Armand Silvestre. Pourtant, il y a dix-sept ans déjà (mars 1866) que George Sand écrivait à propos de ses premiers poèmes : « Voici de très beaux vers. Passant, arrête-toi et cueille ces fruits brillants, parfois étranges, toujours savoureux et d'une senteur énergique. » Mais qui parlait ainsi? Ce n'était que l'auteur d'*Indiana*, de *Lélia* et de *Valentine*, George Sand!

Mais, mon ami, on me demandera de quoi je me mêle, et on me renverra à mes moutons, c'est-à-dire à mes rimes, en me priant de ne pas mettre le nez dans les choses sérieuses. Il y a, me dit-on, un ministre compé-

tent pour rendre justice à qui de droit, et il y a la Société des Gens de Lettres pour appeler l'attention sur ceux de ses membres qui le méritent. Cette Société, mon cher président, vous l'avez représentée avec fidélité, avec dévouement, avec éclat; moi-même, j'en suis membre depuis le temps où la reine Berthe filait; nous devons l'aimer et nous l'aimons, mais nous ne pouvons empêcher la nature des choses. Fondée surtout au point de vue du roman-feuilleton, il est probable qu'elle accorderait peu d'importance à un La Rochefoucauld n'ayant publié que ses *Maximes*. D'ailleurs un poète y serait un étranger et un exilé, par cette excellente raison qu'il est un étranger et un exilé partout.

Quant au ministre, il a bien d'autres chats à peigner. Il y avait déjà des ministres du temps de Balzac. Le ministre peut justement dire, en employant la logomachie de Gavroche : « Si je connaissais par leurs noms les écrivains de mon temps, je ne serais pas ici ! » C'est pourquoi, mon ami, élevons la statue de Balzac, j'y consens, j'en suis, je suis prêt à retrousser ma manche et à faire la besogne ; mais en même temps occupons-nous un peu de savoir le sort qu'on fait à son sang et à sa chair vivante, et alors, exempts de honte et de remords, nous oserons contempler l'œuvre pieuse de nos mains et lever nos yeux vers la Statue !

XLIII

POUR SHAKESPEARE

A PAUL MEURICE

Mon cher ami, je lis dans les journaux une nouvelle qui me comble de joie. C'est qu'à la saison prochaine, votre admirable drame traduit de Shakespeare, votre *Hamlet, prince de Danemark,* sera repris à la Comédie-Française. Ah! je désire être là et applaudir de tout mon cœur et de toutes mes forces, comme j'applaudissais, il y aura ces jours-ci trente-six ans, le 15 décembre 1847, quand la pièce fut donnée pour la première fois, sous la direction d'Hostein, au Théâtre-Historique!

Cette pièce, à laquelle Alexandre Dumas père devait apporter plus tard l'appoint de son prodigieux talent et de son habileté scénique, enfant encore, vous l'ébauchiez déjà au collège, tout en étudiant Homère et Sophocle, car vous avez eu dès ce temps-là l'adoration de Shakespeare, et dès qu'il vous fut donné d'aborder la scène, dans une fraternelle union avec Auguste Vacquerie, ce fut par des études shakespeariennes, comme *Falstaff*. Shakespeare! il ne me semble pas qu'il soit même permis de le louer; mais il faut se donner à lui, comme firent Delacroix et Berlioz. Naturellement, je nomme d'abord ces génies; mais il n'est pas besoin d'être si grand qu'eux pour trouver le salut dans la

compagnie du poète d'*Othello* et de *Macbeth*. Ainsi que le disait justement le regretté Philoxène Boyer, dans ses leçons qui n'ont pas été oubliées, il n'y a pas d'exemple qu'un homme, s'étant voué au culte de Shakespeare, soit resté un homme ordinaire. On peut être séduit par tous les systèmes chimériques, inventés par la médiocrité, qui font de la poésie dramatique un art de pur escamotage; mais qu'on lise une page de Shakespeare, et tout de suite ces vaines fantasmagories s'évanouissent, se dissipent dans la nuée.

Le plus beau des poèmes dramatiques, le plus grand, le plus complet qui, depuis Eschyle, soit sorti d'un cerveau humain, *Hamlet, prince de Danemark,* prenant possession de la scène française, certes c'est là un événement de la plus haute portée, et moi humble, moi infime, qui aime Shakespeare dans chaque goutte de mon sang, j'en éprouve une profonde allégresse; mais que Molière et sa maison me pardonnent! je suis comme *Le Guillotiné par persuasion* de Chavette, j'ai de la méfiance. *Hamlet* sera joué, et cela ne fait nul doute, très bien joué; mais sera-t-il joué d'une façon *shakespearienne?* Sera-t-il lui-même? Être ou ne pas être, voilà la question. Je sais que les comédiens de la rue de Richelieu sont les premiers comédiens du monde, et que M. Émile Perrin est un metteur en scène d'un goût sûr, d'un tact exquis et d'une habileté rare. Mais sauront-ils, oseront-ils et voudront-ils être *shakespeariens?* Je voudrais n'en pas douter et j'en doute cependant, parce que, pour leur grande gloire, ils sont des Français, et que, nous autres Français, nous avons le goût et la manie irrésistible de tout franciser. Rappelez-vous, mon ami, que les historiens du dix-septième siècle, toutes les fois qu'ils ont à nommer le duc de Buckingham, l'appellent franchement et sans détour : *Monsieur de Bonquincamp!* Nous sommes là tout entiers.

En Allemagne, en Italie et dans tous les autres pays, Shakespeare, couramment et habituellement repré-

senté, est accueilli et compris sans embarras, parce que, pour le jouer, on adopte, dans sa tradition large et claire, la rapide mise en scène anglaise, avec ses très simples changements de décoration à vue. Nous, avec les habitudes grossièrement réalistes que nous ont données l'opéra et le mélodrame du boulevard, nous assommons le poète sous ce qui l'écrase le plus sûrement, sous les décors compliqués à plantation, où de toutes parts le vers se perd dans les trous noirs, et sous les interminables entr'actes qui rompent l'unité et le mouvement de l'action. Ce mouvement, dans Shakespeare, c'est le véritable comédien; le décor doit être subordonné, complètement initial, et l'important c'est que l'action marche droit son chemin, sans que rien l'arrête.

La Comédie-Française adoptera-t-elle la mise en scène anglaise, les changements à vue, et ces simples décors où une toile de fond toute droite, sans découpures, renvoie la sonorité du vers, comme la plaque polie d'un réflecteur renvoie la lumière? Enfin saura-t-elle et voudra-t-elle costumer les acteurs d'*Hamlet* d'une façon *shakespearienne?* Il faut bien l'avouer, à la Comédie-Française comme à l'Opéra, prévaut l'abominable hérésie de l'exactitude historique considérée en elle-même, et sans tenir aucun compte de la volonté et des aspirations du poète ou du musicien qu'il s'agit d'interpréter. C'est ainsi que les décorateurs et les dessinateurs de costumes de l'Opéra courbent sous le même niveau égalitaire Meyerbeer, Rossini et Mozart, devenus, sous leur dure loi, non seulement égaux, mais pareils! La *Sémiramis* de Rossini succombe sous le poids des taureaux ailés à tête humaine, à barbe calamistrée, et de tout ce qu'on a trouvé dans les fouilles de Ninive, si longtemps après que le fécond musicien avait écrit sa partition, en se souciant de la couleur locale comme du Grand Turc.

A la Comédie-Française, lorsqu'il s'agit de réaliser

cette fantaisie délicieuse : *On ne badine pas avec l'amour*, le fin, le lettré, le spirituel, le délicat, mais trop docile Édouard Thierry assembla un sanhédrin qui, d'après des indications recueillies *passim* tout le long de la comédie de Musset, décida, à un mois près, l'époque probable à laquelle semblait devoir se passer l'action. Cet arrêt rendu et dûment enregistré, Procuste en personne fut appelé et, des ajustements donnés par Musset à son héros supprima impitoyablement tout ce qui dans cette affaire devait créer une discordance historique. Parfaitement et exactement vêtu comme un bourgeois du temps, le poétique, l'insaisissable, le romantique Perdican fut poudré à blanc et coiffé d'un tricorne, pour que rien ne l'empêchât d'aller faire sa visite réglementaire à madame la présidente.

Musset avait voulu que Perdican détachât une chaîne d'or de son bonnet, pour la donner à Rosette ; mais, comme le fit alors observer judicieusement le géomètre, l'amant de Camille étant coiffé d'un tricorne ne pouvait avoir en outre un bonnet ; et, en conscience, il ne pouvait non plus, d'un bonnet qu'il n'avait pas, détacher une chaîne d'or. Ah ! si l'on eût daigné feuilleter l'œuvre du seul artiste qui eût vraiment le droit de costumer *On ne badine pas avec l'amour*, c'est Watteau que je veux dire, on y eût trouvé beaucoup de gens de ce temps-là qui portent leurs cheveux sans poudre et qui sont coiffés de bonnets ; mais Watteau, qui est le moins connu des Français, est censé n'avoir représenté que des bergers d'églogue, et nul maître n'est, moins que ce peintre immortel des comédiens, consulté par les comédiens.

Vous vous rappelez, mon ami, toutes les belles illustrations que l'œuvre de Shakespeare a inspirées aux dessinateurs anglais ; pour parler sans plus de celles qui sont couramment sous nos yeux, je vous citerai les dessins gravés sur bois qui ont été transportés dans la traduction française d'Émile Montégut. Ne suffit-il pas

de les regarder pour se convaincre que toute costumation exactement historique, appliquée au poète, est une hérésie? En effet, dans leur réalité poétique comme dans ces estampes charmantes, les personnages de Shakespeare sont essentiellement costumés d'une manière qui est un compromis entre l'antique et le moyen âge. Pourquoi cela? Parce qu'ils sont ainsi, parce qu'ils sont nés ainsi dans l'âme du poète, — et parce qu'il y a une vérité supérieure à la réalité. Ceci n'est plus du tout affaire d'époque et de calendrier, mais d'intuition, de sentiment, et d'ailleurs, pour cela encore, il suffirait de se conformer à l'excellente tradition anglaise.

Et comme les héros de Shakespeare ont leur costume, sans lequel ils ne sont pas eux-mêmes, ils ont leur caractère ethnique. Ce sont des Anglo-Saxons. Les jeunes hommes sont de jeunes Hercules aux larges épaules, aux longues chevelures, aux têtes presque enfantines. Ce sont des lutteurs, des boxeurs, des géants roses nourris de roastbeef. Quant aux héroïnes, il est impossible de se les figurer autrement que très grandes, sveltes, minces, robustes cependant, jaillies comme des lys, si majestueuses et si idéalement poétiques à la fois, qu'à Londres presque toujours la même tragédienne peut être tour à tour Juliette, âgée de treize ans, et lady Macbeth.

La note des journaux dit : « M. Mounet-Sully jouera Hamlet, mademoiselle Reichemberg Ophélie ; les autres rôles ne sont pas encore distribués. » Je me hâte de faire ma critique pendant qu'il en est temps encore, c'est-à-dire six mois à l'avance. Car mademoiselle Reichemberg est une parfaite, charmante et merveilleuse comédienne ; elle fait tout ce qu'elle veut faire ; elle est tout ce qu'il lui plaît d'être et cela est évident, quand je l'aurai vue en Ophélie, ses cheveux d'or pâle mêlés de fleurs des eaux, fredonnant avec une douloureuse mélancolie : *Voici le matin De Saint-Valentin,* je ne voudrai pas d'autre Ophélie qu'elle, et elle me paraîtra la

seule Ophélie possible. Mais, et pour dire cela je profite de ce que je ne l'ai pas vue encore, pour représenter la fille pensive de Polonius, pour cela seulement! il vaudrait mieux qu'elle fût de haute taille, au lieu d'être petite. Quant au très beau et très vaillant tragédien Mounet-Sully, je vous parlerai de lui tout à l'heure.

Quand fut créé votre *Hamlet, prince de Danemark*, Rouvière joua le rôle écrasant d'Hamlet avec un talent qui touchait au génie. De ce personnage surhumain il avait tout, l'âme, la pensée, la tendresse, la poésie, l'angoisse, la douloureuse ironie, tout, excepté la figure matérielle. Et de la part de Rouvière, peintre et excellemment artiste, ce fut une preuve de tact exquis de ne pas tenter de se conformer au type voulu par le poète. Car sec, brûlé, maigre, méridional jusque dans la moelle des os, avec son profil d'oiseau de proie, ses cheveux à la Paganini, sa mince barbe rare, par quel impossible miracle eût-il pu ressembler au jeune barbare du Nord, un peu gros, asthmatique déjà, à la blonde chevelure pâle, que le doute accable et déchire?

Avec l'interprétation de Rouvière, toute cette indispensable partie du rôle fut donc supprimée, et plus tard, lorsqu'accomplissant une transposition presque surnaturelle, madame Judith joua avec tant de force et d'éclat le rôle d'Hamlet, il ne dépendait pas d'elle, si brune, élégante et fine, de nous montrer le jeune prince blond et un peu gros.

Nous avons donc entendu Hamlet, mais l'Hamlet physique, si admirablement réalisé à Londres et en Amérique par notre grand tragédien Fechter, nous ne l'avons pas vu ici. Le verrons-nous? *That is the question*. Dans le rôle d'Hamlet, comme dans celui du Cid, l'extrême jeunesse est presque tout, elle est tout! car il n'y a pas un mot de ces rôles qui ne devienne absurde, si le personnage ne semble pas à peine échappé de l'enfance.

Mais un comédien arrivé à l'âge d'homme peut-il donner complètement l'illusion d'un très jeune homme? Cela ne fait pas doute. Régnier, à soixante ans, jouant Thomas Diafoirus, y était plus jeune et plus enfant que nul comédien au monde, parce qu'il voulait et savait l'être. Lorsque Beauvallet, à cinquante ans passés, représentait Rodrigue du *Cid*, mince encore, admirablement costumé, ayant su se donner l'allure, le geste, la façon d'être de l'enfant, charmant à voir avec une imperceptible moustache blonde naissante et une longue et soyeuse chevelure lisse, presque rousse, faite avec des cheveux de femme, il semblait avoir, non pas dix-neuf ans, mais expressément dix-huit ans. Ce que faisaient, vieux déjà, Régnier et Beauvallet, Mounet-Sully qui, jeune et beau, a comme eux le don et l'art de la composition, pourrait assurément le faire. *Seulement*, comme dit Bassecour...

Seulement, Mounet-Sully est l'adepte d'une religion dont les dogmes ne me sont pas connus, mais qui défend de couper sa moustache et de porter une perruque, même pour jouer la comédie. C'est pourquoi jouant *Le Cid* avec sa forte barbe et son épaisse chevelure, il a l'air d'être, non Rodrigue enfant, mais le Mounet-Sully qu'il est en effet. Et cela, malgré son talent, sa flamme, sa belle diction, son inspiration ardente. Un jour, je demandais à Fechter pourquoi ayant la plus charmante tête qui eût jamais été donnée à un mortel, il se faisait toujours pour jouer d'autres têtes que la sienne. — « Mais, mon ami, me dit en souriant le grand tragédien, c'est que je n'ai pas la prétention de posséder à moi seul tous les genres de beauté rêvés et voulus par les poètes! »

Autre chose. Vous le savez mieux que moi, mon cher Meurice, l'antithèse entre la rêverie et l'action, entre Hamlet et le jeune Fortinbras, c'est toute l'idée de Shakespeare. Ce Fortinbras, prince de Norvège, que vous réclamiez jadis avec tant de justice et que Hos-

tein vous refusa si obstinément, viendra-t-il cette fois au dénouement, à la tête de son armée victorieuse? Car, mon ami, voilà assez longtemps qu'on corrige Shakespeare et qu'on le met en pénitence. Si on le laissait une fois agir et parler à sa guise? Ah! que M. Émile Perrin, toujours si sagace, serait bien inspiré et qu'il aurait bien mérité des lettres, s'il s'avisait de faire ce coup-là!

XLV

LE MEILLEUR POÈTE

A NESTOR

Mon cher Nestor, nous pouvons causer ensemble, comme deux bons vieux. Car vous, vous avez su vous procurer adroitement un beau masque de vieillard, magnifiquement modelé et peint, que vous avez appliqué sur votre visage, et sous lequel on voit à peine passer, comme une traînée d'or, les mèches légères de votre jeune barbe blonde. Moi aussi, je possède un masque de vieillard, également appliqué sur mon visage, mais qui tient; il ne saurait m'être arraché, si ce n'est par les violences d'un audacieux vivisecteur. Cette façon d'être masqué en podagre constitue ma manière d'être; c'est comme cela que je suis, même lorsqu'on me réveille en sursaut, et pour parler comme Ruy Blas, je suis déguisé quand je suis autrement. Expliquons-nous donc, s'il vous plaît, à cœur ouvert.

Mon ami, je vous lis avec tant de sympathie, j'admire dans vos écrits (pourquoi vous l'enverrais-je dire?) tant de rapide esprit, d'honnête bon sens, de grâce vraiment française, que vous avez le don de me convaincre toujours, et à chaque mot qui tombe de votre plume, je vous crie de loin : « Vous avez raison! » comme Pandore à son brigadier. Aussi je me sens profondé-

ment stupéfait et désappointé lorsque, par le plus grand des hasards, il m'arrive de n'être pas de votre avis. Or j'ai éprouvé ce grand ennui il y a quelques jours, et cela me tourmente, il faut absolument que j'y réfléchisse, et que je m'efforce de démêler si c'est moi qui se trompe, ou si c'est vous.

Dans votre belle étude intitulée : *Deux Académiciens,* où l'un après l'autre, vous pénétrez avec une si sagace intuition l'esprit de l'historien Henri Martin et l'esprit du poète de *Psyché,* après avoir énuméré *Les Corybantes, Les Argonautes, La Colère de Jésus, Les Parfums de Madeleine,* vous dites : En toutes ces œuvres, Victor de Laprade se montre un bon disciple du grand Lamartine, LE MEILLEUR POÈTE que nous ayons eu. A quoi, en toute sincérité, je me permets de vous répondre deux choses : d'abord qu'il n'y a pas de meilleur et de moins bon poète ; ensuite que Lamartine n'a pas eu de disciple et ne pouvait pas en avoir.

Sur le premier point, pour la clarté de ma démonstration, permettez-moi de vous parlez de la poésie comme si vous ne la connaissiez pas mieux que moi, tandis qu'au contraire, je n'y suis et n'y serai jamais qu'un écolier en cheveux blancs ! Mon ami, en poésie, il n'y a pas de bon, de mauvais ou de médiocre. Un poème EST ou N'EST PAS. S'il n'est pas, c'est de l'ordure, de la fange, des détritus quelconques, n'importe quoi, rien du tout. S'il est, il est un chef-d'œuvre absolu, et il est par conséquent l'égal de tous les autres chefs-d'œuvre. Aussi n'y a-t-il pas de bons et de mauvais poètes ; il y a des poètes, voilà tout, et il me semble bien audacieux de dire que l'un d'eux est meilleur qu'un autre. La poésie étant miracle, don absolument surnaturel, où rien ne dépend de notre volonté, il se peut très bien qu'à un moment donné elle visite un homme, lui inspire une œuvre, et qu'elle ne le visite plus le lendemain de ce jour-là, ni même aucun autre jour de sa vie.

En voulez-vous un exemple éclatant, fulgurant, aveuglant, contre lequel il n'y a rien à objecter? C'est Rouget de L'Isle et *La Marseillaise*! Le jour où le jeune officier invente ou plutôt reçoit ce chant, libérateur, guerrier, irrésistible, qui emportera les armées, éclatera avec la force des ouragans et des tonnerres, et déchirera les cieux éblouis, comme une divinité casquée et cuirassée d'écailles, tenant en main l'épée sanglante, ce jour-là, si ces mots : le meilleur poète, signifiaient quelque chose, il aurait été évidemment le meilleur poète. Comme il n'y a rien au delà et comme il n'y a rien de plus grand, contentons-nous de dire simplement qu'il a été poète. Mais après, l'a-t-il été le lendemain? L'avait-il été la veille? Hélas! mon ami, vous connaissez les chants de Rouget de L'Isle, à propos desquels il convient de garder un pieux et respectueux silence.

Ne parlons que de ce qui existe, du poème digne d'être nommé ainsi. Eh bien! la science nous l'enseigne, tout miracle de vie est égal et semblable à un autre miracle de vie. N'est-il pas devenu enfantin et puéril de dire, parce que cela est trop évident, que pour attester la puissance créatrice un brin d'herbe vaut un chêne, comme un ciron est un aussi bel ouvrage qu'un éléphant? Une rose vaut-elle mieux qu'un tigre, et un crocodile est-il meilleur qu'un oiseau-mouche? Qui a pu faire l'un a pu aussi faire l'autre, cela est bien certain; l'autre n'est pas plus facile que l'un; la vie est toujours au même degré étonnante, prodigieuse et divine, et c'est pourquoi, comme ils vivent aussi, un poème est l'égal d'un autre poème.

C'est ce que Boileau a voulu et n'a pas du tout su dire, lorsqu'il a écrit ce vers, détestable à tous les points de vue :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Commençons d'abord par effacer cette cheville, le

mot SEUL. Certes, les chevilles, il en faut, je le crois, et j'ai tenté de le démontrer; mais elles doivent concourir à l'effet général, bien loin de le détruire. Or ici le mot SEUL constitue un contresens et un non-sens. Il est trop clair que si un sonnet peut valoir un long poème, il faut que cela soit à lui seul. Car pour atteindre ce résultat, s'il a besoin d'être accompagné de l'*Iliade*, la proposition devient extraordinairement naïve. Malheureusement, le mot SEUL, mis là avec une si fâcheuse inadvertance, n'est pas le seul mot impropre qui dépare le vers de Boileau. Il aurait fallu écrire : *Un sonnet parfaitement beau vaut un long poème;* car la condition essentielle d'un poème est la beauté, que l'absence de défauts ne constitue en aucune manière. Un sonnet sans défaut, ce n'est absolument rien ; il en peut exister et il en existe de tels, qui sont bons, sans plus, à mettre au cabinet.

En cette affaire, après l'avoir prouvé tant de fois, Boileau prouve une fois de plus qu'on n'énonce pas toujours clairement, ni même exactement, ce que l'on conçoit très bien. En effet, il est malheureux qu'il n'ait pas su le dire mieux, mais il avait très bien conçu ou plutôt compris qu'il n'y a pas plus de choix à faire entre deux poèmes qu'entre deux êtres. Et pour entrer plus loin et plus audacieusement dans la vérité, osons le dire, d'une manière absolue, il n'y a que des poèmes, et il n'y a pas de poètes; ou mieux, il n'y a que des poètes intermittents. Ils le sont à certains moments, quand le dieu entre violemment dans leurs âmes, et quand le dieu s'en va, ils ne sont plus poètes. A ce moment-là, comme on l'a dit, le bon Homère sommeille, et les autres ronflent.

Cependant, comme il faut continuer les poèmes commencés, achever la besogne attendue, et travailler quand on veut, le chanteur a créé en lui-même un poète artiste qui, à force d'adresse et d'amour, imite dans une certaine mesure le poète inspiré ; c'est celui-

là qui a la charge d'adapter, de compléter, de faire les raccords. L'inspiré reçoit dans ses mains frémissantes les alouettes qui lui tombent du ciel toutes rôties; mais s'il n'en tombe pas assez pour compléter un plat présentable, l'artiste, qui est bon cuisinier, va acheter au marché d'autres alouettes, les barde et les pare de son mieux, les cuit à point, et les dispose en bon ordre sur le plat, à côté des alouettes célestes. Pour quitter la métaphore, (car il n'est pas de si bonne compagnie qu'on ne quitte,) un poète, aussi complet que cela est humainement possible, doit posséder, d'une part l'aptitude à subir l'inspiration, qui est le génie; d'autre part, l'agilité, l'adresse, la rapidité d'esprit, qui sont le talent. Mais il est bien rare que ces deux facultés existent à la fois chez le même poète, dans la mesure où il les lui faudrait pour produire des ouvrages parfaits. Les uns ont trop de talent et pas assez de génie, et *vice versa*. Mais comme rien n'est simple, comme toutes les monstruosités existent et doivent exister, voici ce qui arrive encore. C'est que certains poètes ne possèdent que du talent et n'ont aucune espèce de génie, et que d'autres ont seulement du génie, sans ombre de talent. Mais parfois, alors, le talent, par sa prodigieuse intensité, arrive au génie, tandis que le génie par son impeccable certitude, produit, même matériellement, des résultats identiques à ceux que donne le talent le plus accompli.

Allez donc chercher votre aiguille dans ces deux bottes de foin! Lamartine, lui, n'eut que du génie et rien de plus; mais il en eut à un tel point qu'une fois possédé, brûlé, emporté par le dieu, il avait la vision de tout, la science universelle, toutes les perfections. Ame véritablement noyée et planant dans l'azur, quand l'Inspiration le saisissait aux cheveux, il était quelque chose de surhumain et d'inouï, un être de race divine. Les langues de feu étaient descendues sur lui; il savait toutes les philosophies, toutes les histoires, tous les

idiomes. Devenu inconsciemment et par l'absolu miracle un artiste parfait, il écrivait des strophes comme celle-là : *Oui, l'Anio murmure encore...*, qui effaçaient en pureté et en variété de sons les douceurs virgiliennes. Alors, certes, si vous tenez à ce vocable, il était le meilleur poète ; il était poète comme le frissonnement des astres, comme la profondeur triomphale et désolée de l'azur, comme le mélodieux sanglot désespéré de la mer. Mais par exemple, l'inspiration éteinte, le dieu parti, il écrivait des phrases contournées et obscures, il faisait rimer *algue* avec *vague :* il n'était plus qu'un temple vide. Sainte-Beuve a écrit : *Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme.* Hélas ! non, il ne savait pas cela non plus, et il n'avait nullement besoin de savoir quelque chose pour être ravi en extase au milieu des concerts des Anges, et pour nous en rapporter, vibrant encore, le délicieux et formidable écho.

Mais, mon ami, quels disciples aurait-il pu avoir et que leur aurait-il appris ? Est-ce que la harpe éolienne peut nous donner un procédé pour résonner sous les caresses du vent ? Est-ce que la plume envolée peut nous dire comme on s'y prend pour être roulé dans l'ouragan ? Tout ce que Lamartine aurait pu nous enseigner, c'est que nous devons tenir notre âme propre, nette et exempte de toute souillure, afin que la Muse daigne la visiter. Mais cela, nul ne l'ignore, parmi ceux qui sont aptes à se manifester poètes, au moment où ils seront touchés par la grâce. Le jugement, le sens critique sans lequel il n'y a pas d'artiste possible, grand ou petit, le divin Lamartine, hélas ! en manquait à ce point que dans Rabelais il voyait des ordures et rien de plus, et que (voyez ses leçons de littérature) il mettait La Fontaine à un rang très inférieur parmi les fabulistes ! Et cela prouve-t-il quelque chose contre lui ? Nullement. L'aigle n'est pas tenu à savoir faire sa toilette, comme le chat, et à bâtir des

demeures, comme le castor. Ravir des proies, les emporter sanglantes dans les nuées, et par la fixité de son regard faire baisser les prunelles des astres, telle est sa fonction; il serait inutile qu'il eût les qualités d'une femme de ménage.

Mon ami, non seulement il faut laisser aux professeurs de lycée la puérile méthode de classer le mérite par 1, 2, 3, 4; mais eux-mêmes, ils devraient y renoncer, s'ils voulaient faire des hommes. Un devoir d'écolier n'est pas le septième ou le huitième; il est bon ou il est mauvais. Barbier, lorsqu'il écrit *La Curée;* Musset, en ses poèmes qui ravivent les blessures de nos cœurs; Leconte de Lisle, lorsqu'il donne une éloquente et immortelle voix à la révolte de l'homme moderne; Baudelaire, quand sa noble et douloureuse plainte devient celle de tout un siècle; et bien d'autres aussi, que je pourrais nommer fièrement, alors que la sincère Inspiration les possède, sont tour à tour ce que vous nommez : le meilleur poète. Quant à Victor Hugo, puisque vous le passiez sous silence, je n'en ai pas parlé non plus; il saura bien se débrouiller tout seul.

Négligeons-le, j'y consens, et je me résume. Il n'y a pas de meilleur poète! il n'y a qu'un meilleur chocolat, qui est le chocolat Menier, à ce que disait monsieur Menier. Et encore, je n'en mettrais aucune main au feu, pas même la mienne.

XLV

LA CHIMIE

A LOUIS MÉNARD

Mon cher ami, dans son premier et très beau livre lyrique intitulé : *L'Enfer de l'Esprit,* Auguste Vacquerie, adressant à son ami Théophile Gautier un éloquent morceau sur l'inutilité du journal et des journalistes, (on ne sait jamais ce qu'on deviendra!) écrivait ce vers si amusant et bizarre : *Êtes-vous comme moi? je plains les serinettes.* Moi, je suis plein de pitié pour tous les êtres, même pour ceux qui ont été fabriqués avec du bois et du métal; cependant, je dois l'avouer, ce n'est pas les serinettes que je plains d'une façon particulière et spéciale. Je m'attendris surtout sur le sort qui poursuit les statues de marbre sous notre affreux et charmant ciel, et qui me semble être une des formes les plus sinistres sous lesquelles nous apparaît l'exil des Dieux.

Oh! dans nos rues, sur nos places publiques, dans les jardins de nos palais, quel affligeant spectacle! Ailleurs, dans les pays de soleil, le marbre, en vieillissant, boit la lumière, se dore, prend une claire et belle couleur d'ambre, ou, s'il est placé à l'ombre, devient lisse, blanc et poli comme l'ivoire. Chez nous, au contraire, il est affligé de maladies honteuses, dont le traitement

est impossiblé à suivre en secret, en voyage, et même en public, car il n'a pas été encore trouvé. Oh! les misérables statues, une lèpre les ronge, une peste les dévore; elles sont coupées en deux, comme un pourpoint mi-parti, par d'abominables plaques noires, qui ressemblent à la fois à l'encre, à la boue et à tout ce qu'on peut imaginer de plus hideux. Telles les deux Muses Comédies de Pradier, à la fontaine de la rue de Richelieu, sur lesquelles se plaquent toujours de nouveau ces ignobles emplâtres de suie et de fange.

Certes, le méchant, l'ignoble destructeur qui s'amusa à vider des bouteilles d'encre, à l'Opéra, sur le groupe de la Danse et, à la fontaine Médicis, sur Acis et Galatée, prenait une peine inutile; car cette profanation, notre climat se fût très bien chargé à lui tout seul de l'exécuter. O mon ami, connaissez-vous une pire misère que celle des héros et des Dieux, rongés d'ulcères, dans les jardins de Versailles? Des lichens, des mousses, des gales jaunes, des plaques noires mangent la chair de ces pestiférés, qui se décolle et se pourrit sous l'effort de la maladie incurable. Pourtant, ces Dieux-là méritaient de vivre, puisqu'ils ont vécu; ils étaient nés, à leur jour, non d'une patiente et chercheuse érudition, mais d'une croyance sincère; car ces deux Olympes, celui du dix-septième et celui du dix-huitième siècle, avec les Apollons et les Vénus qui leur étaient propres, existèrent bien réellement dans la conscience humaine, par la volonté et par la foi obstinée de ce Louis qui, après avoir créé des fleuves de convention et des forêts factices, éprouva l'impérieux besoin de les enchanter par des âmes divines.

Hélas! les jeunes Hercules chevelus appuyés sur leur massue un peu grêle, les Vénus accostées d'un dauphin, les Flores, les Pomones, les Cérès apportant leur première gerbe au roi-Soleil, les Nymphes des bosquets et des charmilles, les Fleuves et les Rivières des bassins, aujourd'hui brisés, contrefaits et infirmes, auraient

grand besoin de se reposer pour jamais dans les hôpitaux; mais on n'a pu les y admettre, faute de place. On a préféré les soigner en plein air, selon la méthode américaine; mais le remède dont on se sert est pire que le mal; il consiste dans un grattage effréné et implacable, qui bientôt aura réduit à l'état de manches à balai et de tringles les figures des Coustou et des Coysevox, ces merveilles de l'art français auxquelles ne manquèrent ni la noblesse ni la grâce, et qui peut-être eussent mérité de tenir leur place à côté de celles que nous ont léguées les âges divins. Mais le grattage y a mis bon ordre; lentement, patiemment il fait disparaître les chevelures, les nez, les bras, les draperies envolées, toutes les saillies, et bientôt les nobles piédestaux de Versailles ne supporteront plus que des pieux de marbre.

Le grand architecte Charles Garnier se fâche lorsqu'on gratte les façades des maisons; il soutient avec justice que cette opération barbare leur enlève leur physionomie, leur expression, leur qualité propre; que dirait-il donc à la vue des marbres précieux émiettés et râpés comme un pain de sucre? Et cependant, que faire? La boue, la moisissure, la fange particulière créée par notre ciel les ronge et les détruit aussi sûrement que le racloir. Pour moi, je sais très bien à qui m'en prendre, et comme dit Barbier en son iambe farouche : *Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine...* Cet être, d'ailleurs purement abstrait, c'est la Chimie moderne. Quoi ! cette reine impérieuse, cette faiseuse d'embarras, cette Locuste à qui tous les philtres semblent familiers, n'a pas su trouver une composition, un vernis, une préparation qui, appliquée sur les statues de marbre placées en plein air, les préserve de la corruption, et permette de les nettoyer par un lavage, sans les racler jusqu'à l'os ! — « Tu ne sais pas ce que c'est qu'un mêlé-cassis? Eh bien ! alors, qu'est-ce que tu sais? » dit un des personnages de *Tricoche et Cacolet;* n'ai-je

pas le droit d'objurguer de la même façon la prétentieuse Chimie, qui ne sait pas même préserver un marbre ?

Vous devinez, mon ami, pourquoi je m'adresse à vous. Ce n'est pas d'hier que vos immortels travaux sur les religions, sur leur génie et sur leur histoire, vous ont mis au premier rang parmi les savants de ce temps. Lorsqu'avant de devenir un livre classique, assidûment feuilleté et relu aujourd'hui par tous les hommes de travail, votre belle étude : *La Morale avant les philosophes,* apparut sous la forme d'une simple thèse pour la licence ès lettres, ce fut comme un scandale d'admiration. *Le Polythéisme grec,* projetant sur les mythes de l'antiquité retrouvée son éclatante lumière, vos poèmes, vos histoires de l'art, si bien continuées par votre frère René, ont achevé de vous conquérir dans toute l'Europe une réputation universelle ; et tout récemment, lorsqu'il ne vous sembla pas indigne de vous d'entreprendre pour la jeunesse une sorte d'encyclopédie historique, mise au courant des connaissances actuelles, le foudroyant succès obtenu par l'*Histoire des Anciens Peuples de l'Orient* et par l'*Histoire des Israélites,* vous rendit plus populaire assurément que vous n'avez jamais souhaité de l'être.

Tout cela, mon ami, personne ne l'ignore, et aussi personne ne doute que votre place soit dès aujourd'hui marquée à l'Institut. Ce qu'on sait moins, c'est que vous savez à fond la chimie, comme vous savez tout le reste, et que VOUS AVEZ INVENTÉ LE COLLODION ! Par parenthèse il a bien fallu que vous fussiez doublement... disons : naïf, en votre qualité de savant et en votre qualité de poète, pour avoir réalisé une invention pareille, et pour être parvenu à n'en pas tirer une immense fortune. Mais là n'est pas la question : vous êtes chimiste, monsieur Josse, et c'est à ce titre que je vous dis ce que j'ai sur le cœur, vous prenant à partie sur la grande pitié que c'est au royaume des statues. Vous me direz que vous n'êtes pas chimiste de profes-

sion ; que, si vous savez la chimie, vous n'en faites pas métier et marchandise; il n'importe, je tiens un chimiste et je ne le lâche pas. Je sais bien que je pourrais m'adresser aux autres chimistes; mais ce qui m'en empêche, c'est que vos confrères ne connaissent pas les Dieux, n'en ont jamais entendu parler, et ne savent pas où ils demeurent. Par conséquent, il leur est bien indifférent que les Dieux se montrent sur nos places publiques avec des jambes brisées, des emplâtres, des nez rongés et des bras en écharpe. Mais il n'en peut être ainsi de vous!

Vous connaissez tous les Dieux, vous les avez vus naître et grandir, vous avez assisté à leurs hymens prodigieux, à leurs batailles farouches, à leurs transformations, à leurs marches triomphales; vous connaissez leurs desseins et leurs secrètes pensées; et par conséquent vous devriez vouloir les préserver, si cela était possible. Mais hélas! nous sommes bien forcés de croire à la scélératesse ou à l'impuissance de la Chimie: car si inventrice et féconde en ressources lorsqu'il s'agit de faire le mal, on la trouve ou désarmée ou récalcitrante, dès qu'il s'agit de produire quelque chose d'utile. Non, elle, l'orgueilleuse, la superbe Science qui veut dominer tout, elle ne sait absolument pas composer pour la peinture des vitraux, comme l'humble science du moyen âge, des bleus et des rouges sincères, et elle les remplace par des rouges et des bleus incertains, hypocritement violâtres. Elle ne peut non plus composer des couleurs durables pour la céramique, ni pour la peinture à l'huile, et tous les tableaux contemporains sont condamnés à mourir dans un délai très prochain. Désirant faire imprimer un ouvrage historique important, le roi Louis-Philippe voulait du papier qui fût du papier; il demandait qu'on le lui fabriquât solide et pouvant persister pendant un laps de temps; on lui répondit que c'était trop difficile, et que la science moderne ne pouvait aller jusque-là.

Dans un pays que je ne veux pas nommer, de peur de nous attirer une guerre, on a fondé une manufacture royale à l'imitation de la manufacture de Sèvres, et on a mis à sa tête le plus illustre chimiste du royaume. Forcé de composer certaines couleurs, il a dû en demander le secret à un marchand libre, qui les fabrique par routine, en faisant comme faisaient son père et son grand-père, et les réussit à coup sûr. Le savant a réduit les indications du marchand à des formules chimiques, et a procédé scientifiquement. Après quoi, n'ayant pas du tout réussi à produire les couleurs qu'il voulait, il est retourné, la tête basse, les acheter chez le marchand, qui les réussit tout bonnement, comme un imbécile.

Mais en revanche, oh! comme la Chimie est habile, ingénieuse, imaginative, dès qu'elle se met au service des empoisonneurs et des meurtriers qui nous assassinent! J'achète du beurre, c'est de la margarine; du vin, ce n'est pas du vin ; du filet de bœuf, c'est une momie de filet de bœuf, embaumée comme un pharaon d'Égypte, et préservée de la corruption par des philtres puissants. Il n'y a plus d'eau-de-vie, il n'y a plus de lait, il n'y a même plus d'encre; je vous écris cette lettre avec un liquide scientifique et détestable, qui se décompose sous ma plume, et c'est tout au plus s'il y a encore de l'eau! La providentielle Chimie a trouvé des procédés pour que le marchand puisse me vendre des poissons pourris qui ne semblent pas pourris et des volailles désinfectées. C'est grâce à la Chimie qu'il me faut manger, sous forme de conserves, une terre inodore et insipide, ayant traîtreusement gardé la figure des truffes, des petits pois et des asperges.

Mais, pour me protéger contre ses propres crimes, quelle aide peut-elle me prêter? Nulle. Au moment où le restaurateur me verse un verre de vin, je puis, il est vrai, au lieu de boire ce vin, le porter au laboratoire municipal, où il sera analysé, et où on m'apprendra

quelques semaines après que ce n'était pas du vin. Je l'eusse deviné tout seul! Si l'art est délaissé pour les plus viles saltimbanqueries; si les fils des grandes races ressemblent à des poupées à ressort qui n'ont plus de ressort; si les grands de la terre baisent avec ravissement des visages peinturlurés de rouge, de bleu, de blanc et de noir, surmontés de perruques turbulentes; si les poètes en herbe exigent tous la gloire immédiate et cherchent fiévreusement la place où sera érigée leur statue; si on emploie exclusivement, pour écrire des livres, les mots qui ne doivent pas trouver place dans un livre, ni ailleurs; enfin si nous ressemblons à une débandade de fous, réclamant impérieusement la liberté de ne pas penser, cela tient, croyez-le bien, aux nourritures et aux breuvages chimiques dont nous avons subi l'ignoble affront. Eh bien! je pardonne tout cela à l'impuissante, à la redoutable, à la meurtrière Chimie, si elle trouve un enduit qui préserve le marbre des statues, sans en offenser les lignes et sans en altérer les contours. Car enfin, mon ami, vous et moi et tous les nôtres, nous sommes intéressés dans cette affaire, et les poètes ne peuvent supporter patiemment que les images des Dieux deviennent de la bouillie pour les chats!

XLVI

LA MÉDECINE

AU DOCTEUR GÉRARD PIOGEY

Mon cher docteur, lorsque deux hommes parlent ensemble, ce qui souvent les empêche de s'expliquer avec franchise, c'est qu'en général leurs comptes sont imparfaitement réglés et ils ne savent pas bien au juste quelle revendication ils ont à exercer l'un sur l'autre; aussi se tiennent-ils sur la défensive. Tel n'est point ici le cas; ma situation vis-à-vis de vous est claire comme de l'eau de roche, et parfaitement nette. Tant et si souvent que je ne saurais me rappeler combien de fois, vous avez sauvé les vies de tout ce qui m'est cher, et ma propre vie. En revanche, moi, je n'ai rien pu vous donner qu'une profonde et inaltérable affection. Et quand même j'aurais à moi une caverne pareille à celle d'Aladin ou du rajah Nana-Sahib avec des murs d'or incrustés de rubis et d'escarboucles, des arbres de coraux, des urnes laissant déborder les diamants dans la poudre d'or, et quand même je vous l'offrirais, avec le mot qui ouvre et ferme ses flamboyantes portes d'acier, je ne me serais pas encore acquitté envers vous. Jamais bilan ne fut plus facile à dresser, et il n'y règne pas l'ombre d'une incertitude. Nous pouvons donc causer librement.

Mon ami, dans le grand océan de la bêtise, parmi les lieux communs flottants comme des vagues, qui laissent écumer sur leurs cimes l'imbécillité humaine, il en est un, entre autres, qui m'agace d'une manière toute particulière. C'est cette protestation que les libres non-penseurs, exempts de toute pensée, expriment par la formule suivante : « Je ne crois pas à la Médecine! » Certes, ils ont bien raison de ne pas croire à l'existence matérielle d'un substantif abstrait, et il est bien certain que le nom féminin Médecine n'a pas un nez, des yeux, une bouche, des bras, des mains et le reste, comme les personnes. Il est certain que ce mot : Médecine, ne désigne pas une science spéciale. Mais les béotiens dont je vous parle l'ont incarné et en ont fait un être défini, dans le simple but de ne pas y croire. La Médecine qu'ils ont inventée serait une sorte de magicienne toute-puissante, bouleversant les lois de la raison et l'ordre de la nature, qui ferait repousser les membres amputés, remplacerait les organes détruits, empêcherait les maladies de suivre leur cours normal, rallumerait les yeux éteints, ferait ruisseler la chevelure d'Absalon sur des crânes chauves, et pour tout dire en un mot, forcerait la mort à devenir la vie. Cette Médecine de féerie et de conte d'enfant, ceux qui se la sont ainsi figurée font bien de ne pas y croire, car elle ne serait rien autre chose que la négation de l'ordre universel.

Je vais plus loin, et quelque sens qu'on attache à ce mot vague, je leur permets de ne pas croire à la Médecine; mais quant au médecin digne de ce nom, il faut bien, sous peine d'aveuglement, croire qu'il existe. Oui, cet homme instruit dans les sciences anatomiques, physiques, chimiques, anthropologiques; ce penseur à l'œil prompt, à l'intelligence rapide, à l'intuition fulgurante, affiné par l'expérience, habitué à étudier, à deviner, à surprendre les phénomènes et à en déduire, sans pédantisme systématique, les consé-

quences probables ou possibles; ce voyant qui sait au besoin aider la nature, et toujours et surtout, empêcher qu'elle ne soit contrariée; ce lutteur qui unit au talent et à la patience les inspirations du génie; ce combattant qui, dans les épidémies, à force d'amour, rend l'espoir, la force de vivre à un peuple décimé et épouvanté; ce brave que ne rebutent ni le sang, ni les plaies, ni les plus affreuses pourritures de la chair; ce héros qui, au lit de l'enfant malade, gagne le croup et en meurt avec une résignation tranquille; pour ne pas croire qu'il existe, nous l'avons vu trop de fois, et nous avons trop souvent tourné vers lui nos yeux inquiets pour les chères existences et nos mains suppliantes.

Je le répète, mon ami, la croyance à la Médecine, c'est une simple affaire de grammaire et de linguistique, et en cette affaire, comme en beaucoup d'autres, pour ne pas s'embourber dans les contresens et dans les non-sens, il suffirait de bien définir les termes dont on se sert. Et cependant, qui pourrait nier que la Médecine moderne ait créé — tout dans ce qui concerne le diagnostic, et en ce qui concerne la thérapeutique, nécessairement incertaine et aléatoire, tant de merveilles! Mais enfin, je passe condamnation pour la Médecine. Quant à la non-croyance au médecin, non seulement elle est injuste, mais elle n'est pas réelle. Car lorsque le malade abattu, déchiré par la souffrance, est cloué dans son lit et sent passer dans ses yeux l'effrayante ombre inconnue, il se gouverne exactement comme le passager qui, pendant la tempête soûlevant la mer irritée, invoque avec ferveur le Dieu auquel il ne croyait pas tout à l'heure. Alors, soyez-en sûr, ce n'est pas le papetier ou le chaussetier qu'il envoie chercher. Subitement converti, il repousse avec horreur les remèdes de bonne femme, les panacées annoncées à la quatrième page des journaux, tous les fétiches dont il était engoué, et il appelle à grands cris le savant, le sauveur, le médecin.

Il est vrai qu'une fois guéri et hors de peine, il retourne à son incrédulité, à sa niaiserie, à son lieu commun, profondément entré dans les veines de quiconque raisonne au lieu d'étudier, et s'imagine que le bon sens suffit, sans autre apprentissage, pour savoir la serrurerie ou la menuiserie. Mais enfin, ce lieu commun stupidement triomphant, d'où vient-il, et surtout de qui vient-il? Ayons le courage de ne pas nous abuser volontairement; il vient du meilleur, du plus sensé, du plus juste, du plus raisonnable des hommes, d'un génie qui fut tout amour et toute charité, de Molière. Si dans *Le Malade imaginaire*, Molière, par la bouche de Béralde, raisonne avec un séduisant et merveilleux esprit mais en somme, assez faiblement, contre les médecins, en revanche, c'est avec une verve inouïe, c'est avec le plus admirable génie bouffon et caricatural qu'il a su les ridiculiser, les montrer maigris, obèses, bavards, bègues, diseurs de riens, meurtriers du pauvre monde, coiffés de bonnets pointus, affublés de robes ridicules, marchant dans un buisson de seringues, comme un conquérant dans la forêt des lances dont les fers resplendissent au soleil. Il les a fait voir chantants, dansants, escaladant les fenêtres comme des acrobates, et si ses comédiens en eussent eu le talent, il les aurait fait danser sur la corde raide. Il est évident que le doux Molière, d'ailleurs exempt de haine, était plein d'irritation et de colère contre les médecins. Pourquoi?

Ainsi que l'ont dit quelques moliéristes un peu naïfs, est-ce parce que Molière était malade et parce que les médecins ne le guérissaient pas? Hypothèse inadmissible. Ce grand homme savait trop bien quelle était sa maladie et où en était le remède; mais il repoussait le remède, et il ne voulait pas guérir. Sa maladie, c'était cette infernale vie du théâtre, l'air vicié, les travaux accablants, le labeur meurtrier du metteur en scène, les amours-propres à concilier, le monstre Public à

dompter sans cesse, tout cet abus de la force exaspérée, de l'âme surmenée, qui le fit mourir, comme Shakespeare, à cinquante-deux ans. Le remède, c'eût été de renoncer au théâtre; mais seul soutien de sa troupe, créateur d'un art nouveau, père d'œuvres immortelles, il ne voulait pas. Toutefois, il était trop sensé pour reprocher sa non-guérison aux médecins, dont il se vantait, d'ailleurs, de ne jamais suivre les ordonnances. D'où venait donc sa haine contre eux, et dans quelle catégorie de faits doit-on la ranger?

Pure jalousie professionnelle. Épris de vérité et de franchise, Molière était au fond très affligé de jouer réellement le personnage que, sans grande justice, il reprochait à ses ennemis : celui d'un médecin qui ne guérit pas. Molière sentait bien qu'il n'eût pas été écouté s'il n'eût pas feint de croire au traditionnel préjugé suivant lequel la Comédie est censée châtier et transformer les mœurs, et corriger les hommes. Cependant, lui qui savait tout, lui dont l'impeccable bon sens ne pouvait être abusé, il savait, il savait trop bien, hélas! que l'homme est et reste semblable à lui-même, ne se corrige jamais, et que sa Comédie ne corrigerait ni un étourdi, ni un jaloux, ni un avare, ni un misanthrope, ni un imposteur, qui d'ailleurs se reconnaissent d'autant moins dans leurs portraits que ces portraits sont plus ressemblants! Non, la Comédie ne change pas les hommes, elle ne réalise pas ce miracle antinaturel, de même que la Médecine ne fait pas un sanguin d'un bilieux, et un Normand d'un Provençal. Elle ne fait pas ces choses impossibles, mais elle en fait de plus hautes et de plus grandes. Car de même qu'après elle devait nous le montrer une seconde fois l'admirable Comédie Humaine, d'un bout à l'autre de son épopée divine, l'œuvre de Molière nous montre l'instinct, la jeunesse, l'amour, ces forces irréductibles triomphant des vices humains ameutés contre elles, et la toute-puissante nature, protégée par son invinci-

ble armure de diamant, par son énergie virtuelle, domptant tout ce que la convention, tout ce que la civilisation dévoyée a de faux et de factice.

Ah! sans doute, ramener la créature humaine à son origine, à ses fins, à sa destinée, la forcer à la connaissance et au respect de son âme, c'est autrement beau que d'obliger Harpagon à ordonner un dîner convenable, Alceste à subir la coquetterie de son amante, et Tartuffe à ne pas tâter l'habit d'Elmire! Mais l'honnête, le probe, le sincère Molière souffrait de ne pouvoir pas jouer cartes sur table, mettre son cœur à nu, et accuser naïvement son magnifique programme. Il se désolait de se donner empiriquement comme un guérisseur d'individus, au lieu de se montrer ce qu'il était : un éducateur de l'humanité. Empêcher la nature de se méconnaître, de dévier, de s'écarter d'elle-même, telle était la fonction de sa Comédie, et telle est aussi la fonction de la Médecine; mais par une transposition que comprendront tous les artistes intuitifs, il se dégonflait le cœur, il avouait son impuissance à guérir l'inguérissable, à réparer l'irréparable, en la mettant, par allusion et figure, sur le compte des médecins.

Quant à faire des aveux directs et à parler sans parabole, il n'y pouvait songer; la Comédie doit toujours passer pour châtier les mœurs en riant et en faisant rire, bien que ce soit archifaux! Mais ni le public ni le démon jaloux du Théâtre n'eussent pardonné à Molière s'il se fût affranchi de ce vieux lieu commun, plus éternel et plus indestructible que l'airain. Hélas! ce n'était pas le seul mensonge auquel le condamnât le démon Théâtre! En toute occasion, ne le voyez-vous pas? il affecte de dédaigner le Livre; il se plaint d'avoir été imprimé contre son gré et par surprise, et feint de croire que le poème dramatique vit et persiste, uniquement par la représentation. Justement l'envers de la vérité. Sans le Livre, où la Comédie de Molière vit, telle qu'elle sortit de son front, où la verrions-nous telle

qu'il l'a voulue, alerte, enjouée, folâtre, montrant, comme une nymphe éperdue, sa lèvre pourprée et son rire aux dents blanches? Où verrions-nous les Siciliens brûlés de soleil, les vieillards chenus, les esclaves orientales, Paris saisi dans sa réalité et dans son esprit, et les jeux, les divertissements, les fêtes, les intermèdes lyriques, les peuples bariolés, le midi de la France avec ses places nues et ensoleillées, tout ce théâtre ruisselant de joie, de fantaisie, d'imprévu et de lumière?

Il est dans le Livre, qui a décerné à Molière ses apothéoses éblouissantes et définitives. Chaque jour, les éditions se sont succédé, riches, exactes, de plus en plus fidèles, magnifiquement ornées. Et la perfection n'a-t-elle pas été atteinte par la monumentale édition de D. Jouaust, publiée à la Librairie des Bibliophiles, où tout, la noblesse du format, le papier de Hollande authentique, le texte collationné avec une piété irréprochable, la pureté des caractères typographiques, les proportions heureuses de la justification, constitue une savante et précieuse œuvre d'art? Les vifs, ingénieux, élégants, spirituels dessins de Louis Leloir, gravés à l'eau-forte par Léopold Flameng, nous donnent Molière interprété et joué, sans contresens et sans défaillance. Au théâtre, au contraire, dépouillé de son spectacle et de ses chants lyriques, réduit à la simplicité nue, même par les meilleurs comédiens du monde, il n'est pas toujours joué dans son mouvement et dans son esprit. C'est pourquoi certaines gens s'écrient : « Je ne crois pas à la Comédie, » comme d'autres disent : « Je ne crois pas à la Médecine. » Je pense, mon ami, qu'il faut croire aux bons poètes et aux bons médecins; et quant aux substantifs exprimant une idée abstraite, laissons-les pour ce qu'ils valent. Nous ne sommes pas chargés de leur faire un sort.

XLVII

AUTRE ACADÉMIE

A STÉPHANE MALLARMÉ

Mon ami, *Le quarante-unième fauteuil de l'Académie*, par Arsène Houssaye, est un éloquent et ingénieux caprice, mis en œuvre très habilement, avec infiniment d'esprit; mais, en somme, ce quarante-unième fauteuil ne me plaît pas beaucoup plus que les quarante autres, parce qu'il est soumis aux mêmes principes, aux mêmes intrigues et aux mêmes règles qu'eux.

Il est une Académie pure, inviolée, exempte de tare et de tache, dont le siège n'existe nulle part, et c'est ce qui fait sa force. Née par la nature même des choses et sans l'avoir voulu, elle se compose des très rares êtres assez délicats et subtils et épris du beau pour comprendre ce qui ne saurait être accessible aux intelligences ordinaires. Ils vivent dans une parfaite communion et, sans avoir besoin de se connaître, ils s'aiment les uns les autres, parce qu'ils aiment les mêmes vérités et aussi les mêmes beautés. Quand le poète chante; quand le musicien éveille l'immense lyre; quand le peintre compose avec les couleurs une hymne d'amour; quand le statuaire fait vibrer le rhythme silencieux des lignes; quand le moraliste montre la chaste pensée nue et sans voiles; quand l'architecte

rend visible dans ses édifices l'âme de la Cité; quand le savant découvre des Infinis, des Forces, des Lois nouvelles, c'est à cette Académie qu'ils s'adressent, et à elle seule.

Elle est la maîtresse du monde et l'initiatrice de l'avenir, puisque tout ce qui est flamme, création, intelligence, vient d'elle et retourne à elle. Ceux qui la composent ne sont pas immortels, comme les académiciens des autres Académies; mais elle-même, elle est immortelle, et durera jusqu'à la fin des âges. Car elle a été instituée, non par la volonté arbitraire d'un Richelieu, mais en vertu de la logique surnaturelle et divine. Elle ne juge pas, elle ne classe pas les œuvres; mais fût-il couronné au Capitole, coiffé du laurier et marchant pieds nus comme un dieu sur les tapis de pourpre, quiconque n'est pas admis par elle, ne sera pas déifié par la conscience humaine. Ce qui la rend impeccable et infaillible, c'est qu'elle se recrute comme elle est née, indépendamment de tout effort humain. Tout à coup, on sait que tel être en fait partie; on le sait à n'en pouvoir douter, et cependant on ne l'a appris par aucune révélation définie et précise. Le fait s'affirme par sa propre vertu, et s'impose à tous, comme une évidence.

Pour entrer dans l'Académie immortelle, il ne servirait à rien d'avoir pour soi le parti des auteurs dramatiques ou le parti des ducs, ou tel groupe politique, et d'obtenir par d'habiles combinaisons un certain nombre de voix. Pour y être admis, il ne faut qu'une seule voix, mais c'est celle de la vérité, de l'infinie justice, que nulle volonté humaine ne peut faire parler ou faire taire. Et non seulement ses élus ne sont reconnaissables à aucun costume particulier, n'obéissent à un règlement, n'acceptent pas de dons et de legs, ne prononcent pas de discours, ne s'appliquent pas à récompenser les formes anecdotiques de la vertu; mais, ainsi que je l'ai dit, en dehors de ce qui constitue

l'objet de leur communion, il est nécessaire qu'ils restent étrangers les uns aux autres et qu'ils ne se connaissent pas entre eux.

Chez elle, comme dans le royaume céleste, ceux-là sont souvent les premiers, qui sont les derniers dans le monde; et souvent elle ignore et veut ignorer les orgueilleux génies, loués, adorés, couverts de gloire, exaltés par les acclamations de la foule. Cependant, pour lui plaire, il ne suffit pas d'être ignoré, méconnu, dédaigné, et il n'est pas nécessaire non plus d'avoir subi les affronts et les mépris des hommes. Elle n'a pas plus de règles négatives que de règles positives; elle est affranchie de toute formule; elle a l'intuition et la compréhension de ce qu'il y a de divin dans l'homme, et elle ne voit rien autre chose que le divin.

J'entends d'avance l'objection que me feraient les innombrables disciples de saint Thomas. Mais, me diraient-ils, si votre Académie ne parle pas, si elle n'est nulle part, si elle échappe à tous nos sens, nous sommes fondés à croire qu'elle n'existe pas. — Elle existe, au contraire, et à cette condition seulement, car si nous pouvions voir ses élus, nous les verrions occupés de mille choses qui ne sont pas leur fonction, et par conséquent n'étant pas eux-mêmes. Encombré par la niaiserie des objets matériels, tout ce qui est absolu reste caché pour nous, et c'est seulement avec les yeux de l'esprit que nous pouvons voir un héros, un poète, une belle femme, la sérénité d'un paysage et même la splendeur des cieux.

Le ciel au moment où je le contemple peut être obstrué par des nuages bêtes, formant de grossières caricatures; mais quand faisant l'ordre dans ma pensée, je les aurai effacés de mon souvenir, l'azur et les constellations m'apparaîtront dans leur gloire. Il se peut que je tombe dans la tente d'Achille au moment où il panse ses chevaux, règle ses comptes et s'occupe des soins les plus vulgaires; je ne veux le connaître et me

le rappeler que l'épée à la main, égorgeant les guerriers stupéfaits, ses cheveux d'or envolés et les bras teints de sang. Il y a des instants où le paysage, souillé de boue et d'objets vils, où la belle femme en désordre ne se ressemblent plus à eux-mêmes, et c'est seulement dans notre mémoire exaltée et purifiée qu'ils retrouvent leur harmonie et leur grâce essentielle.

Et l'amour! non celui de l'époux et de l'épouse, qu'il faudrait, si les langages étaient moins pauvres, nommer d'un autre nom; mais celui qui est l'embrasement, la fusion de deux âmes mêlées en une seule, comment existerait-il, sinon idéal, et dégagé des platitudes de la vie? Il faut que Dante ait à peine, à de rares intervalles, entrevu Béatrice, avant de la retrouver gravissant les escaliers bleus des paradis; et si Roméo et Juliette échangent leur baiser, il faut qu'ils soient abattus comme deux lys par la faux impitoyable; car comment un sentiment unique, toujours grandissant, qui est à lui-même son aliment et sa flamme, pourrait-il subir le mélange de ce qui n'est pas lui? Il est, comme la pure et translucide clarté céleste, ou comme l'éclair fulgurant qui brille et meurt; mais il ne saurait nullement mêler sa flamme ou sa lumière à la stupide réalité.

Croyons donc à ce que nous ne pouvons ni toucher ni voir, et soyons assurés qu'au delà de nos sens infirmes, il y a tout! Elle existe, l'Académie idéale des esprits, et c'est pourquoi je dis au penseur, à l'artiste humilié, honni, bafoué par les vulgaires élites : Ne t'afflige pas, ne désespère pas, et ne crois jamais que tu es seul! Car tu ne peux avoir une pensée, créer une image, dire une parole, qui ne soient comprises, retenues, admirées si elles méritent de l'être, par la phalange en qui est toute l'intelligence et tout le bon sens incorruptible! Travaille, souffre, subis la haine, les maux, les attaques, l'affreux silence; tu seras vengé, relevé, consolé, et rien ne te manquera, pas même les

récompenses; car tes vrais, tes seuls juges sont les maîtres de tout, et pétrissent à leur gré l'âme humaine. Tu seras glorifié, ou maintenant ou plus tard : et qu'importe! Il n'y a pas un moment qui soit la vie et un autre qui ne soit pas la vie, et il n'y a qu'une vérité.

Oui, la justice vient, et si vite! On n'a pas eu le temps de tourner la tête que les fausses belles œuvres, les idoles de la mode, les cabotins de l'histoire ont été déjà balayés, emportés vers le néant d'où rien ne revient, tandis que les vrais actes et les vrais hommes ont été mis pour jamais à leur place. S'il était possible de retrouver les vieux journaux, mais c'est heureusement impossible! on verrait qu'ils se sont trompés, involontairement ou volontairement, avec la régularité d'un chronomètre marquant l'heure. Ce qu'ils ont exalté s'est évanoui, évaporé, dissous, réduit en poussière; tout ce qu'ils ont cru détruire éclate de force et de jeunesse, et brave la dent du temps.

Depuis le commencement du siècle, quels hommes ont été non pas discutés, mais insultés, honnis, traités comme s'ils avaient commis tous les crimes? Ce furent Victor Hugo au temps de sa jeunesse prodigieuse, alors qu'il écrivait ses odes et ses premiers drames; la première George Sand, celle d'*Indiana* et de *Lélia;* Eugène Delacroix, qui entassait les chefs-d'œuvre et ne pouvait parvenir à vendre ses toiles; Rousseau, que l'on refusait aux expositions; Daumier, qui faisait l'effet d'un sauvage; Corot, à qui on ne pardonnait pas d'avoir mis l'atmosphère dans ses paysages; Berlioz, le shakespearien, dont la musique ne parut pas assez mignarde et sentimentale; Balzac, enfin, avec qui la critique avait cru s'acquitter en l'acceptant comme auteur d'*Eugénie Grandet,* mais qui avait l'impardonnable tort de vouloir être, par surcroît, le créateur épique de *La Comédie Humaine;* et Théophile Gautier, inépuisable inventeur d'images, qui savait tous les mots, toutes les formes, et dont la décourageante érudition fit l'effet d'un reproche

ironique adressé aux écrivains dont la langue se compose de quinze mots. Ils étaient tous l'Ane de la fable ; *Rien que la mort n'était capable d'expier leur forfait.* Cependant ces pelés, ces galeux sont entrés dans le triomphe absolu et définitif. C'est qu'ils avaient contre eux tous les raisonneurs, tous les philistins, tous les béotiens, tous les modistes; mais ils avaient pour eux la vraie Académie, qui ne juge pas, mais affirme, et qui domine par son invincible charme les esprits et les âmes.

Si peu de temps s'est passé ! et maintenant les imbéciles eux-mêmes glorifient ceux à qui leurs pères ont jeté tant de boue. Ils lisent *La Légende des Siècles* et habillent de magnifiques reliures *Indiana* et *Lélia* et *La Comédie Humaine;* ils applaudissent frénétiquement les symphonies de Berlioz ; ils achètent avec des tas d'or les toiles de Rousseau, de Delacroix et de Corot, et fiévreusement collectionnent les Daumier. Ils ont même pardonné à Théophile Gautier, et commencent à avouer qu'avoir eu le front ombragé par une chevelure de Zeus olympien, n'était pas un cas pendable.

O mon ami, le lendemain du jour néfaste où mourut le grand poète Baudelaire, je sentis une impression épouvantable en jetant les yeux sur le feuilleton de Jules Janin. Comme un autre poète était mort aussi quelques jours auparavant, le prince des critiques (hélas ! où est sa couronne?) avait écrit dans son sommaire ces mots dédaigneux et horribles : *Deux Misérables,* et il racontait la mort de Baudelaire, comme on eût pu raconter celle d'un chien crevé. C'était hier ! et malgré la pieuse réimpression de ses œuvres, le spirituel, l'ingénieux, le brillant critique, l'heureux berger qui chassait devant lui le troupeau comique, en le fouaillant, tantôt avec des verges et avec des roses, est tombé dans le noir oubli ; tandis que, chaque jour mieux compris et mieux aimés, les vers du poète sont sur toutes les lèvres et dans toutes les mémoires.

Ainsi l'injustice est impossible, la vengeance vient, non pas en boitant, mais d'un pas aussi rapide que celui d'Atalante, et pour se donner tout entier à l'art, pour chercher uniquement le beau, pour mépriser la colère des pédants et les vaines injures des sots, on ne s'expose pas même au martyre, qu'il serait si doux d'affronter et de subir pour une telle cause! L'Académie des esprits donne et distribue, selon les règles de l'inéluctable justice, non des palmes brodées en soie sur un collet d'habit, mais les vraies palmes vivantes et frissonnantes. Ah! certes, si cette Académie tenait ses séances quelque part, si on pouvait l'assiéger et l'investir, les dames influentes y feraient bientôt le beau temps et la pluie; la politique y tisserait ses toiles d'araignée; on y verrait entrer des prestidigitateurs qui, volontairement, confondent la poésie et la morale; des grands seigneurs qui sauraient lire et écrire, et aussi d'autres qui ne le sauraient pas. Mais l'Académie dont je parle est incorruptible; elle n'a aucun fauteuil, pas même le quarante-unième, et elle ne nomme aucun directeur, ne pouvant être dirigée. C'est elle, au contraire, qui dirige les autres.

TABLE

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 17108.

